00060830

NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

VOYAGE
D'INNIGO
DE BIERVILLAS,
PORTUGAIS,

A LA CÔTE DE MALABAR, GOA, Batavia, & autres lieux des Indes Orientales.

CONTENANT

Une description des Mœurs, Coutumes & Religion des Indiens; les différens établissemens de plusieurs Nations de l'Europe, & un détail exact du Commerce de Batavia, avec plusieurs avantures & singularités curieuses.

PREMIERE PARTIE.

Ip RX p 30

A PARIS

Chez GREGOIRE-ANTOINE-DUPUIS, Grand'Salle du Palais, au Saint-Esprit.

M. DCC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

2453
60830
1736

Fs 915
Bienaj
60830

00060830

PREFACE DE L'AUTEUR.

A Mon retour des Indes, de mon propre mouvement, & sans en être sollicité par mes amis, comme se vantent ordinairement les faiseurs de Livres, je résolus pour ma propre satisfaction de mettre en ordre les Mémoires de mon Voyage, & de les faire imprimer en France, ayant des raisons très-fortes pour ne les pas donner en Langue Portugaise, sur-tout à Lisbonne. Ce qui me détermina à cela, c'est que comme les François sont naturellement curieux des

affaires étrangeres, ainſi que Jules Céſar le raporte dans ſes Commentaires; je ne doutai point que pluſieurs d'entr'eux ne fiſſent un favorable accuëil à mes Relations.

Pour cet effet je confiai à un de mes compatriotes mon Manuſcrit, il l'envoya à Paris à un de ſes amis pour en procurer l'impreſſion; & cet ami l'ayant gardé près de quinze mois, s'aviſa au bout de ce tems de le renvoyer à Liſbonne avec la Lettre ſuivante.

» Je ne me ſuis point mis en
» devoir, Monſieur, de préſen-
» ter les Mémoires de votre ami
» M. de Bierville à l'*Approba-*
» *tion*; ce n'eſt pas qu'ils ne
» ſoient très-exacts & remplis de
» curieuſes obſervations: les hi-
» ſtoires qui y ſont répanduës
» en pluſieurs endroits, m'ont
» paru de même qu'aux connoiſ-
» ſeurs, très amuſantes; ſur-tout

» celle de la Princeſſe Chinoiſe
» & de Kiambu ſon amant, eſt
» remplie d'évenemens ſi mer-
» veilleux, quoique naturels,
» qu'il n'y a pas de doute que
» l'on ſera charmé de la relire
» pluſieurs fois. Il en eſt à peu
» près de même de pluſieurs en-
» droits de cet Ouvrage, qui ne
» manqueront pas d'attirer toute
» l'attention du Lecteur; mais
» avec tout cela, Monſieur, il
» ne faut pas compter qu'on
» veüille jamais l'imprimer ici,
» ſi vous n'engagez l'Auteur d'y
» joindre une Préface; car c'eſt
» le goût dominant d'aujour-
» d'hui, & un Livre ne peut
» mériter le nom de Livre qu'il
» n'ait à la tête une belle & am-
» ple Préface, compoſée de bel-
» les figures de Rhétorique ſe-
» lon les régles de l'art.

» Avec cet honorable paſſe-
» port un Livre ſe peut trouver
» dans toutes les Compagnies du

» monde ; ſans cela point d'en-
» trée ni d'accès auprès du Pu-
» blic, qui ſur l'étiquette du ſac
» l'enverra au nombre de ceux
» qui compoſent ce que nous
» appellons ici la Bibliothéque
» bleuë, & qui fait le paſſe-tems
» ordinaire des Servantes & des
» Laquais. Vous voyez donc,
» Monſieur, de quelle conſé-
» quence il eſt que votre ami
» travaille inceſſamment à don-
» ner à ſon Livre ce brévet ſi
» néceſſaire, & qui eſt comme
» une eſpéce de formalité pour
» le rendre complet. Il eſt en-
» core à propos que l'Auteur ne
» manque pas à ſe loüer lui-mê-
» me en pluſieurs endroits de
» cette Préface ; comme de dire
» qu'il n'a pû réſiſter aux ſollici-
» tations preſſantes de ſes amis,
» qui même lui ont enlevé ſes
» Manuſcrits, qu'ils ont fait im-
» primer, ou à ſon inſçu, ou
» malgré lui, parce qu'autrement

» le Public auroit été privé d'un
» Ouvrage ſçavant & curieux,
» que la modeſtie & l'humilité
» de l'Auteur lui auroient fait
» ſupprimer.
» Il ne faut pas oublier non
» plus de dire hardiment que ſi
» le Livre n'étoit pas bon, on
» ne le produiroit pas ; qu'on le
» met au jour parce qu'il mérite
» l'attention générale du monde
» entier ; qu'il eſt plein d'érudi-
» tion ; que le cômique y eſt
» aſſaiſonné avec le ſérieux d'u-
» ne façon toute nouvelle, de
» ſorte qu'il ſera plus récréatif
» qu'ennuieux, & que les an-
» ciens Voyageurs, même les
» modernes, n'ont jamais com-
» poſé avec tant de méthode,
» ni arrangé les matieres avec
» tant d'art ; qu'en un mot, c'eſt
» un Ouvrage ſi accompli, qu'on
» peut aiſément croire qu'il s'en
» fera un grand nombre d'E-
» ditions, même en pluſieurs

» langues étrangeres.

» Avec tels ou semblables dis-
» cours votre ami surprendra le
» Public, qui s'empressera à l'a-
» cheter ; les Dames mêmes
» voudront l'avoir à leur toilette,
» & s'écrieront ; Ah ! que l'hi-
» stoire de Saint-Félix est plai-
» sante ; que celle de Bilibamba,
» de Kiambu, de Palicama, de
» Tamilo sont touchantes ! &
» ainsi des autres. Vous direz
» peut-être, Monsieur, que vo-
» tre ami ne consentira jamais à
» faire le Charlatan, & qu'en
» donnant la Relation de son
» Voyage, il n'a pas la vanité de
» penser qu'il offre au Public un
» chef-d'œuvre d'éloquence, &
» un recueil de raretés inoüies :
» je souscris à sa modestie ; mais
» encore faut-il qu'il expose in-
» génieusement dans une Préfa-
» ce les principales matieres dont
» il traite. J'aurois bien pû lui
» épargner cette peine, parce que

» nous avons ici quantité de de-
» mi-sçavans fort désœuvrés,
» qui au moyen de quelque pe-
» tite récompense, se seroient
» volontiers chargés de compo-
» ser une Préface à la moderne;
» mais j'ai apprehendé que votre
» ami n'en fût pas content, &
» qu'il ne s'avisât de la désa-
» voüer; ce qui auroit causé un
» notable préjudice au Libraire,
» qui auroit fait les frais de l'im-
» pression, & se seroit chargé du
» debit.

» Au reste, je ne vous parle
» point de l'Epitre Dédicatoire,
» votre ami en mettra une s'il
» veut. C'est une formalité qu'on
» peut retrancher ou ajoûter, &,
» pour vous dire la vérité, cela
» n'est presque plus d'usage, de-
» puis sur-tout que l'on a remar-
» qué que la race des Mécénas
» est éteinte. Il arrive de-là qu'-
» un pauvre Auteur n'est plus
» obligé de tant suer, & de don-

» ner la torture à sa cervelle pour
» donner à son héros toutes les
» vertus & les belles qualités
» qu'il devroit avoir, & que
» souvent il n'a pas: Je suis . . .
» à Paris le 10 Décembre 1725.

P. S. On a bien fait de déguiser les noms, cela ne choquera personne.

Après la lecture de cette Lettre, il me paroît fort inutile de faire au Lecteur un plus long détail, qui pourroit ne lui être que très-ennuyeux. Je me bornerai donc à lui dire en peu de mots ce qui m'obligea de faire le voyage des Indes.

Mon pere étoit François de nation, originaire d'une Province que l'on appelle Normandie. Il s'appelloit Yvelin de Bierville, &, si on l'en croit, il étoit Gentilhomme de la vieille Roche; puisqu'un de ses ancêtres aida à Guillaume le Conquérant son Prince, à s'emparer de l'An-

gleterre. Avec tout cela il n'en étoit pas plus riche ; au contraire se voyant un bien très-modique, selon la coutume du pays, qui n'accorde presque rien aux cadets de famille, il prit le parti des armes, & obtint une Lieutenance, & ensuite une Compagnie d'Infanterie.

La guerre s'étant allumée plus que jamais par la conspiration des Puissances liguées contre la France ; mon pere eut mille occasions de signaler son courage : les Campagnes de Fleurus, Steinkerque, & Nervinde sous M. le Maréchal de Luxembourg, comme je crois, furent teintes de son sang, ainsi que dans la suite la plaine d'Almansa en Espagne sous M. de Vendôme, où mon pere reçut une blessure si dangereuse, qu'il en pensa mourir. Il en rechapa cependant, & ayant quitté le Service pour quelque mécontentement qu'il eut, il abandon-

na la France & l'Espagne, & vint se refugier à Lisbonne.

Il n'y fut pas long-tems qu'il fit connoissance avec ma mere, qui étoit une jeune veuve, belle, amusante, & par-dessus tout cela passablement riche & sans enfans. Mon pere ne fut pas long tems à soûpirer & à compter ses amoureuses peines: il étoit bien fait de sa personne, & assez frais pour son âge, ma mere l'écouta, l'aima, & le mariage se fit.

Comme mon pere étoit Gentilhomme & ma mere marchande, ils eurent des raisons pour tenir pendant quelques années leur union secrette, & c'est à cette union mystérieuse que je dois ma naissance. Mon pere & ma mere me firent élever en personne de qualité, & quand je fus en état de faire mes études & mes exercices, mon pere ne négligea rien pour m'y perfectionner; il m'apprit de plus la langue

Françoise,

Françoise, &, comme on a ordinairement une inclination naturelle pour son païs, il voulut dès l'âge de seize ans me faire passer en France pour y prendre le parti des armes.

Ma mere qui étoit une bonne femme s'y opposa, alléguant d'abord qu'étant leur unique enfant il falloit me ménager, & ne me pas perdre de vûë. Ensuite sa dévotion vint au secours de ses raisons; elle dit à mon pere qu'il y avoit une espéce de cruauté à aller arracher la vie à des gens que l'on n'avoit jamais vûs, & de qui on n'avoit reçû aucun mal, & que d'exposer ainsi la sienne propre, c'étoit une espéce de folie; enfin elle fit tant qu'il fut résolu que je resterois à Lisbonne, où je pourrois trouver un aussi bon parti qu'ailleurs.

Deux ans après mon pere mourut: outre cette perte, ma mere en ayant encore fait d'au-

tres en ses biens, elle jugea à propos pour tâcher de réparer notre fortune qui commençoit fort à se délabrer, de m'envoyer à Goa vers sa sœur qui étoit une veuve très-riche pour m'insinuer dans son esprit, & en obtenir quelques secours.

C'est ce même voyage de Goa, & d'autres lieux, que je donne aujourd'hui au Public. Je n'en ferai point l'éloge, je n'ai pas assez de vanité pour croire que la diction françoise y soit dans sa pureté & dans sa perfection. On doit faire grace à un homme d'épée, & à un jeune Etranger comme je suis. Au reste je me flatte que cette Histoire est à la portée de tout le monde, & que les personnes de divers températmens y trouveront chacun de quoi se contenter. C'est tout ce que j'avois à dire. Adieu, je passe à l'Ouvrage.

VOYAGE D'INNIGO DE BIERVILLAS PORTUGAIS,

A la côte de Malabar, Goa, Batavia, & autres lieux des Indes Orientales.

APRE'S la mort de mon pere, me trouvant sans bien, comme l'on a vû dans la Préface; je crus devoir céder aux conseils de ma mere qui faisoit tout son possible pour me porter à entreprendre le Voyage de Goa, où elle avoit une sœur fort âgée, fort riche, & par-dessus tout cela veuve de deux maris qui lui avoient laissé des biens immenses, mais point d'enfans, de sorte que je devenois par-là son principal héritier. D'abord que ma mere me vit

dans la résolution d'entreprendre ce voyage, elle fit marché avec le Capitaine d'un Vaisseau prêt à mettre à la voile, pour mon passage; me fit une petite pacotille, & aprés des adieux qui furent fort tendres de part & d'autre, elle me fit embarquer sur ce Vaisseau qui n'attendoit, disoit-on, que le moment favorable.

Départ de l'Auteur.

Effectivement au bout de trois jours le vent ayant changé, nous sortimes de la barre de Lisbonne au nombre de deux Vaisseaux. Celui que je montois s'appelloit la Notre-Dame des Neiges, il étoit commandé par le Capitaine Dacunha de la Paz, & armé de vingt-six piéces de canon, dont vingt étoient de fonte, & les six autres de fer avec un équipage de près de deux cens personnes, partie Matelots, partie Marchands, & passagers, sans y comprendre deux Jesuites & deux Capucins. Nous avions outre cela des vivres en abondance, & un petit arcenal suffisamment pourvû. L'autre Vaisseau s'appelloit le Prince du Bresil & étoit destiné pour l'Amerique. Il paroissoit nouvellement construit, & étoit orné de quantité de dorures & de

belles peintures ; mais comme il devoit nous quitter à une certaine hauteur de mer, je ne m'amuserai point à en faire une plus longue description. Le jour de notre départ, qui fut le deux de Mars de l'année mil sept cens dix-sept, fut remarquable par un accident qui arriva sur le Vaisseau le Prince du Bresil. Un jeune homme qui avoit un peu trop bû en faisant les adieux, se mit en tête de vouloir faire la manœuvre comme les Matelots, & malgré leurs cris & leurs remontrances, ayant empoigné une corde qui répondoit à une des voiles du Vaisseau, le vent qui pour lors étoit un peu violent, le jetta tout d'un coup à la mer à plus de dix pas du Vaisseau, & il coula à fond comme une pierre.

Le vent ayant diminué quelques heures après, la mer ne resta agitée qu'autant que nous avions besoin pour faciliter notre navigation ; mais sept ou huit jours après, cet Element nous fit bien-tôt voir des effets dangereux de son inconstance. Les vents qui sembloient d'abord ne souffler que pour enfler doucement nos voiles, s'augmenterent avec Tempête horrible.

tant de violence durant quatre jours que les mâts les plus forts du Prince du *Bresil* ne purent soutenir plus long-tems leur impétuosité : le premier qui ceda à l'orage fut celui que les Mariniers appellent le beaupré, qui fit un ravage si grand en tombant, que le Capitaine de ce Vaisseau se crût obligé de mettre incontinent pavillon en berne, & de faire tirer un coup de canon pour nous avertir qu'il étoit en danger. Notre Capitaine n'eût pas plutôt entendu ce signal, qu'il cingla à toutes voiles pour tâcher de lui donner secours, mais sa bonne volonté n'eut point d'effet ; parce qu'il étoit impossible à notre gros Vaisseau d'en aborder un pareil sans courir risque de se toucher, & de couler à fond tous deux ensemble ; on voyoit à chaque roulis la quille de ce magnifique Navire. La mer y entroit d'un côté & sortoit de l'autre avec tant de rapidité, que tous ceux qui étoient dedans croyoient à tous momens d'être engloutis dans les flots. Ils imploroient notre assistance par tout ce que peut inspirer de plus touchant l'horreur d'un naufrage qui leur paroissoit

inévitable, & la crainte d'une mort apparente : mais ils nous faiſoient en vain toutes ces inſtances, puiſqu'il n'étoit pas en notre pouvoir de les ſecourir, pas même de la grande Chaloupe qui ne pouvoit tenir la mer. Notre impuiſſance ne faiſant qu'irriter leur déſeſpoir, le Capitaine de ce Vaiſſeau, tranſporté de colere de ne pouvoir recevoir de nous aucun ſecours, fut ſur le point de nous envoyer toute une bordée de canon pour nous couler à fond s'il eût pû, & il n'auroit pas manqué ſans doute d'exécuter ce barbare deſſein, s'il n'en eût été empêché par des Eccleſiaſtiques & deux Peres Capucins Aumôniers de ſon vaiſſeau, qui lui répreſenterent en l'adouciſſant le mieux qu'ils purent, que la crainte du danger nous empêchoit de lui donner des marques plus réelles de notre affection, dans une occaſion où nous courrions le même riſque ; que nous ne manquions pas de bonne volonté, & que notre perte ne contribueroit en rien à ſa conſervation.

Ces conſidérations l'obligerent à ſe calmer, il changea de ſentiment,

& fit redoubler les prieres à tout l'Equipage, abandonnant son Vaisseau au gré de la tempête qui continuoit avec plus de fureur, & sembloit s'irriter de la résistance de ce Vaisseau : mais voyant qu'il faisoit eau en plusieurs endroits, il fit promptement jetter en mer la plûpart des marchandises & des provisions, & particulierement toutes les armes que l'agitation avoit fait tomber des rateliers, avec dix pieces du plus gros canon & plusieurs tonneaux, & barils remplis d'huile, de vin, de rossolis, d'eaux douces & d'eau de vie. Ayant de cette maniere un peu soulagé son Navire & l'orage commençant à cesser, ce Capitaine encouragea son Equipage à prendre esperance, & à raccommoder promptement un demi mât avec une grande voile, ce qui ne fut pas plutôt exécuté, que le Vaisseau ne roula plus, & se soutint sur sa quille. Le nôtre le suivoit de si près que nous pouvions aisément nous parler de l'un à l'autre, ce qui donna occasion au Capitaine du Prince du Bresil de nous crier qu'il alloit nous quitter & retourner en Portugal, ou gagner

le premier Port selon que le vent lui permettroit. Comme c'étoit le soir qu'il nous déclara son dessein, notre Capitaine remit au lendemain à lui donner plusieurs choses dont il avoit besoin, mais la nuit suivante il s'éleva un broüillard si épais qu'à peine pouvoit-on voir le feu des fanaux, de sorte que le lendemain matin nous perdîmes de vûë ce beau Vaisseau. Nous fîmes tout le jour plusieurs bordées sans le pouvoir découvrir, ce qui ne nous laissa plus douter qu'il ne fût coulé à fond. Nous tinmes conseil sur notre bord si nous le chercherions encore ou si nous poursuiverions notre route, il fut conclu qu'il étoit plus expédient de profiter du beau tems ; ainsi après avoir pris nos hauteurs & reconnu que la tempête nous avoit un peu écarté de notre route, nous cinglâmes vers le Cap-verd où nous arrivâmes le 13 de May suivant après avoir souffert une rude tempête, comme l'on vient de voir, qui nous causa plusieurs avaries, comme plusieurs vergues brisées, voiles déchirées, poupe endommagée, outre qua- Perte du Vaisseau le Prince du Bresil.

tre personnes présumées mortes plutôt de frayeur, que de maladie.

Arrivée au Cap-Verd.

Si-tôt que nous fûmes arrivés au Cap-Verd nous jettâmes l'anchre, & un moment après nous vîmes arriver à notre bord dans un petit canot celui que l'on dit être le Capitaine d'Eau du Pays. Il venoit, disoit-il, de la part du Roi sçavoir ce que nous désirions, & quelles gens nous étions, ne se contentant pas de voir notre pavillon. Pendant que cet Officier s'acquittoit du devoir de sa charge, les Maures qui sont fort timides, battoient le tambour dans les bois pour s'assembler, ce qu'ils font ordinairement avec tant de promptitude qu'en moins de rien le rivage se trouva bordé de Noirs; mais il regnoit une telle confusion parmi eux, que l'on ne pouvoit y remarquer aucun ordre ni aucune discipline. On voyoit pesle meslé les vieillards, les jeunes gens, les femmes & les enfans, de maniere que cette grande multitude avoit tout l'air d'un troupeau de bêtes, & non de gens assemblés pour se défendre. Il y en avoit qui étoient armés de vieux sabres roüillés, d'autres de zagayes,

Description des Habitans.

Quelques-uns portoient des fléches avec des carquois, une autre partie tenoit d'une main un arc & de l'autre une espèce de bouclier; enfin on en remarquoit qui pour toutes armes n'avoient que de longs bâtons en façon de demies-piques, au bout desquels ils avoient placé fort grossierement une lame de coûteau, ou quelque pointe d'épée roüillée.

Marche du Roi du Cap-Verd.

Cette belle armée étoit commandée par le Roi du Pays qui étoit à la tête, monté sur une mauvaise masette, ou vilaine rosse très-pauvrement équipée, & pour être plus distingué de ses sujets, il étoit couvert de vieux haillons qu'une chemise à dentelle faisoit paroître encore plus horribles. Un Maure nous conta que cette chemise lui avoit été donnée par un Capitaine de Vaisseau françois, pour avoir permission de prendre sur sa terre du bois & de l'eau pour son Vaisseau. Il avoit outre cela un chapeau tout usé, où il y avoit un cordon fait de rubans de diverses couleurs. Sa chaussure répondoit au reste de son équipage, & ses armes ne démentoient point sa pauvreté. Son air convenoit fort

avec ſes ornemens, & quoiqu'il fût dans un âge fort avancé, on pouvoit bien remarquer qu'il n'avoit jamais eu cet air qui fait diſtinguer les perſonnes de ſon caractere. Ce pauvre Prince avoit près de ſa perſonne douze grands Maures tout nuds pour ſa garde, ils avoient ſeulement un lambeau de linge ſale, & tout uſé, pour couvrir ce que la pudeur défend de montrer. Chacun d'eux avoit un méchant ſabre, un arc & une zagaye. Il y en avoit deux deſtinés à porter quelques proviſions de bouche pour le Roi; elles conſiſtoient en quelques gâteaux faits avec du mil, & en une calebaſſe pleine de vin de palme.

Le Capitaine des Eaux que ces Noirs appellent Claſſe, ayant fait ſa viſite, le Capitaine Dacunha de la Paz lui fit donner pour ſon droit quelques coups de bon vin à boire, avec environ deux livres de biſcuit, dont il fut fort content, promettant de nous ſervir en tout ce qui dépendroit de lui, & dans l'eſperance d'attraper ſouvent des gratifications papareilles à celle dont je viens parler; il venoit ſouvent nous rendre viſite,

en réïterant à chaque fois les mêmes offres de service, ensuite notre Capitaine envoya au Roi son *salam*. C'est une espéce de droit que l'on est obligé de lui payer pour pouvoir prendre en sureté de l'eau & du bois sur sa terre. Ce présent consistoit en quatre grosses bouteilles d'eau de vie; mais à condition que Sa Majesté rendroit les bouteilles ou flacons. Ce bon Prince voulut bien ignorer cette clause, parce que sans doute la matiere & la forme lui plurent fort; ses courtisans se persuaderent si serieusement la même chose, qu'ils s'imaginerent que nous voulions leur chercher querelle, quand on vint à demander la restitution de ces flacons, & que nous nous servirions de ce prétexte pour leur faire la guerre. Dans cette pensée ils se disposerent à nous attaquer si nous faisions mine de vouloir descendre à terre, de sorte que notre Capitaine fut contraint de se faire porter vers eux pour expliquer son intention au Roi, qui accompagna la restitution des flacons, de mille politesses à sa maniere & de plusieurs offres de services.

Cette mésintelligence ainsi assoupie, notre Capitaine qui voyoit ce Prince en belle humeur, lui demanda la permission de faire chasser quelques-uns de ses gens pendant quatre ou cinq heures seulement, ce qui lui fut accordé de bonne grace, on lui donna même un Noir pour servir de guide aux chasseurs, dont je fus du nombre. Nous partîmes quatre le lendemain de grand matin, chacun avec un bon fusil & bonne provision de poudre & de plomb. Nous suivimes notre guide qui nous conduisit dans des marécages, où nous tuames dans l'espace d'une heure deux douzaines de poules pintades, autant de tourterelles dans les bois, sans compter grand nombre de perroquets. Nous apportâmes promptement tout cela pour le diner; si nous eussions chassé plus long-tems, nous aurions pris autant de gibier que nous eussions voulu sans beaucoup nous fatiguer, parce que le païs en fourmille. Notre guide nous avoit avertis de ne nous point trop écarter les uns des autres, de peur d'insulte de la part des Sauvages s'ils nous trouvoient à l'écart. Ces Sauvages sont

continuellement en guerre avec les Maures, parce que ces derniers négocient seuls avec les Etrangers & ne veulent pas permettre la même chose aux Sauvages, ce qui anime fort ces barbares contre les Maures qu'ils en tuënt autant qu'ils en peuvent attraper, en usant de même à l'égard des Etrangers, mangeant les uns & les autres après les avoir massacrés : il est vrai que les Maures ne sont pas si cruels, mais ils n'en sont pas moins dangereux. Il faut les observer sans cesse pour n'être pas volé ; car ils sont tous escamoteurs & larrons si subtils, qu'ils vous amusent fort ingénieusement pendant que quelqu'un de leurs camarades glisse adroitement la main dans vos poches pour vous dérober quelque chose.

Nous demeurâmes cinq jours en cet endroit en attendant le vent favorable pour continuer notre route. Durant ce tems chacun eut la liberté tour à tour d'aller à terre, où il n'y a rien de curieux à remarquer. Nous avions sur notre bord des personnes qui comme moi alloient aux Indes, mais ils ne furent point tentés de sor-

tir du Vaisseau, tant la peur les talonnoit, nous nous divertimes dans la suite à leurs dépens. Le païs en géneral est Sauvage & si sterile, qu'à peine y croît-il un peu de mil dont les Habitans font du pain, ou des galettes fort minces qu'ils couvrent de braise, ou cendre chaude faite avec du fumier de bœufs ou d'autres animaux. Pour cet effet, ils font sécher ce fumier au soleil & le brûlent ensuite, aimant mieux se servir de cette matiere que d'aller couper du bois quoiqu'il soit fort commun, effet ordinaire de leur fainéantise & de leur paresse, qui les porte à ne pas seulement ramasser le bois sec qui tombe dans les forêts. On trouve à l'entrée du pays quelques cocotiers, du fruit desquels ils font du vin qu'ils vendent bien cher, tout nuisible qu'il est au ventre, quoiqu'il soit fort agréable au goût. Il y a des endroits très-propres à planter de la vigne & à semer du bled, mais qui demeurent inutiles par la lâche oisiveté des Habitans. La Côte abonde en poissons de bien des especes, les gens du pays en pêchent autant qu'ils veulent, le font sécher

Habitans du Cap-Verd fainéans.

au soleil & le mangent comme du pain. Le commerce y est peu considérable, il n'y a que les Maures qui l'entretiennent, mais bien grossiérement & sans aucune fidelité. Il faut cependant convenir qu'ayant en général beaucoup d'esprit, &. étant bienfaits de corps tant les hommes que les femmes, on pourroit les discipliner; mais l'extrême paresse dans laquelle ils se plaisent, les rend incapables de recevoir aucunes loix, même celles qui rectifieroient leurs mœurs; car ils sont si brutaux, qu'il n'y en a pas un qui ne prostitue pour peu de chose sa femme, sa fille, ou celles de son voisin. Pour des épingles, ou pour des choses de peu de valeur, ils donneront de très-beaux perroquets très-faciles à apprivoiser, comme aussi de très-beaux coquillages qu'ils appellent porcelaines & même de l'ambre gris; mais pour celui-ci, il faut que leur Roi ne le sache pas, car autrement celui qui feroit découvert en faisant ce commerce, feroit mis à mort en présence de tous les Maures. Leur Roi n'a point d'autre revenu que celui de la chasse & de la pêche qui est com-

mune à ses sujets, & de quelques présens qu'il reçoit des Etrangers, qui abordent chez lui ; ainsi l'on peut dire qu'il est un des plus pauvres Princes de l'Univers.

Voulant profiter d'un vent favorable, nous mîmes à la voile, mais au bout de quelques jours nous eumes un grand calme qui dura vingt-quatre heures. Notre Capitaine considerant la mer qui étoit aussi unie qu'une glace de miroir, connut que nous étions proche un banc de sable où la pêche devoit être très-bonne, parce que l'eau étoit trouble & que de tems en tems il se formoit sur la surface de la mer, des petites bouteilles qui sont des marques indubitables d'abondance de poisson, ce qui l'obligea à nous exciter à prendre le plaisir de la pêche. Tout l'Equipage fut incontinent prêt, & après avoir ferlé les voiles, mis le Vaisseau côté à travers, chacun prit son poste. Les lignes n'étoient pas plutôt jettées qu'il falloit les retirer : le poisson étoit si affamé, qu'il se battoit pour mordre à l'hameçon, de sorte qu'en moins de deux heures on en pêcha ce qu'on voulut, c'est-

à-dire, environ une demie chaloupe de plusieurs especes, dont l'écaille étoit rouge, & large comme les liards de France. Il y en avoit grande quantité qui pésoient dix à douze livres, il y en eut suffisamment pour l'ordinaire du Navire, après cela on en pêcha d'autre pour remplir les saloirs.

Le calme ayant cessé par un vent alisée très-doux, on deferla les voiles, & nous cinglames jusqu'au Tropique du Capricorne, où étant arrivés par la supputation des Pilotes, ils nous obligerent à faire les cérémonies accoûtumées, plutôt pour tirer quelques pieces d'argent de ceux qui n'ont jamais passé le Tropique, que pour les obliger à s'en ressouvenir toute leur vie, & pour éviter tous les accidens dont ils les ménacent superstitieusement : c'est un droit dont les Pilotes sont en possession de toute ancienneté, & quoique ceux qui sont obligés de le subir, s'en plaignent, il ne laisse pas cependant d'être exercé de l'aveu des Capitaines & des Officiers des Navires. Voici à peu près en quoi consiste cette bizarre cérémonie.

Arrivée au Tropique.

Cérémonies pratiquées par les Mariniers au Tropique.

Le plus ancien Pilote fait apporter ſur le tillac du Navire une grande cuve de bois que l'on remplit à moitié d'eau de mer. Un homme doit avoir toute ſa longueur de la cuve ; après cela on appelle par ordre tous ceux qui n'ont jamais paſſé ſous le Tropique du Capricorne, & les faiſant aſſeoir l'un après l'autre ſur un gros bâton que deux Matelots ſoûtiennent par les bouts ſur le bord de la cuve, où il fait une longue harangue, autant ennuieuſe que mal conçûë, à celui qui eſt aſſis, auquel il fait prêter ſerment de fidelité, & de ſervice, & enſuite il lui verſe de l'eau ſur la tête en prononçant certaines paroles expreſſes pour cette ſorte de cérémonie, & ayant obligé le patient à pancher la tête en arriere, il fait ſigne aux Matelots qui le ſoutiennent de retirer le bâton ſur lequel il eſt aſſis, ce qu'ils font ſi ſubtilement, que le nouveau baptiſé ſe trouve couché tout de ſon long dans l'eau, & les bâtons étant mis au travers de la cuve, il ne lui eſt pas poſſible d'en ſortir que par compoſition, & en promettant de payer les droits de la

cérémonie. La somme n'estpas fixée, mais on la taxe suivant les facultés de chacun, & on est contraint de payer exactement ce qui est ordonné, sans que personne puisse s'en exempter, à l'exception des Officiers, & de ceux qui sont incommodés qui ne laissent pas de financer. S'il y avoit quelque porte de derriere au Vaisseau, sans doute il se donneroit alors quelques coups de poings, mais il faut avaler tout cela doucement, sans se fâcher; car le Capitaine feroit mettre aux fers les raisonneurs & les mutins, où il les retiendroit plus long-tems qu'ils ne voudroient. Pour moi qui étois averti de la cérémonie quelques jours avant notre arrivée en ce lieu, je voulus feindre une indisposition serieuse, mais ma jeunesse & le grand appetit que j'avois, joint à un visage de santé, ne purent déterminer les Mariniers à me croire, & il en fallut passer par leur ordonnance, c'est-à-dire, que je fus baigné pour mon argent. Cette scene se pratique encore sous la Ligne qui est le milieu du monde, ce que l'on connoît facilement, parce qu'alors on a le soleil à plomb sur la

tête, de sorte qu'en plantant à terre un bâton, un cloud ou un coûteau, on ne void aucune ombre à l'entour.

Arrivée sous la Ligne.

La Ligne est à trois cens lieuës du Tropique, nous la passâmes heureusement, sans avoir été arrêtés par le calme causé par la chaleur excessive, & qui oblige ordinairement les Vaisseaux d'y rester plusieurs mois sans pouvoir avancer ni reculer. Nous y remarquâmes une Baleine d'une grandeur & grosseur prodigieuse, qui paroissoit dormir aux rayons du soleil. Une partie de son dos étoit à découvert hors de l'eau, si couvert de coquillages, de moules & d'huitres, que les Matelots crurent d'abord avec surprise que c'étoit quelque pointe de rocher; mais l'ayant approchée sans qu'elle remuât, nous apperçûmes qu'elle avoit sur la tête un grand trou, fort large, fait en forme de cheminée, large d'un pied & demi, & d'environ deux pieds de profondeur. Plusieurs de nos gens soutinrent que cet animal n'étoit point une Baleine, mais une espece de monstre que l'on appelle *Souffleur*, parce qu'ordinairement il pousse quantité d'eau par ce trou; quoiqu'il

Baleines & Souffleurs.

en soit ; notre Capitaine ayant pris un mousqueton chargé de grosses balles, le tira sur le monstre à la portée d'un pistolet. Le bruit, ni le coup n'ayant point ébranlé cet animal, il redoubla un second coup plus chargé que le premier, alors le monstre s'éveilla bien vîte, & fit un bruit semblable au mugissement d'un taureau, en passant comme en fureur dessous notre Vaisseau pour le renverser. Il étoit si long & si gros, que quoiqu'il fût fort enfoncé dans la mer, il paroissoit comme une très-longue piece d'étoffe bleuë déployée.

Laissant là le monstre nous continuâmes notre route, mais au bout de quelques jours nous fumes surpris d'un grand calme quoique nous fussions déja fort éloignés de la Ligne, pendant deux fois vingt-quatre heures nous ne fîmes pas deux lieuës. Notre Capitaine considerant la mer, dont la couleur lui paroissoit fort transparante, découvrit avec sa lunette d'aproche une tortuë, dont l'écaille étoit plus large que le fond d'un gros muids. Elle avoit été blessée & ne pouvant aller à fond, elle ne faisoit qu'errer ça & là, de sorte qu'on

auroit dit que c'étoit une personne qui nageoit. Un de nos Pilotes appellé Sayavedra l'ayant aussi remarquée, appella aussi-tôt le Contre-Maître, & les Matelots de la petite chaloupe qui fut mise en un instant à la mer ; mais si-tôt que la Tortuë les vit approcher à force de rames, elle passa & repassa plusieurs fois sous leur chaloupe, sans pouvoir cependant s'enfoncer tout-à-fait dans la mer, & les Matelots sans pouvoir la prendre ; ils la suivirent si longtems qu'enfin ils la lasserent, la prirent, & l'apporterent tout en vie à bord du Navire, où chacun s'étonnoit de voir une si grande Tortuë ; mais dans la suite notre étonnement cessa en ayant rencontré de bien plus grandes. Nos Matelots se barboüillerent le visage & les jambes de son sang, parce que c'est un souverain remede, disoient-ils, pour guérir les enflûres & le mal de terre ; ensuite l'ayant fait cuire elle suffit pour le souper de tout l'Equipage.

Si les voyages par mer sont dangereux & pénibles, ils ne sont pas toujours sans plaisir, & les diver-

tissemens qui surviennent quelquefois, font oublier aux voyageurs leurs fatigues. Au nombre de ces divertissemens on peut mettre la chasse des poissons que l'on appelle Bonites, & de ceux qui sont volants. Il n'y a point à mon avis de plus jolie récréation. La mer est couverte de ces deux sortes de poissons au-delà de la Ligne, sur-tout pendant un gros tems, c'est-à-dire, lorsqu'il fait un grand vent ; car alors les Bonites, ennemies mortelles des poissons volans, les poursuivent si vivement, qu'ils sont obligés de sortir hors de la mer & de voler sur l'eau, jusqu'à ce que leurs aîlerons soient secs, qu'ils sont contraints de remoüiller pour reprendre aussi-tôt un second vol de la hauteur d'une pique. Il y en a une si grande quantité que l'on en void des volées, dont plusieurs donnent dans les voiles & tombent dans les Vaisseaux. Ces poissons sont très-délicats & très-excellens ; ils sont longs comme des harengs, mais un peu plus menus ; leurs aîlerons sont fort étroits & fort longs, leur queüe est très-déliée & pointuë, de sorte qu'ils ressemblent à des fusées quand ils volent.

Poissons volans, & Bonites.

Les Bonites sont grosses comme des carpes, sans écaille, la peau unie comme un verre, & verdâtre; elles ont la tête pointuë & sont très-exquises à manger. Elles rassasient aisément, n'ont point d'arrêtes, sinon celle de l'épine du dos comme le Saumon, & lorsqu'elles sont cuites, leur chair est ferme à peu près comme celle du veau; c'est un des plus friands ragoûts des Matelots. Ils en prennent quantité, ou avec un dard, ou avec une fourche, ou bien avec un hameçon qu'ils attachent au bout de leurs lignes, sans autre appât que quelques plumes d'oyes grises & blanches, qui ressemblent quand elles sont bien ajustées à l'hameçon, à un poisson volant; au défaut de plumes d'oye, on en prend de quelqu'autre volaille, & en traînant sur l'eau la ligne ainsi amorcée, les Bonites courent en foule pour mordre, de sorte que l'on en prend quantité; il y en a qui pesent quinze & seize livres.

Requiens ou Goulus.

Après nous être bien divertis à la chasse & à la pêche des Bonites, deux jours après nous observâmes que nous étions suivis par un de ces

grands

grands poissons ennemis mortels de l'homme, que les François appellent *Requins*, d'autres Nations, *Massacreurs* & enfin les Anglois, *Goulus de mer*. La premiere fois qu'il parut notre Capitaine dit, que certainement quelqu'un mourroit bien-tôt sur notre bord, & qu'il en étoit très-sûr. Je fus des premiers à rire de sa superstition & nos Ecclésiastiques tâcherent de le désabuser, mais il demeura ferme dans son opinion : tout le monde du Vaisseau alors se portoit bien, mais en cinq jours de tems un de nos Jesuites mourut, & vèrifia la prédiction du Capitaine. On fit ses funeralles avec beaucoup de dévotion, & on jetta son corps à la mer, qui fut sur le champ englouti par le Goulu ; depuis ce moment il ne parut plus. Le Capitaine assûra qu'il avoit fait la même observation pendant plusieurs voyages & qu'il ne s'y étoit jamais trompé ; mais il ajoûta qu'il faut que ce poisson paroisse seul & non avec d'autres, & qu'il s'obstine à suivre les Vaisseaux plusieurs jours pour que la prédiction soit véritable.

Cet animal est gros & long, il

pese environ trois cens livres; il a deux rangées de dents fort menues, blanches & argentines, la gueule extrêmement ouverte; la nature a rendu ce poisson grossier & pesant, car s'il étoit aussi prompt & alerte que plusieurs autres aussi gros que lui, il feroit beaucoup plus de mal. Lorsqu'il fait un tems calme, chaud & pluvieux, ils rodent par troupes autour des Vaisseaux pour attraper toutes les tripailles & autres ordures que l'on jette à la mer. Ils sont toujours suivis à droite & à gauche de quantité de petits poissons grisatres & marquetés comme des Truites, que les Mariniers appellent des Pilotes, lesquels se reposent de tems en tems sur leur dos, sans que ces colosses leur puissent faire aucun mal. Ils tâchent continuellement de surprendre les hommes, sur-tout ceux qui se baignent, ou qui tombent dans la mer, ausquels ils ne font point de quartier s'ils les attrapent; mais cela arrive assez rarement parce que l'on y prend garde, & quand quelqu'un se baigne, il y a des sentinelles sur les bords du Vaisseau qui avertissent aussi-tôt

qu'ils apperçoivent un de ces animaux, car par sa lenteur, il donne le tems au nageur de remonter dans le Vaisseau, & de l'éviter avant qu'il se soit renversé sur le dos pour le mordre ne le pouvant autrement, parce qu'il a la gueule vers le col comme la lamproye.

La chair de ce poisson ne vaut rien, étant dure & comme de la filasse; en ayant rencontré plusieurs bandes & faisant un très-beau tems, nous cherchâmes par cette pêche des sujets de réjoüissance. Nous jettions des hameçons gros comme le doigt attachés à une bonne corde, amorcés d'un morceau de lard que l'animal mordoit avec tant d'avidité, qu'il lui étoit impossible de se déprendre quelque violence qu'il pût faire. Alors après l'avoir laissé se débattre jusqu'à ce qu'il eût le ventre plein d'eau, nous le tirions sur le Vaisseau où les Matelots lui perçoient les oreilles, à travers desquelles ils passoient un gros bâton percé à chaque bout, où ils attachoient avec une forte ficelle une grosse vessie enflée; ensuite ils mettoient à sa queuë un petit baril vui-

de, & le jettant à la mer lui donnoient la liberté d'aller où il lui plairoit. Rien de plus plaisant que de voir alors les caracolles, les sauts & les efforts extraordinaires qu'il faisoit pour s'enfoncer dans la mer, pour se débarasser des autres poissons qui lui donnoient la chasse, qui le balotoient, & enfin qui le mangeoient peu à peu. C'est ainsi que nous faisions un joüet de cet ennemi mortel de l'homme.

Dorades. Les *Dorades* contribuerent aussi à nos plaisirs; les Mariniers prétendent que ces poissons sont les Rois de la mer. Les Anglois, François, & Hollandois les nomment Dauphins; en effet, ils sont de couleur d'azur & dorés par-dessous le ventre, avec une espece de couronne sur la tête. Ils sont longs comme des Brochets de cinq à six livres & plats comme la main, leur chair est très-courte, blanche & délicate. Il nous est arrivé aussi quatre ou cinq fois de pêcher un grand poisson appellé vulgairement *Espadon*. Ceux que nous avons pris avoient bien dix à douze pieds de long : c'est un mauvais manger, la chair en est dure, pesan-

Espadon.

te & grossiere. Ce poisson a au-dessus du museau un espadon, ou grande épée large de trois ou quatre doigts, qui va toujours en diminuant en pointe avec des dents de chaque côté comme une scie. Il se sert de cette épée pour se défendre contre les plus grands poissons, qu'il perce jusqu'au vif, & que même il tuë. Il a une pierre blanche grosse comme le pouce dans la tête, laquelle a des proprietés & des vertus admirables, si l'on en croit les Maures; ils l'estiment tant qu'ils donneroient volontiers des diamans pour avoir cette pierre. Les uns la portent au doigt, les autres l'attachent au col de leurs femmes; mais pour nous, nous la jettions en mer avec la tête de ce poisson, qui fait plus de mal qu'il ne vaut, parce qu'il brise tous les filets, & blesse toujours quelqu'un.

Nous rencontrâmes pareillement plusieurs troupes de Marsoüins, dont la pêche est fort aisée. Ces poissons suivent les Vaisseaux trois ou quatre cens lieuës attroupés comme des cochons; ils font des sauts hors de l'eau de la hauteur d'un homme. On les prend avec des fourches à Marsoüins.

trois pointes ou des dards, il suffit d'en avoir blessé un, & que son sang coule dans la mer pour amuser tous les autres qui boivent ce sang, croyant que c'est celui de quelque bête que l'on a égorgée dans le Navire : mais s'il arrive par hazard que le Marsoüin blessé échape, & qu'on ne le puisse tirer dans le Vaisseau, ou qu'il retombe en le tirant hors de l'eau, alors tous ses camarades le suivent & ne le quittent point qu'ils ne l'ayent mangé : son sang est encore bon contre le mal de terre dont j'ai parlé, ce qui est, pour ainsi dire, la peste dans les Navires.

Cap de bonne Espérance.

A mesure que nous approchions du Cap de bonne Esperance, nous voyons tous les jours quantité de ces petits *Baleineaux*, ou Souffleurs semblables au grand que nous avions rencontré ci-devant ; ils nous paroissoient grands & gros comme de de forts chevaux, ou des bœufs. Enfin nous arrivâmes dans la baye de ce Cap pour prendre de l'eau nouvelle, des provisions, & des rafraîchissemens. La découverte de ce pays est duë à notre nation Portugaise, mais ceux qui s'en emparerent ne le gar-

resterent pas long-tems ; ils y perdirent plusieurs Vaisseaux, même jusqu'à sept & huit à la fois, à cause du mauvais tems qui survient tout à coup dans cet endroit, comme un houragan & tempête qui ne donne pas le tems de lever les anchres ni de mettre à la voile ; c'est pour cette raison qu'on lui donna le nom de Cap des Tourmentes.

Les Hollandois sont présentement les maîtres de cet endroit : ils y ont bâti des forteresses, & y entretiennent un Gouverneur avec une garnison. C'est ici un lieu de rafraîchissement pour leurs Navires qui vont à Batavia & aux environs, ou qui en reviennent ; toutes choses sont extrêmement cheres en ce lieu : on nous vendit les moutons quatre & cinq écus piéce, quoiqu'à dire la vérité leur chair ne soit guéres bonne à manger, étant rougeatre, gluante, & propre à donner la dissenterie à ceux qui en mangent beaucoup, aussi n'en fut-il acheté que bien peu. Ces moutons ne sont pas faits comme ceux d'Europe, ils sont sans cornes, & ont le corps & les oreilles semblables aux chiens ou dogues d'An-

gleterre. Les poulles nous coûterent trente sols, il est vrai qu'elles étoient grosses & grasses; pour les légumes nous n'eûmes pas meilleur marché, il fallut pourtant se fournir de quantité d'oignons, carottes, panets, betteraves, citroüilles, & autres choses semblables qui coûterent assez d'argent; à l'égard du vin on le vendoit un écu la pinte, & suivant le raport d'un de nos gens qui avoit voyagé en France, la pinte de cet endroit n'étoit pas plus grande que celle de Paris. Nous fumes contraints de séjourner plus que nous ne voulions en cet endroit, pour donner le tems à quelques-uns de nos malades de se remettre & de prendre l'air: notre Capitaine en fit porter à terre dix-neuf, pour chacun desquels on payoit aux Hollandois quarante sols par jour. Pendant tout le tems que nous restâmes là, tous ceux qui étoient dans le Vaisseau eurent la liberté d'aller à terre tour à tour, & de visiter la Forteresse des Hollandois & le logis du Gouverneur, où il y a une grande sale remplie de curiosités & de plusieurs monstres marins & terrestres. L'air de ce Cap

est d'autant plus mal sain qu'il est impur & épais, tant à cause des exhalaisons, des vapeurs & des vents chauds qui soufflent continuellement, que pour raison d'un brouillard puant qui sort de la Montagne nommée le Pic du Lion, parce qu'on y void souvent quantité de Lions ensemble, qui descendent même jusques dans le Bourg du Cap, de sorte qu'on nous assura que le jour de notre entrée dans la baye, un de ces animaux avoit mangé un cheval du Gouverneur derriere la forteresse pendant le sommeil du Maure qui le gardoit.

Cette Montagne est au-dessus de la baye, elle est très-élevée, & sur le haut on trouve une plaine fort unie semblable à une impériale de carosse. Les deux côtés de cette Montagne sont escarpés & pointus; c'est sur l'une de ces pointes que les Hollandois ont leur pavillon. Un Sauvage a soin de l'abaisser & hausser quand il apperçoit quelque Navire en mer, ce que la sentinelle de la Forteresse observe soigneusement pour donner le signal à la garnison. La terre n'y est point cultivée si ce n'est en peu

d'endroits, où les Hollandois ont fait des jardins : le reste est sterile, & rempli de petites tortuës de differentes couleurs très-propres à faire des tabatieres; les Noirs en amassent quantité qu'ils viennent vendre dans le Bourg. Un peu avant dans le pays on trouve communément des œufs d'autruche, qui sont si gros qu'un seul peut suffire pour faire un plat, ou omelette pour sept personnes : on y void aussi des caméléons comme dans l'Egypte, plusieurs porcs-épics dont la vûë est fort agréable. Les Habitans naturels sont des Sauvages nommés Outentots, qui ne sont pas moins courageux que miserables : ils sont bien faits de corps, fort dispos & si alertes, qu'ils dévancent les Lyons à la course. Ces barbares sont fort adroits, & subtils larrons, mais ce vice n'est pas le seul qui les rend haïssables, & l'on peut assurer avec raison, sans trop outrer la matiere, qu'ils sont les plus sales des hommes & les plus abominables de la nature, puisqu'ils vivent sans aucune loy ni discipline : ils mangent plus salement que les loups, les bêtes les plus carna-

Habitans du Cap de bonne Espérance.

cieres & les plus immondes. Ils portent sur eux une peau pleine d'ordure qu'ils ont enlevée à quelque bête dont ils ont mangé la chair cruë, & lorsque les hôtes ou cabaretiers du Cap tuënt quelques bestiaux à l'arrivée des Vaisseaux, ces Sauvages Hotentots prennent les peaux & les boyaux dont ils se font des turbans, & s'en envelopent le corps & les jambes sans les nétoyer, puis quand ils ont faim, ils les mangent ainsi à demi pourris. Ils ont un odorat semblable aux chiens des boucheries, ils sentent les lieux où il y a des tripailles, & des ventres de quelqu'animal que ce soit pour les emporter, & en faire curée sans les laver ni nétoyer : quelquefois ils viennent jusques dans les Vaisseaux demander le Salam du Roi du pays, & alors les Matelots pour se donner du plaisir, les font battre les uns contre les autres à coups de bâton & de zagaye ; ils parent les coups avec beaucoup d'adresse, & lorsqu'un d'entr'eux a bien assené son coup sur son camarade, il fait des sauts & des cris effroyables, enfin des sifflemens aigus pour se faire entendre des autres

Sauvages qui ſont dans les montagnes, & qui ont de la joye de les voir ſe battre ainſi dans les Navires. Pour récompenſe de s'être ainſi eſcarmouchés, les Matelots leur donnent quelques poignées de ris ou quelque vieux morceau de lard jaune, qu'ils mettent dans leur ſac avec leurs autres ſaletés, & vont enſuite trouver leurs camarades avec qui ils font ripaille, pendant la nuit, ce qu'ils appellent faire mitave, après avoir auparavant allumé des feux en pluſieurs endroits; autour deſquels ils danſent, ſautent, & heurlent d'une maniere épouvantable tous à la fois, de quart d'heure en quart d'heure.

Ceux qui n'ont point de peau pour ſe couvrir ſont tout nuds, n'ayant qu'un foureau de quelque puante peau de lapin, de lievre, ou d'autre petit animal pour cacher groſſierement & d'une maniere ridicule, ce que les hommes ont coûtume de cacher. Quelques-uns, mais plus ordinairement les femmes, portent des coquilles penduës à leurs oreilles, & un collier de plus petites, & à chaque bras une autre coquille large

comme la main, percée & attachée au coude : c'est là leur plus grande parure, avec des turbans de boyaux puants. Leurs mets les plus délicats & les plus délicieux, sont des sauterelles toutes cruës dont ils arrachent les jambes ; ou bien quelques chenilles, mouches, vers, & enfin toutes les vermines dont les autres hommes se défendent avec soin. Le récit que l'on m'avoit fait de la saleté de ces miserables me parut d'abord peu vrai-semblable, mais ce que je vis ensuite me persuada que l'on n'avoit point exageré, ce qui ne me donna pas moins d'étonnement, que d'horreur pour ces barbares.

Un Chirurgien de notre Vaisseau nommé Alvarez, se promenant un jour de bon matin auprès d'un bois, fut assez hardi pour attaquer un Lyon marin qui se retiroit à la mer : il étoit si soul & avoit le ventre si plein qu'à peine pouvoit-il marcher, ce qui le rendoit moins dangereux, outre que les Lions marins ne sont pas si furieux que les terrestres. Le Chirurgien le tua à coups d'épée, & le Gouverneur l'ayant appris alla au bord de la mer pour voir cet ani- Lyon marin.

mal : il avoit dix pieds de longueur & quatre de groſſeur, la tête groſſe comme celle d'un veau d'un an, de gros yeux affreux, les oreilles courtes avec une barbe hériſſée & fort épaiſſe; pour ce qui eſt des pieds, ils étoient fort larges, mais les jambes étoient ſi courtes que ſon ventre touchoit preſqu'à terre. Le Gouverneur emporta ſes deux défenſes qui ſortoient un demi pied hors de ſa gueule, & les Sauvages après l'avoir coupé par morceaux le partagerent entr'eux, & ſans prendre la peine de vuider le ventre ou de le nétoyer, ils enleverent les boyaux, quelques-uns même en mangerent comme du pain.

L'air de la terre ayant fortifié nos malades, & trois Matelots ayant déſerté, notre Capitaine jugea à propos de mettre à la voile pour ne pas laiſſer la liberté à d'autres de ſuivre un ſi mauvais exemple. Nous levâmes donc l'anchre avec un beau tems quinze jours après avoir moüillé dans cette baye : nous laiſſâmes ſur la gauche

L'Iſle Robin.

l'Iſle Robin, autrement appellée l'Iſle Déſerte, en laquelle on relégue les malfaicteurs & ceux qui ſont diſgraciés du Gouverneur de Batavia, &

des autres Gouverneurs; on nourrit les exilés dans cette Isle avec du ris & de l'eau seulement. Le vent continuant de nous être toujours favorables, nous arrivâmes à la vûë du Cap des Aiguilles, distant de celui de bonne Esperance environ deux cens lieuës. C'étoit là où le ciel & la mer sembloient nous avoir attendus pour conspirer notre perte: nos mats qui avoient été à l'épreuve de la tempête que nous avions soufferte en Europe, se trouverent à peine assez forts pour soûtenir la tourmente, & pour resister à l'impétuosité des vents, malgré lesquels nous gagnâmes au plus vite le port de Surate, où nous arrivâmes heureusement quoique bien fatigués, le dix d'Octobre sans autre perte que des trois Matelots déserteurs, de deux autres morts de maladie avec le pere Jésuite.

Cap des Aiguilles.

Nous moüillâmes l'anchre dans la petite rade de Surate. Cette Ville est la principale du Royaume de Cambaya ou Guzarate, elle appartient au Grand Mogol; c'est l'une des plus riches & des plus frequentées des Indes Orientales, la commodité du commerce y attire des Marchands de

Arrivée à Surate, & sa description.

toutes sortes de nations. Elle est située sur une belle riviere qui se jette dans la mer après avoir arrosé une agréable campagne l'espace de trois lieuës ; quoiqu'elle soit fort large, les Vaisseaux cependant n'y peuvent entrer sans le secours de la marée, ainsi ils restent à la petite rade où l'on décharge les Marchandises. Les murailles de Surate sont bonnes & bien garnies d'artillerie, de même que la Forteresse qui est très-belle. Le Gouverneur n'en sort jamais pour se promener dans la Ville ou aux environs, non plus que les soldats de la garnison, de peur qu'ils ne révelent la maniere dont elle est bâtie. C'est un asile assuré & inviolable pour les malfaicteurs qui peuvent s'y sauver, mais quand ils y sont entrés une fois ils n'en sortent jamais. La garde du serrail du Grand Seigneur n'est pas plus exacte que celle qui se fait dans cette Citadelle : tous les Consuls ou Directeurs du Commerce, Anglois, François, Hollandois, & autres qui sont obligés de rendre visite au Gouverneur & de lui montrer leurs ordres, n'y entrent même qu'avec cérémonie ; on leur fait laisser leurs

pantoufles à la porte d'une grande sale pour marcher sur des tapis de brocard d'or jusqu'au Gouverneur, qui après les avoir écoutés & entretenus, les congédie comme ils sont venus. On m'a conté qu'un Directeur de la Compagnie de France sur la fin du dernier siécle se voyant obligé à rendre cette visite, & ne voulant point aller trouver avec tant d'humilité un simple Gouverneur, s'avisa de se faire faire des pantoufles fort riches pour cette cérémonie, en quoi il a été imité depuis ce tems-là par plusieurs autres.

Je peux parler avec certitude des manieres & des mœurs des Habitans de Surate, parce que j'ai pris soin de les étudier, & d'examiner leurs cérémonies durant un tems considerable que nous avons séjourné en cet endroit. Les Habitans en général sont presque tous Mahometans, mais on peut présumer que leur Alcoran est reformé, & qu'il est beaucoup plus rigide que celui des Turcs, puisqu'il leur défend de ne manger jamais avec les Européens, & de ne point souffrir que nous touchions non-seulement ce qu'ils peuvent

manger, mais même aucune de leurs ustencilles; que s'il arrivoit par hazard qu'un Européen aït touché un plat, une écuelle, un pot, ou autre chose de porcelaine, de terre ou d'autre matiere, ils ne s'en servent plus, & le mettent en quelque coin sans oser le casser pour quoi que ce soit. La répugnance qu'ils ont des Européens est si grande, qu'ils ne leur permettent jamais d'entrer en leurs maisons, si ce n'est qu'ils soient amis depuis long-tems, & en ce cas ils s'humanisent à converser familierement avec eux & à leur faire civilité, sans pourtant rien rélâcher de leur réserve : que si quelqu'autre s'émancipoit de leur rendre visite, s'il ne couroit risque de la vie, du moins il recevroit un affront, tant par un zéle scrupuleux, que par un effet de leur jalousie qui les fait suposer que l'on ne va chez eux que pour séduire leurs femmes & leurs filles, qu'ils conservent & gardent avec une séverité & une exactitude qui ne cede en rien à celle des Turcs, & de nos voisins les Espagnols, de sorte qu'elles sont comme des esclaves, ne sortant jamais du logis qu'a-

vec leurs maris, leurs peres & leurs meres, qui les conduisent tous les matins au bain, car quelque tems qu'il fasse, ils ne manquent jamais d'aller au point du jour à la riviere où ils se baignent tous avec confusion; petits & grands, hommes & femmes, filles & garçons, pendant qu'un Bramin *, ou Prêtre de leur Loi monté sur la prouë ou poupe d'un Vaisseau fait des prieres à haute voix, criant plusieurs fois: Alla, alla, Mahomet alla; & plusieurs autres paroles qu'il prononce avec des tons differens. Il fait quelquefois si froid que lorsqu'ils sortent de l'eau, ils tremblent, & sont tout glacés; mais ayant pris leurs habits ou pagnes colorées diversement, (c'est ainsi qu'ils appellent leurs vestes qui leur servent de chemise & de robe,) ils se retirent au plus vîte; les riches avec leurs femmes & leurs enfans dans leurs maisons, & les pauvres tous ensemble au milieu des ruës, où ils allument un grand feu, dont la matiere est de fumier de bœufs, vaches, bufles, & chevaux mêlé avec de la paille de mil, au défaut de bois.

* Bramin ou Brame c'est la même chose.

Les Banians ou Idolâtres qui sont

en grand nombre dans cette Ville, ne mangent jamais rien de tout ce qui a été en vie : ils disent que Dieu a créé les oiseaux pour le plaisir de la vûë, & qu'étant innocens, c'est un crime de les faire mourir. Les Européens sçavent profiter de la tendresse de ces scrupuleux, dont ils tirent quelque récompense, & des présens pour ne pas tuer les oiseaux qu'ils ont pris vivans à la chasse, ils les leur remettent entre les mains; & après que ces Banians leur ont donné la liberté, ils tâchent de les rattraper pour les reporter à leurs marchands.

Ils marient ordinairement leurs enfans dès l'âge de trois ans ; ce n'est pas qu'ils n'ayent la liberté de les marier à leur volonté ; mais ils sont bien aises de les obliger de bonne heure à ne prendre point d'autre attachement. Leurs filles qui ne sont pas mariées, & qui sont grandes portent au travers de la narine droite une boucle d'or, où est enchassé un diamant, afin d'être connuës & discernées des autres : pour les filles nobles, elles portent une boucle de même passée dans la narine gauche pour les distinguer des filles du commun.

IL est défendu aux riches & considerables Banians sous peine de mort, d'habiter avec d'autres femmes que les leur pendant leur vie ; les hommes de moindre qualité sont sujets à la même peine quand ils sont pris sur le fait ; car autrement ils ne sont pas reputés coupables comme les autres. Pour ce qui est des femmes on m'a assuré qu'il n'y avoit point de loi qui les obligeât à garder la même fidelité à leurs maris, si ce n'est leur bonne foy qui certainement n'est pas à l'épreuve de la galanterie : à la vérité la contrainte perpétuelle où elles sont, semble rendre cette liberté de pécher assez inutile ; mais la jalousie des maris n'étant pas encore satisfaite de cette importune vigilance, leur a fait inventer une barbare précaution pour se préserver de la punition que leur tyrannie méritoit, en inspirant à leurs femmes un point d'honneur mille fois plus cruel que les loix les plus rigoureuses, & leur persuadant par de faux raisonnemens remplis de vaines & superstitieuses promesses d'une grande récompense de gloire & de réputation, de ne pas survivre à leurs maris.

Origine de la coutume qu'ont les Indiennes de se brûler après la mort de leurs maris. Voyez une autre origine sur la fin de cet Ouvrage.

On m'a conté que cette détestable coûtume devoit son origine à la malice d'un très-riche Banian. Il avoit épousé une femme autant aimable que spirituelle ; au lieu de s'estimer heureux de posseder une beauté si accomplie, il en devint si éperduëment jaloux, qu'après lui avoir fait toutes les persécutions imaginables sans sujet, & par pur caprice, ne pouvant enfin se guérir l'esprit de cette passion fatale qui le tourmentoit nuit & jour, il tomba dans une maladie dangereuse, à la fin de laquelle enragé, & comme au désespoir de laisser en vie cette aimable personne, qui par un second mariage pourroit tomber au pouvoir d'un autre ; sa jalousie lui fit inventer ce diabolique expédient pour qu'elle mourût presqu'en même-tems que lui. Il fit appeller tous ses parens & les principaux de la Loi, ausquels il déclara les larmes aux yeux que malgré l'amour extrême qu'il portoit à sa femme, cette perfide & indigne épouse, l'avoit empoisonné pour se livrer à un amant secret à qui elle avoit déja fait part de ses faveurs.

Cette fausse accusation accompa-

gnée de mille ſanglots, & faite par un homme prêt à mourir, eut tout l'effet que ce jaloux & déſeſperé mari s'étoit promis. A peine eut-il les yeux fermés qu'on ſaiſit ſon innocente femme, qui avec une conſtance inébranlable pour témoigner ſa vertu, s'offrit volontairement à être brûlée avec le corps de ſon défunt mari, proteſtant cependant qu'elle étoit innocente de la calomnie & du crime qui lui étoit imputé, & que pour faire connoître la pureté de ſon cœur & de l'amour qu'elle avoit eu pour ce jaloux, elle aimoit mieux ne lui pas ſurvivre, que de reſter noircie d'un crime, dont le ſeul ſoupçon lui paroiſſoit mille fois plus inſuportable que la mort. Les Prêtres de la Loi loüerent ſa réſolution, ils l'aſſurerent qu'en l'autre monde elle ſeroit comblée de plaiſirs perpétuels; qu'elle auroit un mari infiniment plus beau & plus accompli que le défunt; que les Anges mêmes & les Eſprits bienheureux lui ſerviroient de pages, & qu'enfin en ſe ſacrifiant ainſi, elle ſeroit beaucoup plus honorée dans le ciel, que ſi faute de courage & de grandeur d'ame elle

attendoit paisiblement la fin de ses jours, ses parens prévenus en faveur des Prêtres & des superstitions de leur Religion, la disposerent à donner une preuve éclatante de sa fermeté & de sa vertu, en lui representant que cette action de générosité attireroit sur toute sa famille les bénédictions du ciel, & qu'elle feroit l'honneur de toute leur nation. Elle se voüa donc à la mort, & mit elle-même d'une maniere intrépide le feu au bucher, où elle étoit assise auprès du corps de son mari avec lequel elle fut consumée. Cet exemple a passé en coûtume, & a subsisté pendant quelques siécles chez ces barbares, mais sur la fin du dernier on abolit entierement à Surate cette détestable cérémonie. Voici quelle en fut l'occasion.

Histoire d'une jeune Indienne.

Une jeune Baniane avoit été mariée dès l'âge de trois ans au fils d'un Banian qui passoit pour l'un des plus riches & des plus puissans de la Ville. Ses grands biens faisoient éclater les belles qualités dont la nature lui avoit été assez liberale. Il étoit, disoit-on, le mieux fait, & le plus aimable de tous ceux de son âge, mais

il

il étoit fort addonné à ses plaisirs ; il s'y abandonna avec tant de violence, qu'il eut bien-tôt ruiné sa santé quoique naturellement forte & vigoureuse, de sorte qu'il n'avoit pas encore vingt-cinq ans, lorsque la mort le sépara de son épouse qu'il aimoit, & dont il étoit tendrement aimé. Elle étoit moins âgée que lui d'environ six ans, & peu de femmes l'égaloient en beauté : le déplaisir qu'elle eut de la perte de son mari, lui fit prendre bien-tôt l'affreuse résolution de le suivre, & au lieu que pour l'ordinaire ce sont les Prêtres & les parens qui déterminent & forcent les femmes veuves de se brûler avec leurs maris défunts ; celle-ci d'elle-même & de son propre mouvement envoya promptement, suivant la coutume, demander au Gouverneur la permission de mourir. Il n'avoit pas coutume de le permettre qu'après avoir reçû force présens considerables de la part des parens du défunt mari, & de ceux de la femme qui vouloit mourir. Cette malheureuse victime devoit même lui rendre visite, & alors il avoit le choix de la garder ou de la dispenser de la mort ; ce que les pa-

rens estimoient un si grand deshonneur, qu'ils rasoient la veuve & la chassoient de leurs maisons comme une infâme.

Cette belle veuve étant donc obligée de paroître devant le Gouverneur de Surate; le prévint par de riches présens qu'elle lui envoya pour obtenir plus aisément ce qu'elle souhaitoit; mais sa beauté que sa douleur ne pouvoit effacer, & le vif éclat de ses yeux que son voile de deüil ne pouvoit cacher, s'opposerent d'abord à la disposition que ses liberalités avoient fait naître dans le cœur du Gouverneur: il sentit une émotion secrete qui lui reprochant l'aveu qu'il avoit résolu d'accorder, l'empêcha dans ce moment de souscrire au désir de cette belle veuve: il chercha même mille raisons pour lui ôter l'envie de mourir en lui répresentant tout ce que la vie a d'agréable & de séduisant, & en lui opposant en même-tems toutes les horreurs du cruel suplice où elle se condamnoit de propos déliberé, par le faux prétexte d'une douleur dont elle devoit se consoler, & par une superstitieuse & exécrable coutume, qui n'avoit

pour tout fondement que des idées chimériques, & une fausse vanité.

Toutes ces raisons ne découragerent point cette aimable désespérée, elle persista dans sa résolution & dans sa demande. Le Gouverneur d'un autre côté, s'opiniâtra en son refus, & pour venir plus aisément à bout de son dessein, il crut devoir dérober cette veuve aux sollicitations des Prêtres & des parens de son mari; mais comme les uns & les autres étoient puissans, & que les premiers crioient qu'il vouloit empêcher une action agréable à Dieu, & détruire la Religion en forçant les volontés, & enfin en ôtant la liberté que Dieu a donnée aux hommes, il eut peur qu'à cette occcasion il ne s'élevât dans Surate une sédition de laquelle les Etrangers profitassent, & qu'il ne fût blâmé du Grand Mogol, s'il usoit de toute son autorité pour conserver la vie à une femme, dont les charmes avoient attendri son cœur; de sorte qu'il sacrifia tous ses sentimens à la politique; c'est-à-dire, qu'il souscrivit à la requête de la veuve, mais d'une maniere qui prouvoit bien toute la violence qu'il se faisoit. C'est

ce qui l'engagea dans la suite à faire sur ce sujet ses remontrances au Grand Mogol, dont il obtint une défense expresse de souffrir à l'avenir la continuation de cette coutume, qui a été abolie dans Surate depuis ce tems-là.

Un vieux Marchand Portugais & un Hollandois établis dans cette Ville depuis nombre d'années m'ont fait le recit en versant quelques larmes de la mort de cette jeune veuve, ils y avoient assisté par curiosité. Toutes choses étant préparées, me dirent-ils, la belle marcha au lieu où elle devoit être brûlée, avec une assurance qui ne surprit pas moins les spectateurs que son incomparable beauté. Elle faisoit paroître une joye toute extraordinaire ; son port, ses gestes, tout marquoit une résolution intrépide, & son habillement funebre n'ébranloit en rien son courage, & ne lui inspiroit aucun sentiment de crainte & d'épouvante. Elle étoit vêtue d'un habit de toile noire, fort déliée & ensouffrée, avec un grand voile & d'une longue mante de pareille étoffe & couleur, qui traînoit jusqu'aux pieds qu'elle avoit nuds.

Plus de trois cens femmes la suivoient, qui gardant un profond silence l'accompagnoient jusqu'au lieu destiné, où elle s'assit sur des branches de cocotiers ; on lui mit ensuite le corps de son mari sur les genoux, & le Prêtre lui demanda hautement par trois diverses fois, si elle vouloit mourir ou non.

Elle répondit avec la même assurance qu'elle avoit toujours témoignée, que tel étoit son dessein, qu'elle n'étoit venuë là que pour y finir ses jours, & qu'elle avoit enfin si bien aimé son mari qu'elle étoit résoluë de ne le point quitter. Alors tous les assistans se regarderent les uns les autres, comme si ç'eût été pour eux une chose toute nouvelle ; ils se disoient mutuellement avec admiration : voilà une excellente femme, voilà une brave femme ; les plus proches parens joignirent leurs exhortations, & leurs remontrances à celles des Prêtres, qui promettoient à cette malheureuse mille biens imaginaires, que peut-être ils n'auroient pas voulu eux-mêmes acquerir à ce prix là : ils ajoûterent autant d'imprécations contre celles qui n'i-

miteroient par son exemple.

Cette scéne finie, on passa à celle des cérémonies accoutumées qui furent assez longues. Le principal Prêtre présenta à boire & à manger au défunt, dont le corps étoit couvert d'un suaire de lin, blanc & très-fin, sur lequel il sema quelques grains de ris & de grenades mêlés ensemble, & après qu'il se fut lavé le bout des doigts, il porta à la bouche du mort de ces mêmes grains. Tous les Banians qui étoient présens, firent la même chose l'un après l'autre, & après s'être aussi pareillement lavé le bout des doigts, ils lui présenterent à boire & à manger avec un profond silence; ce qu'ayant fait, ils jetterent à terre les cruches dans lesquelles étoit l'eau & le ris, & s'étant retirez à l'écart, ils se mirent à joüer des instrumens qu'ils avoient apportés; sçavoir des hautbois, des trompettes, des guitares, des timbres, tambours & autres sortes, qui faisoient un étrange charivari, auquel ils ajoûterent des cris & des heurlemens effroyables, pendant qu'un des Prêtres mit le feu à la case où étoit la veuve, qui fut bien-tôt consumée

avec le corps de son mari. Il étoit aisé de voir que l'épouvantable bruit que les assistans faisoient par ordre des Prêtres, n'étoit que pour empêcher les autres femmes d'entendre les cris de celle qui brûloit, de peur que frapées de ces plaintes elles ne perdissent l'envie de mourir après le décès de leurs maris. Ce bucher étant réduit en cendre, un Prêtre répandit un vase plein d'eau par-dessus, & renvoya les assistans après les avoir assurés bien sérieusement que les défunts étoient bien heureux, & joüissoient de toute sorte de voluptés. J'ai bien voulu raporter ce trait d'histoire pour montrer jusqu'où va l'aveuglement de ces Banians, ou Mahométans réformés.

On trouve à Surate une autre Secte fort commune dans les Indes, & pire encore que la précedente. Ceux qui la professent sont Gentils ou Payens; ils ne sont pas si scrupuleux à l'égard des Européens que les Mahométans & les autres Banians. Ils sont tous pleins de cérémonies idolâtres qu'ils exercent dans leurs Pagodes ou Temples, où les Mahométans ne vont jamais, parce qu'ils

conſidérent ces Gentils comme des idolâtres. Quand ceux-ci meurent on les brûle d'une autre maniere que celle que j'ai expoſée: les cérémonies ſont à la vérité à peu près les mêmes, mais après avoir ôté le mort du brancard ſur lequel on l'a apporté, qui eſt couvert de drap d'or & d'argent de différentes couleurs, on le renverſe ſur le ventre, on lui ploye les jambes comme l'on fait aux Cannetons, & on le met ainſi ſur un tas de mottes couvertes d'herbes ſéches, mêlées avec de la fine paille de ris & de fumier ſec de bufle, de bœuf ou d'autres animaux, & enſuite le Bonze * (c'eſt ainſi qu'ils appellent leurs Prêtres,) ayant fait les cérémonies ordinaires, met le feu à la paille pendant que les aſſiſtans font un terrible charivari avec diverſes ſortes d'inſtrumens. Après que le mort eſt réduit en cendre, les parens du défunt ſe jettent par terre, & font des poſtures & des grimaces, comme s'ils étoient agités de convulſions ou de quelqu'eſprit malin, criant, heurlant comme des chiens, & faiſant ſemblant de pleurer, quoiqu'il ne tombe pas une ſeule larme de leurs

* C'eſt la même choſe que Brame.

yeux : après toutes ces grimaces ils se retirent à leur Pagode en gardant un profond silence, qu'ils interrompent de tems en tems en frapant un seul coup sur un timbre porté par deux Noirs. Leur dévotion faite ils s'en vont, & alors un Bonze se met à la porte de la Pagode, & met de la cendre sur la tête de tous ceux qui sortent. Cette cendre est composée de chair de chiens & de chevreüils qu'ils ont offerts, & sacrifiés à leurs Dieux & au Diable, le Mercredi & Samedi de chaque semaine après avoir coupé les têtes de ces animaux ; du sang desquels ils arrosent leurs idoles : qui sont, le Bœuf, l'Elephant, la figure du Soleil, de la Lune, des Etoiles, d'un Coq & d'un Cheval qu'ils adorent ; ils coupent aussi un morceau de chaque bête, & l'ayant fait sécher au Soleil, ils en font de la poudre qu'ils serrent soigneusement dans une boëte. J'ai vû faire toutes ces cérémonies en plusieurs lieux. Si les Gentils qui meurent sont si pauvres qu'ils ne laissent point de quoi faire leurs funérailles, & toutes les cérémonies de leur Loi, on les porte dans les bois aussi-tôt

qu'ils ſont morts pour y être dévorés des bêtes ſauvages, & en pluſieurs endroits on les jette à la mer ou dans quelques rivieres. Leurs femmes ne ſe brûlent point après la mort de leurs maris, au contraire; elles ſe remarient juſqu'après ſoixante ans, qui n'eſt pas chez les Indiens un âge avancé, puiſque la plûpart vivent avec une ſanté vigoureuſe plus de cent ans. Elles ont les oreilles longues & pendantes comme les chiens courans, de ſorte qu'elles leur pendent juſques ſur les épaules; elles ſont percées au milieu & y mettent des boucles de cuivre ou d'étain, ſi groſſes & ſi péſantes, que le trou devenant grand par la peſanteur de ces ornemens, un œuf de poule paſſeroit aiſément au travers.

Lorſque les pauvres Indiennes ont ſevré leurs enfans au bout d'un an, ou tout au plus dix-huit mois, elles leur donnent au lieu de lait ſucré ou de choſes délicates, comme font les riches, des bouts de tabac de la longueur d'un demi pied pour les apprendre de bonne heure à fumer, car c'eſt le plus grand régal des Noirs & des Gentils. J'ai vû des meres qui

portoient quatre enfans, deux derriere le dos, & deux dans une paigne ou robe ceinte pardevant, & qui en conduisoient deux autres à droite & à gauche qui la tenoient par la ceinture; & tous ces six enfans fumoient avec leur mere.

Les Gentils de cette espece ne sont pas si jaloux de leurs femmes, & ne les gardent pas si séverement que ceux dont j'ai parlé ci-devant. Les plus riches entretiennent des esclaves, & des concubines qu'ils prêtent à ceux de l'Europe qui sont de leurs amis. Il y a une grande quantité de ces Gentils à Surate, dont la plûpart sont dans le commerce & les autres vivent de leurs rentes. Les habitans de cette Ville sont presque tous négocians & très riches. Les Européens peuvent prendre là toutes sortes de divertissemens & sur tout celui de la chasse; car comme les naturels du pays ne tuënt pas le gibier il y est fort commun. Les promenades ordinaires sont le petit Sualis, Damequin, Amoris, Busty, Barbaudam & autres Villages, où l'on va d'ordinaire dans les charettes des Maures proprement garnies de bons matelats, & attelées

de bœufs qui vont toujours au galop. Il fait très-bon vivre à Surate, mais le vin y est extrêmement cher, & il n'y a que les personnes riches qui en boivent, les autres usent de harec. Ce harec est une composition fort mal saine; on le fait avec de l'eau distillée de ris & de feüilles d'harac dont le jus est très-amer: ils font aussi une autre boisson qui n'est guéres meilleure qu'ils appellent de la ponce, elle se fait d'eau de harec, de jus de citron, de sucre, de muscade & de canelle, dont la pinte coûte un sou monnoye de France.

Harec, boisson.

Nous séjournâmes dans ce port près de deux mois, parce qu'outre qu'il y avoit plusieurs réparations à faire à notre Vaisseau, notre Capitaine étoit chargé de terminer quelques affaires avec plusieurs personnes de notre nation établies là depuis long-tems. Ce long tems me donna occasion de faire plusieurs connoissances, & sur-tout avec un Italien qui ayant un peu de sympathie pour moi, voulut bien me conter les avantures de sa vie; elles sont si surprenantes, que je ne peux m'empêcher de les raporter.

Cet Italien n'avoit jamais connu son pere ni sa mere, il avoit été élevé comme une personne de qualité, & ceux qui prenoient soin de son éducation, lui avoient fait commencer ses études à Ferrare, où il avoit demeuré sept ans en pension. Il commençoit à faire quelque progrès lorsqu'il se mit en tête qu'il n'étoit pas un enfant légitime : ce qui le confirmoit dans son opinion, c'est qu'on disoit par tout qu'il étoit fils d'une Dame, dont le mari avoit été tué deux ou trois ans avant la naissance de cet enfant. Ce fut alors qu'il commença à connoître une partie de ce qu'on lui avoit caché avec beaucoup de soin. L'esprit agité de mille pensées diverses il ne sçavoit à laquelle s'arrêter, lorsqu'un Senateur qui avoit pris soin de lui, le fit venir de Ferrare à Rome : à peine y fut-il arrivé que ce Senateur lui déclara fiérement, que ce n'étoit pas à un enfant de sa sorte à prendre de gros airs, qu'il n'étoit pas ce qu'il pensoit, que son pere & sa mere étoient morts sans lui laisser un sou de bien, & que tout ce qu'il pouvoit faire pour lui, c'étoit de le prendre par charité à

Histoire d'un jeune Romain.

ſon ſervice en qualité de laquais. Ce diſcours pénétra au vif le cœur du jeune Saint Félix, (car c'eſt ainſi qu'on l'appelloit,) il ſortit bruſquement de la maiſon du Senateur, ſans lui répliquer un ſeul mot. Ne ſçachant où aller pour réflechir à ce qu'on venoit de lui dire, il ſe jetta dans l'Egliſe *Dell'anima* de la Nation Allemande, où trouvant une Dame qui prioit bien dévotement Dieu, il s'approcha d'elle, & la pria les larmes aux yeux de lui faire quelqu'aumône; cette Dame l'ayant enviſagé, rougit, parut ſurpriſe & fort émuë, elle le renvoya au bas de l'Egliſe avec ordre de l'attendre : un moment après elle ſe leva, fit ſigne à Saint Félix de la ſuivre, le fit monter dans ſon caroſſe & le mena chez elle, ſans lui faire de longues queſtions; il y paſſa la journée, & le ſoir on le mit chez un Maître de Penſion. Cette Dame l'y venoit voir ſouvent, ce qui donnoit quelque ſoupçon à notre jeune homme qu'elle pouvoit bien être ſa mere; il n'en eut pourtant jamais aucune preuve plus certaine. Il étudia en cet endroit juſqu'en Rhétorique, après quoi la même Dame

le tira de là pour le mettre ailleurs dans le dessein de lui faire faire sa Philosophie, car elle vouloit que le jeune homme prît l'Etat Ecclesiastique.

Pour cèt effet on lui en donna l'habit, & il commençoit déja à être traité de M. l'Abbé lorsqu'il se laissa débaucher par quelques-uns de ses camarades, qui avoient dessein de faire le voyage d'Espagne. Il se répentit bien-tôt d'avoir quitté Rome, car l'argent leur ayant manqué à tous à Milan, ils furent fort embarassés de leurs personnes. Saint Félix écrivit aussi-tôt à la Dame qui avoit pris soin de lui le pressant besoin où il étoit, demandant mille pardons de sa faute, mais il ne reçût aucune réponse à toutes les lettres qu'il écrivit; & il étoit sur le point de retourner à Rome comme il pourroit, lorsqu'il rencontra un Gentilhomme de l'Ambassadeur d'un Prince à Rome, qui lui dit qu'il avoit ordre de le ramener & de le présenter à son Excellence. Saint Félix se laissa aisément conduire & l'Ambassadeur le prit à sa suite : il parut donc à Rome en qualité de Gentilhomme de l'Ambassa-

deur, & il connut bien par l'argent & les habits qu'on lui donnoit, qu'il étoit fortement recommandé.

En cet état il joüissoit d'une fortune assez heureuse, & il y avoit apparence qu'il en auroit joüi encore long-tems, s'il eut sçû se ménager un peu dans le poste qu'il occupoit; mais ayant été trop agréable à l'Ambassadrice, l'Ambassadeur en prit ombrage & le fit mettre en prison, où il resta jusqu'à l'expiration du tems de l'ambassade, après lequel il fut délivré, & mis auprès du Cardinal Pierre . . . . qui témoignoit être dans le dessein de lui conférer plusieurs Bénéfices; mais comme il n'avoit aucune vocation pour ce genre de vie, il résolut d'aller faire un tour en France, & de s'attacher en ce pays là auprès de quelque Prince ou Seigneur. S'étant embarqué pour prendre sa route par Marseille, il eut le malheur d'être pris & mené à Alger, où il souffrit pendant un an tout ce que l'esclavage a de plus dur: enfin au bout de ce tems, Saint Félix & ses compagnons furent rachetés & conduits à Gênes, mais les fatigues de l'esclavage & la mauvaise nour-

titure qu'avoit eu ce jeune homme. Lui ayant causé une dangereuse maladie, il fut obligé de s'arrêter dans l'Hôpital de cette Ville pendant que ses compagnons reprirent la route de leur pays : il les chargea cependant de diverses lettres, esperant toujours avoir des nouvelles de la Dame qui avoit pris soin de son éducation.

Il étoit dans un besoin extrême de toutes choses, mais sa bonne fortune ne l'abandonna pas. Une Dame de qualité qui sçavoit fort bien assaisonner la galanterie avec la dévotion, visitant les Hôpitaux de Génes, fut touchée en faveur de ce jeune homme d'un sentiment, ou de compassion, ou d'amour, car Saint Félix avoit alors quelque chose de fort engageant. La Dame lui fit une aumône de cinquante écus, dont ce jeune homme la remercia en peu de mots, qui marquoient également son esprit & sa reconnoissance : cela fit impression à la Dame, elle revint le lendemain redoubler ses charités, ravie de voir ses bonnes œuvres récompensées en ce monde. On la voyoit souvent aux Hôpitaux, & l'on étoit très-édifié d'une conduite si exemplaire, mais

où découvrit bien-tôt ce qu'elle avoit dans l'esprit ; car dès le premier jour qu'elle vit Saint Félix, elle se sentit naître pour lui une passion qu'elle ne pût dissimuler. C'étoit un homme de la meilleure mine du monde, il avoit de l'esprit infiniment, il parloit de toutes choses avec une netteté & une grace admirable, & un certain air de grandeur étoit répandu dans sa personne, ce qui le faisoit distinguer par tout ; toutes ces belles qualités engagerent tellement la Dame, dont est question, qu'elle crut qu'elle ne pouvoit se choisir un mari plus capable de la rendre heureuse : elle l'épousa donc, mais elle tint son mariage secret pour de puissantes considerations.

Aussi-tôt Saint Félix prenant la qualité de Marquis parut dans Génes avec une livrée plus superbe que celles des plus opulens de la Ville. Personne ne se doutoit de son mariage, & l'on disoit à ceux qui étoient surpris qu'un homme que l'on avoit vû à l'Hôpital peu de jours auparavant, parût tout d'un coup dans un état si différent, que c'étoit un Seigneur Italien, qui avoit eu ses raisons pour

se cacher un tems, & que ses parens qui étoient puissans à Rome lui faisoient tenir tout l'argent qu'il dépensoit. Cette opinion amusa quelque tems le peuple, mais enfin la vérité venant à se manifester, la Dame que Saint Felix avoit épousée quitta Génes, & alla à Turin avec son mari, qui ne passoit plus que pour un de ses Gentilhommes.

Cette Dame n'avoit pas plus de vingt-deux ans, elle étoit fort riche, & outre les richesses dont elle joüissoit, elle étoit encore héritiere de deux oncles, dont l'un avoit plus de cinquante mille ducats de rente. Elle fut donc aussi-tôt recherchée des plus grands Seigneurs du pays, & son oncle étoit sur le point de la marier, lorsqu'il reçut des avis secrets du mariage de sa niéce avec Saint Félix. Il ne les crut pas d'abord, mais examinant les choses de plus près, & étant informé par plusieurs espions qu'il avoit chez sa niéce de tout ce qui s'y passoit, il ne douta plus que les avis ne fussent véritables. Il résolut donc de se défaire de Saint Félix, & sans en rien dire à sa niéce, qu'il étoit venu voir de Génes tout

exprès, disoit-il, & à qui il dissimula tout ce qu'il sçavoit, il donna ordre à sept ou huit Spadassins ou meurtriers à gages, d'assassiner ce jeune homme.

La chose ne réüssit pas comme il pensoit ; Saint Félix se défendit avec bravoure, & ayant mis ses assassins en fuite, il se retira en lieu de sûreté avec deux ou trois blessures fort legeres. Depuis l'arrivée de l'oncle, il ne logeoit plus chez sa femme, il apprit cependant d'où ces embûches lui avoient été dressées, il en fit avertir secrettement son épouse, qui de son côté n'en dit pas un seul mot à son oncle; mais ces deux jeunes mariés jugeant bien qu'il seroit malaisé d'éviter les artifices de l'oncle irrité, jugerent à propos de se séparer pour un tems, & après des protestations réciproques d'une fidelité inviolable, Saint Félix prit la poste & s'en alla à Livourne, laissant sa femme exposée à toutes les persécutions de son oncle qui vouloit à toute force la marier.

Quand Saint Félix fut à Livourne il s'embarqua sur une Galere qui alloit à Civitavechia, si-tôt qu'il y

fut arrivé, il tira droit à Rome, où son premier soin fut de s'informer de la Dame qui avoit eu soin de lui, il apprit qu'elle étoit morte. Il alla chez le vieux Sénateur qu'il conjura de lui apprendre sa naissance, mais il lui fut impossible d'en rien arracher, ainsi il demeura aussi ignorant sur ce chapitre qu'il l'avoit toujours été.

Cependant l'amour que Saint Felix avoit pour sa femme l'agitant sans cesse, & ne le laissant reposer ni jour ni nuit, il résolut d'aller incognito à Génes, où il sçavoit que l'oncle & la niéce étoient de retour. Un jour il les trouva tous deux en grande dévotion dans une Eglise : l'oncle faisoit le bigot à merveille & étoit fort attentif à ses dévotions, de sorte qu'il n'apperçût pas Saint Félix; mais la niéce ayant fortuitement jetté les yeux sur lui, leur passion mutuelle se reveilla, & obligea ce jeune homme à tout risquer pour se remettre en possession de sa femme; plusieurs idées lui vinrent dans l'esprit, & voici celle à laquelle il s'arrêta.

Il suivit de loin l'oncle & la niéce à la sortie de l'Eglise, & étant entré dans le logis presqu'aussi-tôt qu'eux,

il se jetta aux pieds de ce cruel oncle, la niéce fit aussi la même chose protestant que Saint Félix étoit son mari & qu'elle n'en auroit jamais d'autre; l'oncle les fit relever tous deux avec beaucoup de politesse, ou plutôt de dissimulation & les quitta brusquement : comme ses grands biens lui donnoient beaucoup de crédit, il ne tarda pas à faire casser le mariage de ces infortunés époux, & il obtint une Sentence qui bannissoit Saint Félix à perpetuité; comme il avoit obtenu tout cela par surprise & à force d'argent, il ne le fit pas signifier comme c'est la coûtume; mais il envoya une quarantaine d'Archers sur le milieu de la nuit chez Saint Félix, qui après avoir enfoncé les portes l'enleverent & le mirent entre les mains d'un Marchand Portugais dont le Vaisseau étoit à la rade, & prêt à partir pour les Indes. Ce Marchand avoit ordre de le jetter dans la mer, ou de l'exposer dans une isle déserte, mais il n'en fit rien, frapé qu'il étoit de la belle physionomie de Saint Félix.

Cependant craignant qu'il ne retournât un jour à Génes, & voyant son

Vaisseau après une longue navigation, poussé par une tempête sur les côtes du Japon ; il mit Saint Félix à terre, & en fit présent à des Bonzes qui sont les Religieux de ce pays-là. Ce Portugais ne pouvoit jamais choisir une prison plus rigoureuse pour enfermer ce jeune homme ; car non-seulement il étoit très-étroitement gardé, mais on l'obligeoit encore à observer fort rigoureusement la régularité de leur Institut. La plus grande peine de Saint Felix dans cet endroit étoit de se lever tous les jours de grand matin, car c'est la coûtume de ces Bonzes de se prosterner devant leurs Idoles avant le lever du Soleil. Pour cet effet, ils établissent entr'eux un homme qu'ils appellent le grand Surveillant, parce que le devoir de sa charge est d'éveiller les autres : or ce grand Surveillant avoit souvent déferé Saint Félix pour sa paresse à celui qui présidoit à la Communauté. On l'avoit mis en pénitence plusieurs fois pour l'obliger à être plus exact & à se lever à l'heure des autres ; mais tout cela ayant été inutile, on le condamna enfin au châtiment ordinaire dont on use parmi ces Bonzes envers les dormeurs.

Comment les Bonzes puniſſent les pareſ-ſeux.

Ce ſuplice dont les Hiſtoriens des Indes n'ont jamais parlé, mérite bien d'être mis au jour. On ſuſpend un homme par-deſſous les aiſſelles en préſence de toute la Communauté, on lui attache deux lanternes aux deux pieds & deux cloches aux deux oreilles : en cet équipage on oblige le patient à faire amende honorable, après quoi on l'étend ſur une eſpece de lit de fer, percé à jour en pluſieurs endroits ; ſous chaque ouverture de ce lit on allume une petite lampe : j'oubliois de dire que le criminel eſt attaché ſur ce lit, où après que toutes les lampes ſont allumées, on le laiſſe ſouffrir les douleurs les plus aiguës, juſqu'à ce qu'enfin il expire comme un enragé, après cela on enterre le corps tout de bout, comme s'ils vouloient encore lui ôter le repos après la mort.

Tel étoit le genre de ſuplice qu'on deſtinoit à Saint Félix, lorſqu'un de ces Bonzes qui avoit le cœur plus humain que ſes confréres, entreprit de le délivrer. On avoit déja ſignifié l'arrêt de mort au criminel, & il devoit s'éxécuter dès le ſoir même : Saint Félix ne pouvoit tout malheu-

reux

reux qu'il étoit, se disposer à la mort qu'avec une peine extrême; le genre du suplice le faisoit fremir, & il n'étoit guéres en état de pardonner à ceux qui l'avoient réduit dans cette misere; mais Dieu eut pitié de lui. Un des Bonzes entra dans son cachot, & l'ayant pris par la main avec ordre de garder un profond silence, il lui fit faire plus de cent tours dans le Monastere, jusqu'à ce qu'enfin ils arriverent à un lieu fort écarté, où le Bonze ayant montré un grand trou à Saint Felix, il lui fit signe de se jetter dedans s'il vouloit éviter la mort. Saint Felix obéit aussi-tôt, parce que toute autre mort lui paroissoit plus douce que celle qu'on lui préparoit. Il ne se répentit pas de son obéissance, car il trouva un chemin soutêrain, par où il sortit heureusement des mains de ses ennemis. Il gagna aussi-tôt le bord de la mer le mieux qu'il pût, & son bonheur voulut qu'il trouvât un vaisseau à l'anchre & prêt à faire voile; il y fut reçu & il vint heureusement en Espagne. Il se mit au service d'un Grand d'Espagne qui avoit un hôtel magnifique à Séville, & il gagna si bien son esprit &

sa confiance, qu'étant obligé de dépêcher quelqu'un à la Cour pour des affaires de consequence il jetta les yeux sur St Felix, qui accepta de bon cœur cette commission, ayant des pressentimens qu'il ne seroit pas long-tems sans aprendre des nouvelles de sa femme. Mais quel fut son étonnement quand il connut que le Seigneur à qui s'adressoit le paquet du Grand d'Espagne l'avoit épousée? il étoit dix heures du soir quand étant arrivé au logis de ce Seigneur, il fut introduit dans la chambre de la Dame qui le reconnut aussi-tôt. Après que leur premiere surprise fut cessée, ils se conterent leurs avantures, & la Dame apprit à Saint Felix que son oncle l'avoit menée avec lui en Catalogne, & l'avoit contrainte de se marier à Barcelonne, après l'avoir assurée de sa mort. Je passe sous silence tout ce qu'ils se dirent l'un à l'autre, car le Seigneur mari de la Dame étoit en campagne, & comme il faut finir cette histoire; je dirai seulement que Saint Felix ayant feint une indisposition pour avoir lieu de rester quelques jours à Madrid, il prit la résolution avec sa femme de

dissimuler encore quelque tems, cependant il retourna à Seville retrouver son Maître, à qui il porta la réponse qu'il attendoit.

Les premiers jours de son retour se passerent à songer aux moyens de sortir de l'embarras où il étoit, & de se faire connoître pour le mari véritable de celle que le Seigneur Espagnol avoit épousée; il étoit au moment de communiquer cette affaire au Grand d'Espagne, lorsqu'il reçût des nouvelles certaines de la mort de sa femme. Le bruit courut à Madrid qu'elle avoit été empoisonnée sur les avis que le Seigneur Espagnol avoit reçûs de l'accüeil favorable qu'elle avoit fait à Saint Felix, & des têtes à têtes qu'elle avoit eus avec lui. Ce pauvre garçon ne pouvant alors résister à son désespoir, & ne se croyant point en sûreté, quitta son Maître, passa à Lisbonne où il s'embarqua une seconde fois pour les Indes. Le Vaisseau sur lequel il étoit ayant relâché à Surate, il se mit au service d'un Hollandois, & il se disposoit à repasser en Europe lorsqu'il me conta son histoire; mais quelques jours après une mala-

die ſubite l'emporta en vingt-quatre heures à l'âge de quarante ſept ans. Il mourut fort chrétiennement après tant de biſarres avantures : j'en fus pénetré de douleur ; mais il eſt tems de reprendre la ſuite de notre voyage.

Le vent qui avoit été contraire pendant quelque tems ſe trouvant favorable nous levâmes l'ancre, & partîmes de Surate le 29. de Novembre. Nous dirigeâmes notre route droit à Goa, où j'avois grande envie d'arriver pour avoir les écus de ma vieille tante, dont j'avois grand beſoin ; mais le vent étant venu tout d'un coup preſque contraire, nous eûmes bien de la peine à gagner en trois jours la rade de Daman, Ville qui nous appartient, & qui n'eſt éloignée que de quinze lieuës de *Surate*, ſans pouvoir y moüiller *l'anchre ni* en approcher plus près que quatre lieuës. Elle eſt arroſée, dit-on, d'une belle riviere bordée d'une prodigieuſe quantité de citroniers, cocotiers & orangers qui font un ombrage très-agréable. Le mauvais tems ayant un peu ceſſé, nous donna le loiſir d'en remarquer la ſituation qui me parut

Daman.

fort belle : on me dit que la garnison étoit composée d'environ trois cens Portugais, & que les femmes y sont plus réservées qu'à Baçaim, Ville assez belle & d'un admirable aspect, à la vûë de laquelle nous passâmes aussi, où les femmes sont fort galantes, aimant particulierement la conversation des François, malgré la jalousie des Portugais & les prédications des Jésuites de cette Nation, lesquels ont un assez joli College dans cette Ville, où ils enseignent la jeunesse.

Baçaim.

Le quatorze de Décembre nous arrivâmes devant Barsebas, petit lieu appartenant encore à ceux de notre Nation, le moüillage y est fort mauvais. Le dix-sept nous cotoyâmes la Côte de Malabar, où il y a plusieurs Villes & Forteresses, toutes sur le bord de la mer. Les François ont là un bel établissement, dont tout le profit revient à la Compagnie des Indes. Enfin le vingt-cinquiéme du même mois nous moüillâmes dans le bassin de la belle & superbe Ville de Goa, qui est la principale que nous ayons dans les Indes Orientales; nous saluâmes la Forteresse de toute notre artillerie.

Barsebas.

Côte de Malabar.

Arrivée à Goa.

Description du bassin & des forteresses.

L'entrée du Bassin est une agréable riviere aussi large que le Tage, elle arrose la Ville, & se décharge dans la mer au-dessous de la Forteresse. Il y a plusieurs bastions sur les bords du bassin, garnis d'un prodigieux nombre de gros canons de fonte, jusqu'au nombre de plus de trois cens de différens calibres. Il y a sur la droite du bassin, un magnifique Convent de Capucins, enrichi de dorures & de très-belles peintures, très-bien bâti sur une éminence, & duquel les murailles sont si blanches qu'elles éblouissent la vûë quand les rayons du soleil frapent dessus; il y a à côté un jardin spacieux bien garni de toutes sortes de légumes & de fleurs du pays, avec d'agréables promenades le long de la mer au bas de ce jardin; à deux pas de là on trouve un petit fort garni de douze piéces de canon pour battre à fleur d'eau l'embouchure de la riviere.

Sur la gauche de la même riviere il y a un mur épais de dix à douze pieds & haut de vingt, lequel enferme le bassin, & étant fort bien garni d'artillerie & de meurtrieres, il peut mettre commodément quatre

mille hommes à couvert. Ce mur aboutit à un bastion garni de même, on voit plusieurs autres bastions qui se gardent les uns les autres en avançant, & montant du même côté dont l'aproche est très-difficile; outre la garnison ordinaire de soldats, on y entretient plusieurs chiens, qui mordirent si bien autrefois les Hollandois, que depuis ce tems là ils ont perdu l'envie d'y retourner. La grande Forteresse tient tout le bassin à couvert, & même plus de mille pas en mer quelque tems qu'il fasse. Au dessus il y a un autre Convent de Jacobins en très-bel aspect, opposé à celui des Capucins & embelli de même, d'où l'on peut découvrir sans lunettes les Vaisseaux sept ou huit lieuës en mer. Le pavillon de notre Nation est sur un de ces côteaux; on a accoûtumé de le hausser & de l'abaisser, autant de fois que l'on apperçoit des Navires pour donner signal au Fort. Ce bassin est éloigné de trois ou quatre lieuës tout au plus [illegible], où l'on remonte en deux heures de tems par le moyen de la marée. On y peut moüiller cent cinquante Vaisseaux sans courir risque

de s'aborder en aucun mauvais tems : ſur les bords on voit une grande quantité de maiſons de plaiſance, où les Dames fidalques (c'eſt ainſi qu'on appelle nos Dames de condition vivant de leurs rentes,) viennent ſe divertir les jours de fêtes dans des gondoles ou chaloupes proprement ornées. Comme leurs maris, qui ſurpaſſent en jalouſie tous les hommes de l'Europe, les retiennent à la Ville dans une extrême ſervitude, ne leur permettant point de ſortir dehors, ſans les faire ſuivre par des perſonnes affidées ou ſans les accompagner eux-mêmes, auſſi lorſqu'elles ſont hors de leur préſence, elles ſe donnent carriere, & prennent bien plus de liberté qu'elles ne prendroient ſans doute, ſi on ne les obſervoit pas avec tant de contrainte.

Ces maiſons de plaiſance, où il leur eſt permis d'aller ſe recréer avec leurs amies ou parentes aux jours de fêtes, ſont les rendez-vous ordinaires qu'elles choiſiſſent en s'accordant toutes enſemble, pour voir leurs amans & converſer avec eux tout à loiſir. La converſation des Etrangers n'eſt point déſagréable à ces Dames,

comme il me parut, & à un François venu sur notre Vaisseau en visitant la Ville où nous étions allez avec un Capucin Aumônier de notre Navire, dont la présence étoit un grand obstacle à la curiosité particuliere que nous avions de lier conversation avec quelques-unes de celles qui nous sembloient les plus spirituelles & les plus belles. Comme je suis originaire Portugais, cette qualité me donnoit un grand accès auprès d'elles, & le respect que les maris ont pour tous les Religieux, me facilitoit la commodité d'approcher de leurs femmes en leur présence & de leur parler en secret; mais ce même respect & la dévotion extraordinaire de ces peuples interrompit tous les projets, & les desseins un peu licencieux que j'avois formés à l'aspect de tant de beautés, qui sembloient avoir des sentimens peu contraires aux miens. Le François mon camarade n'étoit pas si scrupuleux, & quoiqu'il ne sçût pas un mot de Portugais, il trenchoit du galant, & ne cherchoit qu'à prendre des libertés qui lui auroient coûté cher, si le Pere Capucin & moi, ne l'eussions très-

ſerieuſement averti de réprimer ſes vivacités hors de ſaiſon.

Parmi la foule des Bourgeois & Bourgeoiſes qui accouroient pour nous voir, & qui ſe proſternoient aux genoux du Capucin, dont ils demandoient la bénédiction avec beaucoup de ferveur, & duquel ils recevoient fort religieuſement des Chapelets, des Images & des Agnus; je démêlai une jeune Fidalque qui ne me parut pas avoir encore vingt ans, mais ſi belle, le port ſi noble, & la phyſionomie ſi ingenuë, que j'abandonnai toutes mes réſolutions de ſageſſe, & fus pouſſé d'un deſir violent de lui parler. Je ſuccombai à la tentation, & je me gliſſai imperceptiblement auprès d'elle : s'étant apperçûë que je la cherchois, elle ne me témoigna pas d'en être fâchée, mais au contraire ſe penchant pour entendre plus aiſément ce que je lui dis tout bas, elle me répondit avec un tour d'eſprit ſi délicat que j'en demeurai ſurpris; mais elle le fut encore bien plus que moi, lorſqu'ayant tourné la tête elle apperçût ſon mari qui l'avoit ſuivie : elle ne ſe déconcerta point pour cela, quoi-

qu'elle m'eut fait d'abord connoître par un ſigne des yeux qu'elle craignoit que ce jaloux n'eût entendu ce que nous avions dit. Sa préſence d'eſprit lui fit changer de diſcours, & au lieu de me répartir à propos ; Nous ſommes, continua-t-elle, tout haut en langage Portugais fort mauvais, ſi peu accoûtumés à voir de ſaints Religieux de l'Europe ; qu'il ne faut pas s'étonner de notre curioſité, & quoique nous vivions ſous un autre ciel que les Chrétiens de l'Europe, nous ne laiſſons pas d'avoir de la dévotion, même religion, & d'adorer le même Dieu : ainſi obligez donc ce bon Pere à me donner quelque relique que j'honorerai, & que je garderai précieuſement.

A peine cette ſpirituelle perſonne eut-elle achevé de parler, que je me ſentis tirer par le bras avec quelque violence : je crus d'abord que c'étoit ſon mari, ou quelqu'un de ſa part qui vouloit rompre notre converſation ; mais m'étant tourné fort bruſquement, je reconnus l'autre Capucin de notre Vaiſſeau qui ne faiſoit que d'arriver, & qui m'ayant apperçû avec cette belle Fidalque, avoit

fendu la presse pour me venir tirer d'un pas qu'il croyoit dangereux pour moi, & pour le François, ayant peut-être déja pénetré ma foiblesse, & craignant qu'elle ne me fît tomber dans quelqu'embarras que je n'avois pas la prudence de prévoir, je le priai, sans lui donner le loisir de me parler, de donner quelque reliquaire à cette dévôte Dame, mais elle étoit disparuë comme un éclair, & nous ne pûmes sçavoir ce qu'elle étoit devenuë. Son mari selon les apparences avoit profité de ce peu de tems pour l'enlever, avec une diligence qui nous causa un grand étonnement, & qui obligea nos Capucins à me faire une mercuriale sur mon indiscretion, & à me donner des conseils sur ma conduite à l'avenir, puisque je devois rester quelque tems à Goa.

Je laissai retourner ma compagnie au Vaisseau & j'employai le reste du jour à chercher un gîte; j'en trouvai un à bonne composition, où je fis venir tout mon équipage. Le lendemain matin après m'être ajusté comme un petit maître, je pris mes papiers & ma procuration passée à Li-

bonne dans ma poche, & je me mis en quête de ma tante : heureusement je n'étois pas loin du quartier où elle demeuroit, j'appris avec quelque chagrin qu'elle étoit morte il y avoit bien six mois, & comme elle étoit dévote au Scapulaire, au Rosaire, & au Tiers Ordre de Saint François, qu'elle avoit fait des legs considerables aux Monasteres qui ont ces dévotions là établies chez eux, & qu'outre cela elle avoit récompensé largement ses domestiques, on me fit entrevoir que sa succession étoit peu de chose ; voilà ce que j'appris en gros ce jour là. Le soir venu je repris le chemin de mon logement tout pensif & mélancolique, ce n'est pas que je désaprouvasse ce qu'elle avoit fait en faveur de ses gens, n'y ayant rien de plus juste que de récompenser ceux qui nous ont donné pendant un long tems des marques réelles de leur attachement & de leur fidelité ; mais pour le premier article qui regardoit les donations faites aux Prêtres & aux Moines, je trouvois cela un peu violent, m'imaginant que l'on peut faire son salut à moins de frais. Je n'avois cependant garde d'en témoi-

gner le moindre mécontentement; cela eût suffit pour me faire mettre à l'Inquisition, qui est ici plus terrible qu'en aucun autre lieu du monde; car les délateurs y sont les témoins, dont on ne sçait jamais les noms, ni les qualités, puisque tout le procès se fait sur une simple déposition, sans récollement, ni confrontation.

L'esprit agité de mille pensées diverses, j'arrivai au logis où je me mis à souper; car j'en avois un extrême besoin. Mon bon homme d'hôte me voyant tout rêveur : Qu'avez-vous, me dit-il, Monsieur? vous êtes tout défait & tout pâle; je lui dis alors tout ce que j'avois appris, dont il ne voulut pas même entendre la fin, car il m'interrompit avec un air gay pour me dire qu'il étoit plus sçavant que moi, parce qu'il avoit fait de plus belles découvertes sur le chapitre de ma tante. Là-dessus il me conta qu'il avoit été trouver son Confesseur qui étoit un Jésuite, pour le prier de lui donner quelques lumieres sur mon affaire; que ce Jésuite après l'avoir fait attendre une heure, pendant lequel tems il avoit sans doute été consulter ses confreres, étoit revenu

lui dire qu'il avoit connu autrefois Madame Sagréda (c'étoit ainsi que s'appelloit ma tante du vivant de son premier mari,) que même elle avoit été sa pénitente quelques mois, mais que par dévotion pour le Rosaire elle avoit pris un Jacobin; que son premier mari étoit un homme de plaisir qui ne lui avoit presque rien laissé en mourant; que ses biens avoient si fort augmenté avec Sotomayor son second mari, qui étoit un des plus riches négocians de Goa; qu'on l'estimoit communément riche d'environ deux cens mille ducats; qu'il étoit vrai qu'elle avoit fait des legs considerables à sa mort par un testament olographe, & nommé pour exécuteur de son testament, un certain Partisan des droits du Roy nommé Oviédo de Las-Velas, à qui elle avoit fait présent de ses joyaux, & plus riches meubles; mais qu'il sçavoit de bonne part qu'il y avoit une clause dans ce testament, portant que si durant l'espace de deux ans, sa sœur de ma tante ou son mari, ou les enfans de cette sœur, ou enfin quelqu'autre proche parent ou parente, ne se présentoit pour recevoir sa succession,

qu'en ce cas l'exécuteur testamentaire, & le Pere Jacobin Confesseur de la défunte, pourroient disposer de tous les fonds pour en faire des œuvres pieuses à leur volonté; leur laissant une pleine & entiere liberté d'en faire l'application telle qu'ils jugeroient à propos; comme pour marier de pauvres filles, fonder des Saluts, établir des Maisons de pénitence, & choses semblables. Mais le bon Pere Jésuite m'a averti, me dit mon cher hôte, que vous devez aller bride en main dans cette affaire, & que vous devez vous garder de heurter les deux que je vous ai nommés, je veux dire cet Oviédo de Las-Velas & le Pere Jacobin, qui s'unissant ensemble vous meneroient loin, & vous feroient voir bien du païs. Si vous voulez, ajoûta-t-il, je vous menerai demain voir ce Révérend Pere à la sortie de son dîner, il m'a marqué avoir envie de vous voir, & je présume qu'il vous rendra service, car il me paroît un peu piqué de ce que votre bonne tante les a oubliés dans son testament.

Je remerciai, comme je devois, mon hôte de son attention & de ses

bons ſoins. Nous nous mîmes lui, ſa femme, & moi de bonne humeur; il me conta l'hiſtoire de ſa vie, je la raporterai en peu de mots.

Hiſtoire d'un françois établi à Goa.

Il étoit François de nation, de la même Province que feu mon pere, mais d'un endroit que l'on appelle communément ſelon lui, le païs de Sapience. Il étoit originaire de la Ville de Bayeux fils d'un riche Manufacturier. Pendant ſa jeuneſſe il fut un franc libertin, & ſon libertinage alla ſi loin que ſon pere étant mort & ſa mere remariée, ce ſecond mari de concert avec ſa femme jugerent à propos de ſe défaire du jeune du Ligneul, (c'eſt ainſi que s'appelloit mon hôte,) & de l'envoyer ſi loin, qu'on n'en entendît plus parler. Voici comme ils s'y prirent.

Mon beau pere, me dit mon hôte, feignit un voyage au Mont Saint Michel pour s'acquiter d'un vœu; il me pria de lui faire compagnie, ce que j'acceptai volontiers, parce que j'étois ſi alerte & qui ne demandois qu'à courir; je pouvois avoir alors une vingtaine d'années. Nous voilà donc en chemin, tous deux de belle humeur & faiſant bonne chere, nous

arrivons au Mont Saint Michel ; mon beau pere qui s'appelloit Jude, & que par parenthese on devroit plûtôt nommer Judas, s'acquite de son vœu prétendu, & de là prend le chemin de la basse Bretagne. Où allons-nous, lui dis-je alors ; je veux aller, répliqua-t-il, à Port-Loüis chercher un homme qui me suscite mille chicanes pour se dispenser de me payer une somme qui m'est légitimement dûë ; sans doute que vous ne me quitterez pas, ajoûta-t-il, vous verrez un païs que vous n'avez pas encore vû : je consentis à tout ce qu'il voulut, nous arrivâmes enfin à Port-Loüis un soir assez tard.

Le lendemain matin pendant que je dormois profondément, mon beau pere sortit & ne revint que sur les onze heures ; je ne faisois que de me lever, il m'envoya à la Messe & faire un tour par la Ville. Je revins à une heure, & je trouvai à mon arrivée une table bien dressée & fort proprement servie ; mon beau-pere & un homme qui avoit tout l'air d'un Officier de marine avoient déja commencé à manger, on me fit aussi-tôt prendre place vis-à-vis cet Officier que

je crus être le créancier dont on a parlé, & je me mis à manger de fort bon cœur, car j'avois grand appetit.

Le dîner dura long-tems, mais enfin il finit; & sur le soir mon beau pere me donna une lettre à porter à cet Officier: l'inscription portoit à Mr Pâquier Commandant le Vaisseau le Lion marin. Je ne croyois pas que ce fut celui avec lequel j'avois dîné, & d'ailleurs je ne me défiois de rien. En peu de tems je fus à bord du Vaisseau où étoit cet Officier que je reconnus d'abord, ce qui à la vérité me fit un peu frissonner: quand il eut lû la lettre, il me dit: Cela va bien, on vous va apporter des chemises, & si le vent devient frais nous partirons cette nuit. Je fus alors si troublé de cette déclaration, que je ne pus proferer un seul mot: à la fin ayant essuyé mes larmes & recüeilli mes esprits, je demandai à cet Officier ce que cela vouloit dire. Ce que cela veut dire, me repliqua-t-il? quoi! mon ami, voudriez-vous faire un aussi long voyage que celui que nous entreprenons sans avoir du linge à changer. Quel voyage, répartis-je? vraiement, dit-il, ne le sçavez-vous

pas, celui des Indes Orientales. A ces mots, je me jettai sur un coffre & me mis à verser un torrent de larmes; la douleur m'accabla même à un tel point que volontiers, si j'avois eu des armes, je me serois défait moi-même. Le Capitaine fit tout ce qu'il put pour me consoler, & alors il m'apprit que M. Jude mon beau-pere m'avoit joüé un tour de son métier, & qu'il avoit fait marché avec lui pour me porter aux Indes & m'y laisser. Mon cher Monsieur, lui dis-je alors en embrassant ses genoux, de grace, faites-moi mettre à terre, & je vous promets de trouver moyen de vous payer la somme qui vous est dûë pour mon passage. Tout cela est inutile, dit-il, tranquilisez-vous seulement, vos prieres sont superfluës, car je suis trop bien payé pour vous laisser aller. Je compris alors qu'*il en falloit* passer par-là.

La nuit suivante on mit à la voile, & en peu de mois nous arrivâmes à Surate, où notre Capitaine me vendit à un Juif, qui durant plus de deux ans me traita comme le plus malheureux esclave qui fût au monde, il s'appelloit Isouf. A la fin ne pouvant

plus ſuporter ſes duretés, je pris la réſolution de me ſauver de chez lui. Pour cet effet je lui dérobai quelques pagodes d'or, & m'étant revêtu d'un des habits de ſa femme, je me ſauvai bien loin de Surate. Comme j'errois par la campagne ſans ſçavoir quel chemin tenir; je fis rencontre de deux Noirs qui me prenant pour une femme voulurent attenter à ma pudicité, ce qui les confirmoit dans leur opinion, c'étoit que je n'avois que deux poils de barbe; effectivement la nature ne m'en a pas été liberale, comme vous voyez vous-même. Des paroles mes Noirs en voulurent venir aux effets, mais tirant de deſſous ma jupe un piſtolet & un poignard dont je m'étois muni, je lâchai mon piſtolet ſi à propos, que je couchai par terre un de ces inſolens.

L'autre voyant ſon camarade bleſſé à mort voulut s'enfuir, mais je courus auſſi-tôt à lui; mon bonheur voulut que voulant paſſer au travers des buiſſons il ſe laiſſa tomber, ce qui me donna le loiſir de le joindre: arrête lâche, lui criai-je, c'eſt fait de toi ſi tu ne me montres le chemin

vers quelque habitation de Chrétiens, il obéit en tremblant, & après avoir fait plusieurs lieuës, il me conduisit à un petit Bourg de Portugais, où il y avoit un petit Vaisseau chargé pour Goa. Voilà, me dit-il, comme je suis venu ici, & après avoir servi quelque tems un Fidalque généreux, il m'a mis en état d'épouser ce jeune tendron que vous voyez devant vous, & qui a bien voulu de moi. Elle étoit veuve alors & avoit bien des ducats, avec un ménage bien assorti, & c'est tout ce qu'il nous faut à nous autres hommes. Mais je m'apperçois qu'il est tard, que vous êtes fatigué, & que je vous ai peut-être ennuyé; buvons un coup & allons coucher: ce que nous exécutâmes aussi-tôt.

Je dormis bien toute la nuit, parce que mon hôte m'avoit un peu calmé l'esprit; nous dinâmes à onze heures, & à midi mon hôte me mena voir le Révérend Pere Suarès son Confesseur. Avant que de fraper à la porte du Couvent, nous entrâmes dans l'Eglise de saint Paul qui leur appartient, où est le tombeau de saint François Xavier, qui est très-beau

& très-magnifique, ainsi que tout le reste de l'Eglise, ensuite nous allâmes fraper & nous faire annoncer. Le Révérend Pere parut aussi-tôt, & se jetta sur moi pour m'embrasser comme s'il m'eût connu de long tems. La conversation fut des plus longues; d'abord il me demanda des nouvelles de l'Europe, il me fit mille questions sur les Princes qui y regnoient alors, à quoi je satisfis le mieux qu'il me fut possible, lui avoüant franchement que j'étois un ignorant en fait de Politique, que je l'instruirois mieux de ce qui se passoit de mon tems à Lisbonne que de toute autre chose, & que je m'étois ci-devant plus occupé de mes études que de l'interêt des Princes de l'Europe.

Vous avez donc fait votre cours de Philosophie, me dit-il; Oüi, mon R. Pere, lui répartis-je, j'ai fait toutes mes études tant bien que mal: Hé comment ne vous a-t-il point pris envie de vous faire Religieux, c'est un état de grande perfection, sans doute que vous n'avez pas de vocation pour la profession Religieuse, il faut que Dieu travaille en ceci; après tout, il faut qu'il y en ait de tous

états dans cette République du monde universel. Mais parlons à présent de vos affaires, vous venez pour recüeillir une succession de Madame vôtre tante, n'est-ce pas ? avez-vous apporté tout ce qu'il faut pour bien établir votre qualité ?

Là-dessus je lui étalai tous mes papiers qui contenoient le contrat de mariage de mon pere & de ma mere, un extrait de la mort de mon pere, mon extrait baptistaire, une procuration de ma mere, bien & duëment passée devant Notaires, des lettres d'émancipation d'âge, des certificats en bonne forme comme j'étois seul, & unique héritier de mes pere & mere, & autres paperasses signées, scellées, & légalisées en bonne forme dont l'énumération seroit ennüieuse au Lecteur. Le Révérend Pere après avoir jetté les yeux dessus me dit; & de l'argent pour soutenir votre prétention, en avez-vous suffisamment ? Ma Mere a crû, lui repartis-je, que mon passage étant payé, une petite somme me suffiroit pour n'être pas à charge à ma tante, qu'elle croit encore vivante; supposé qu'elle fût assez peu tendre

pour

pour me laisser loger ailleurs, & en même-tems elle m'a donné une lettre pour un Négociant de cette Ville, qui, si je n'étois pas bien reçu, devoit faciliter mon retour en Europe. Il me demanda le nom du Marchand, je le lui nommai; ensuite il répeta tout ce qu'il avoit dit à mon hôte le jour précedent, & conclut qu'il falloit faire donner avis au Seigneur Oviédo de Las-Velas exécuteur testamentaire, de mon arrivée avant que de me présenter à lui, pour voir comment il prendroit la chose: gardez-vous bien sur-tout, ajoûta-t-il, d'y aller seul, & de lui montrer vos papiers qu'en bonne compagnie: je ne vous dis pas cela sans raison; mais laissez-moi faire, je confesse une Dame qui est fort amie de sa femme, je m'en servirai pour le sonder, & pénétrer dans quel sentiment il est. Allez, & revenez dans quelques jours, car je veux vous servir; je vous regarde ici comme un Gentilhomme orphelin dénué de biens, & à qui cependant il en appartient de considérables; à Dieu, je me recommande à vos prieres: c'est ainsi qu'il nous congedia.

Le reste de la journée, & les jours suivans je m'occupai à visiter les raretés de cette Ville. Nous allâmes mon hôte & moi au Palais du Vice-roi, mais l'entrée nous en fut défenduë. Il passe pour une merveille du païs, & on nous permit seulement d'en considerer les dehors, & sa situation qui est en très-belle vûë. La gravité des Habitans de Goa est plus grande que celle des plus grands Seigneurs de l'Europe, & plus ridicule que celle des Espagnols : ils vont par les ruës en fumant, ou en mâchant continuellement du bétel, qui est de la grosseur d'une noix muscade, qu'ils partagent en quatre parties, lesquelles ils envelopent séparément dans une feüille verte appellée harac, large & faite comme une feüille de poirier, dans laquelle ils mettent un peu de chaux faite de coquillages de mer ; cette drogue leur rend les lévres & les dents vermeilles, ils disent que c'est une beauté & ils crachent sans cesse rouge comme du sang, la plûpart s'en frotent aussi les ongles pour les rougir : c'est un grand régal parmi eux que d'en offrir dans les visites qu'ils se ren-

Gravité des Habitans de Goa

Ce que c'est que le bétel.

dent & au lieu de présenter des confitures, ils en emplissent des bassins où chacun en prend à sa volonté; ils n'avallent point cette drogue, mais ils la laissent fondre dans la bouche. Ils sont fort sobres, & ne font pas beaucoup de dépense pour leur repas : ils sont presque tous habillés de soye, de taffetas, satin, damas, ou autre étoffe noire, portant des souliers ou escarpins de maroquin sans bas, & ayant les jambes nuës. Ils sont fiers, glorieux, vains, & grands fanfarons pour la plûpart, s'estimant les plus braves guerriers du monde, & faisant mille postures en marchant, qui témoignent assez leur orgüeil & leur vanité. Habillemens, & qualités des Habitans de Goa.

Pour les femmes, elles ont infiniment plus d'esprit que les hommes. Elles n'ont pas pour l'ordinaire la taille fort haute ni fort avantageuse; mais en récompense elles ont presque toutes les yeux admirablement beaux, brillans & pleins de feu. Peu d'entr'elles ont le teint délicat, mais quantité l'ont uni & les traits réguliers. Autant que leurs maris sont réservés en public, autant sont-elles courtoises dans le particulier : elles Portrait de leurs femmes.

ne laiſſent pas de contrefaire les pru-
des, & d'affecter par les ruës des gri-
maces, des geſtes, & une démarche
que les Européens ont peine à ſouf-
frir : elles font gloire de montrer la
beauté de leurs jambes & la forme
de leurs pieds, dont la moitié paroît
hors de leurs pâtins, & pantoufles
d'or & d'argent. Elles ſont extrême-
ment propres, & portent des colliers
de belles perles ou de diamans, avec
des bracelets de même, & autres
pierres précieuſes qui brillent ſous
le voile qui deſcend de leur tête,
aſſez clair pour laiſſer remarquer la
beauté de leur main, & de leurs bras
qu'elles ne couvrent jamais de gans :
elles ne haïſſent point les François,
non plus que leurs maris, qui leur
font un meilleur accüeil qu'aux Hol-
landois, à cauſe des mauvais traite-
mens qu'ils en ont reçû par-tout dans
les Indes.

Les amples deſcriptions que l'on
a faites cy-devant de la Ville de Goa,
m'empêchent de faire un plus long
détail de toutes ſes particularités; je
me contente donc d'avoir raporté ici
ce que j'y ai remarqué, touchant ſa
ſituation, ſes fortifications, ſes ri-

richesses inestimables ; son grand commerce, la beauté de ses édifices dont la plûpart sont dorés, ses belles & grandes ruës, ses précieux & riches Basars ou marchés, l'abondance des vivres, l'inclination & les mœurs des habitans.

En attendant le tems, où je devois revoir mon Jésuite, je fis connoissance avec un Fidalque qui prit beaucoup d'amitié pour moi. Sçachant que j'avois à faire pour la succession de ma tante au Partisan Oviédo de Las-Velas ; il faut, me dit-il, que je vous conte la vie de cet honnête homme qui n'a pas toujours été si opulent qu'il est aujourd'hui. Il doit sa fortune à un nommé Garcia de Sylva qui a occupé le même poste où il est avant lui, & qui le prit pour son secretaire ou principal Commis. Or ce Garcia de Sylva étoit un homme fort adonné à ses plaisirs, & personne n'a jamais mené une vie plus voluptueuse que lui : il avoit plusieurs maisons de campagne, où la magnificence éclatoit, & où il satisfaisoit ses passions : ce fut là qu'Oviedo de Las-Velas suçça les premieres idées d'une vie sans remords & sans

Histoire d'un riche Portugais.

inquiétude, & où il s'acquit d'une telle façon l'amitié de son maître, qu'il devint enfin son plus intime confident, & le canal par où couloient toutes ses faveurs.

Dès le tems de l'entrée d'Oviédo, Garcia de Sylva étoit devenu amoureux de la fille d'un Procureur qu'il avoit vûë à l'Eglise. Il s'estimoit malheureux au milieu de l'abondance & de ses plaisirs, à cause que ne pouvant aborder cette fille il ne pouvoit lui parler, & lui conter ce que les amans appellent fort improprement leur martyre : cela le faisoit désespérer; Oviédo fidéle domestique, & qui remarquoit les inquiétudes de son maître, le vint trouver, & l'assura qu'il sçavoit un moyen de le soulager; il s'expliqua, & Garcia de Sylva trouva l'expédient bien & ingénieusement inventé : c'étoit qu'Oviédo entreroit chez le Procureur en qualité de Clerc ou Pensionnaire pour apprendre la pratique, où avec le secours de l'argent que donneroit le Partisan, il feroit beaucoup de dépense, & de cette maniere se feroit considerer.

Ce prétendu Clerc ne fut pas plus

tôt entré chez le Procureur, que son étude en reçût un nouveau lustre, & sa maison étoit dans un perpétuel divertissement ; le repos de la nuit n'étoit interrompu que pour entendre les sérenades qu'Oviédo donnoit, & pour lui, il n'étoit agité que du désir violent de faire réüssir la passion de son maître.

La femme du Procureur insensiblement prenoit du goût pour le nouveau Clerc ; elle étoit Françoise & son mari aussi, je ne sçais pas comment ils vinrent s'établir ici : quoiqu'il en soit, ces gens-là aimoient fort à se réjoüir de même que leur fille, & toute la maison ne retentissoit que du nom d'Oviédo, parce que tous profitoient avec lui.

Il fit sçavoir ces heureux commencemens au Seigneur Garcia, qui voulant avancer le succès de l'entreprise de son Commis, ne le laissoit point manquer d'argent : il le pressa même de faire une partie de promenade à une de ses maisons, ce que ce cher favori lui promit. Pour cet effet ayant engagé adroitement la Procureuse & sa fille à joüer une discretion, il se laissa perdre tout exprès, & les pria

pour s'acquitter qu'il pût leur faire voir la plus belle, & la plus délicieuse maison, qui fût aux environs de Goa.

La mere prenant la parole, répondit poliment qu'il n'étoit pas juste qu'une discrétion lui coutât si cher; le Clerc industrieux à répliquer, lui dit que s'il n'y avoit que cet obstacle, il étoit aisé de le surmonter, d'autant plus que le maître de la maison étant des amis de son pere, il disposeroit de sa voiture ordinaire. Le Procureur naturellement un peu jaloux & soupçonneux, témoigna de la répugnance pour cette promenade, mais sa femme & sa fille l'ayant accablé de caresses, obtinrent enfin de lui cette permission. Oviédo manda promptement à son maître une nouvelle qui le mit dans d'agréables transports, & de grand matin la voiture se trouva prête.

Comme Garcia de Sylva étoit assez décrié pour le trop d'attache qu'il avoit au sexe, Oviédo avoit celé son nom au défiant Procureur; mais il en avoit fait confidence à la femme & à la fille, qui n'oublierent rien de leurs parures & ajustemens pour pa-

roître en beauté, & se rendre dignes de l'attention du maître de la maison où ils alloient. Cependant durant le chemin l'adroit Clerc, pour mieux cacher son jeu, leur disoit qu'il ne croyoit pas qu'il y fût, parce que des affaires d'importance qui lui étoient survenuës, pouvoient bien le retenir à la Ville.

Enfin la voiture qui alloit bon train, fut bien-tôt proche l'Isle de Caprée du Seigneur Garcia, je veux dire proche sa délicieuse maison. Ces Dames furent d'abord surprises qu'un particulier possedât un palais enchanté; mais ce voluptueux homme eut bien un autre étonnement, lorsque de sa fenêtre il remarqua la fille du Procureur, dont la richesse des habits étoit soutenuë par une beauté incomparable. D'un autre côté Oviédo extrêmement propre, & vêtu en cavalier démentoit assez sa profession de Clerc. Il demanda en entrant si Garcia de Sylva y étoit, on lui répondit qu'oüi, il en témoigna sa joye à ces Dames, & leur dit, qu'elles alloient voir la personne du monde la plus généreuse, & la plus polie sur-tout pour les Dames, pour qui

il avoit des respects tout particuliers.

Elles n'eurent pas le tems de répondre, car le maître de la maison parut en ce moment, & après les avoir saluées, il les conduisit lui-même voir les plus beaux endroits de ses jardins. Le logis n'avoit rien qui ne charmât. Si les dehors étoient superbes, les dedans étoient magnifiques, & les Dames furent frapées plus d'une fois de la beauté des peintures & de la richesse des meubles. On peut se répresenter la satisfaction de Garcia : s'il n'avoit consulté que son cœur, il en auroit bien vîte exprimé les agitations à la fille de la Procureuse ; mais il falloit attendre une occasion favorable, ou perdre des esperances qui ne paroissoient pas incertaines.

Sur ces entrefaites Garcia de Sylva étant entré avec les deux Dames dans la plus superbe de ses chambres, envoya chercher la clef d'une alcove qui étoit fermée. Cette clef arrivée, on eut une agréable surprise, parce que ce qui sembloit une alcove, étoit la porte d'une grande sale où l'on trouva un magnifique repas préparé. Les deux Dames furent extasiées de

tant de merveilles, elles témoignerent de la confusion de se voir traitées avec tant de distinction & de civilité, sur-tout n'ayant pas l'honneur d'être connuës du Seigneur Garcia, que par ce qu'il pouvoit en avoir appris par Oviédo ; & enfin se rendant justice elles conjecturerent qu'il y avoit du mystére dans cette réception, dont elles ignoroient la cause. Lorsqu'on voulut se mettre à table ; Mes Dames, leur dit Garcia, vous ferez un repas avec bien de l'incommodité, car je n'ai point de laquais ici, y étant venu sans avertir personne ; & quand il fallut se laver les mains, d'un tour de main que fit Garcia, on vit sortir un nombre infini de cascades d'eaux de toutes sortes de senteurs, qui firent assez connoître les délices de cette maison. Aux quatre coins de la table étoient quatre grands guéridons d'argent, sur chacun desquels étoit un grand bassin de même métail, où il y avoit du vin exquis, de la limonade, & d'autres liqueurs enfermées dans des barils de vermeil doré. Le festin étoit digne de celui qui le donnoit, & qui avoüa à la Procureuse qu'il n'avoit

jamais rien vû de plus beau que sa fille, puis se tournant vers Oviédo il le remercia de lui avoir procuré une si charmante connoissance. Ce Commis déguisé joüa parfaitement bien son personnage en cette occasion.

Quand Garcia vit que ces Dames n'étoient plus à table, que par contenance, il descendit avec elles & leur fit voir les belles avenuës de sa maison, puis les ramena dans son jardin, où elles firent plusieurs tours. Le tems de retourner étant venu, la Procureuse le dit à Oviédo qui en avertit Garcia. Il montra alors un extrême déplaisir de cette séparation, cependant il fit de grands complimens à la Procureuse, & lui dit qu'elle feroit ce qui lui plairoit, puisqu'il vouloit qu'elle fût maîtresse absoluë dans sa maison; ensuite il les fit reconduire par la même voiture qu'elles étoient venuës.

Durant la route Oviédo dit aux Dames, qu'elles avoient bien reconnu la vérité de ce qu'il leur avoit avancé & que Garcia puissamment riche se plaisoit à dépenser son bien de la maniere du monde la plus galante, &

que cette façon de vivre lui avoit attiré un nombre prodigieux d'amis. La Procureuse tomba d'acord de tout ce que disoit le Clerc, & lui fit de grands remerciemens de la maniere dont il s'étoit acquité de sa discretion. Ils alloient enfiler un long discours lorsqu'ils se trouverent à la porte du Procureur : il falut alors se composer & prendre une mine sérieuse, pour mieux lui déguiser les plaisirs de cette promenade.

Pendant que la Procureuse entretenoit son mari, Garcia de Sylva se servoit de tout son esprit pour inventer quelque stratagême qui fût favorable à sa désordonnée passion : il en inventa enfin un dont il se servit après l'avoir communiqué à son confident, qui de son côté ne manqua pas de dire à la fille du Procureur qu'il se trompoit fort, s'il n'avoit reconnu dans le Seigneur Garcia un grand penchant à l'aimer ; pour lui, il fit son possible pour se mettre fort avant dans les bonnes graces de la Procureuse.

Deux ou trois jours après cette promenade, Garcia vint trouver le Procureur, à qui il dit qu'il avoit be-

soin d'un Procureur habile, & que sa réputation l'avoit fait préférer à celui qui le servoit ordinairement. Le Procureur imita en cette occasion la plûpart de ses confréres, qui d'abord engagent les gens par mille civilités, & puis les abandonnent au plus fort de leurs affaires : il témoigna beaucoup d'obligation à Garcia, & lui demanda quelle étoit son affaire, à quoi l'autre répondit qu'il lui falloit une journée de son tems pour lui expliquer ce que c'étoit. Le Procureur avide de cette pratique, offrit d'abandonner tout pour n'être qu'à lui. Garcia le remercia, & sortit; mais c'étoit pour aller chez un de ses amis à qui il fit une promesse d'une somme considerable qu'il antidata, & en laquelle il déguisa son écriture. Comme cet ami sçavoit son dessein, il le fit assigner aussi-tôt à sa priere : quelque tems après il retourna chez le Procureur, à qui il dit qu'on lui avoit fait une fausseté horrible, qu'on avoit contrefait son écriture, & qu'on lui demandoit de l'argent qu'il ne devoit pas. Le Procureur exagéra le cas, & dit que c'étoit là un cas pendable, qu'il en fal-

loit punir les auteurs, & qu'il alloit commencer les premieres formalités d'un grand procès.

Sur le prétexte de cette affaire, Garcia venoit tous les jours chez le Procureur, mais c'étoit aux heures qu'il étoit au barreau; ne le trouvant pas il montoit à la chambre de la Procureuse, où il voyoit la fille. On le recevoit avec mille empressemens, & le Clerc entretenoit adroitement la Procureuse pour donner plus de facilité à Garcia de conter fleurette à la Demoiselle, qui d'un autre côté étoit devenuë d'une fierté insuportable parmi ses égales, de se voir courtisée de Garcia qui disoit brûler d'amour pour elle. Il est bon de sçavoir qu'Oviédo à force de voir son maître amoureux de la fille du Procureur, le devint aussi de la Procureuse, & parce qu'elle aimoit toutes les galanteries dont il étoit prodigue aux dépens de Garcia, elle commença à avoir un peu plus que de l'estime pour lui.

Enfin le tems arriva que la fille du Procureur commença à sentir une sérieuse passion pour Garcia de Sylva; elle avoit souffert qu'il fît tirer

ſon portrait pour lui, & elle voulut avoir le ſien qu'il lui envoya dans une boëte toute garnie de diamans. En vérité il faut convenir que ſans une grace toute particuliere, une Bourgeoiſe réſiſte difficilement aux charmes d'un Créſus. La jeune fille ſe voyant en peu de tems en état d'aller de pair avec les femmes les plus glorieuſes de la Ville, ſe laiſſa aller, & par une complaiſance aveugle, dont la mere étoit puniſſable, elle ſe rendoit ponctuellement aux rendez-vous qu'il lui donnoit.

Je paſſe ſous ſilence la ſuite d'une hiſtoire trop *orduriere* pour en venir à la concluſion qui eſt que Garcia de Sylva, après une courte & abominable vie, crevé de débauche, mourut en peu de tems; & comme il n'avoit pas d'héritiers, il inſtitua Oviédo de Las-Velas ſon légataire univerſel, à la charge qu'il épouſeroit la fille du Procureur, que Garcia avoit ſi lâchement corrompuë. Voilà, me dit celui chez lequel j'étois en viſite, le caractére de l'homme avec qui vous avez affaire, croyez qu'il ne lâchera rien que le plus tard qu'il pourra: vous avez à vous garder de lui en

toutes manieres; vous m'entendez, profitez-en.

Après avoir remercié mon généreux Fidalque des bons avis qu'il me donnoit, je retournai à mon logis, où je réfléchis tout à loisir sur ce que je venois d'apprendre, & connoissant que j'avois à faire à un insigne fourbe, à qui le crime ne coûtoit rien, je résolus de me tenir sur mes gardes & de ne jamais sortir le soir. Ce n'est pas que je ne sçusse bien me défendre avec mon épée, si on osoit m'attaquer de front; mais je craignois le stilet, ou quelque coup par derriere.

Les quatre jours fixés par mon bon Pere Jésuite étant expirés, j'allai le voir, & lui fis un détail assez exact de tout ce que j'avois appris au sujet d'Oviédo. Tout ce que l'on vous a dit n'est encore rien, me dit-il, au prix de ce qu'il est capable de faire; mais brisons là, nous ne sommes pas ici pour lui faire son procès; la Dame dont je vous ai parlé lui a annoncé votre arrivée par maniere de discours, il en a paru surpris, & il a répondu qu'il seroit bien aise de vous voir, parce qu'il croit que l'on

pourroit bien user de supercherie. La Dame que j'avois instruite, continua le R. Pere, l'a assuré positivement que vous étiez le véritable neveu de feu M. d'Avila, (c'est le nom du second mari de ma tante,) & qu'elle vous avoit rencontré avec le R. P. Olivarez, un des Religieux de notre Maison, à qui vous étiez fortement recommandé par nos Peres de Lisbonne. Quand Oviédo a entendu cet article, il a dit que n'ayant point à sortir en Ville que très-peu de tems ces jours-ci, il vous attendroit de pied ferme. Je vous conseille donc, mon enfant, me dit le Pere Suarez, de venir ici demain à deux heures après midi, vous apporterez vos papiers que vous remettrez entre les mains d'un Procureur habile qui demeure à deux pas d'ici, que j'enverrai chercher & dont je vous réponds; vous irez ensemble chez Oviédo comme pour lui faire la révérence, notre R. P. Olivarez vous accompagnera aussi. Cette premiere visite doit être comme de pure politesse sans parler de votre héritage, il est bon qu'il en parle le premier, & en ce cas s'il demande à

voir vos titres, votre Procureur les lui montrera. Je ne vois pas qu'il y ait autre chose à faire quant à présent.

Je rendis mille graces à ce Religieux de ses salutaires conseils, & de la protection qu'il avoit la bonté de m'accorder; je ne manquai pas de me rendre le lendemain auprès de lui à l'heure marquée. Le Procureur & le R. P. Olivarez m'attendoient; notre conversation dura une bonne heure, pendant laquelle je remis tous mes papiers entre les mains du Procureur, dont il me donna un récépissé par ordre de mon protecteur; ensuite sur les trois heures nous nous rendîmes chez Oviédo au nombre de quatre personnes, car le R. Pere Olivarez se faisoit accompagner par un Frere de la Maison.

Oviédo & son épouse nous reçurent parfaitement bien: ce fut le R. Pere Olivarez qui porta la parole pour moi en me présentant; je vous amene, dit-il en parlant à Oviédo, ce jeune Gentilhomme de Lisbonne neveu de feuë Madame d'Avila, qui meurt d'envie de vous rendre ses respects, & de vous prier de l'hon-

neur de votre amitié. Il eſt au déſeſpoir que ſa chere tante ſoit morte, & ſi nous ne lui avions pas un peu remis l'eſprit, il ne ſeroit pas en état de paroître aujourd'hui devant vous. Oviédo répondit fort gracieuſement à ce compliment, il étoit cependant aiſé de remarquer que ſon cœur n'étoit pas d'accord avec ſa bouche. La converſation fut longue, & roula long-tems ſur ce qui ſe paſſoit dans l'Europe, enſuite il me demanda comment ſe portoient tels & tels Seigneurs à Lisbonne. Pendant cet entretien on préſenta le Bétel ordinaire dans de grands baſſins de vermeil, auquel les deux Jéſuites ne toucherent non plus que moi : on ſervit auſſi des liqueurs, dont perſonne ne goûta que le Procureur. Après avoir cauſé aſſez long-tems, le R. P. Olivarez voyant qu'Oviédo n'entamoit pas la queſtion de la ſucceſſion me fit ſigne de prendre congé ; comme je ne comprenois d'abord rien à ce ſignal, la Dame amie du Jéſuite mon protecteur, qui s'amuſoit à cauſer avec la femme d'Oviédo, crut trouver quelque reſſemblance dans mon viſage avec celui de ma tante,

& soit qu'elle le fit exprès ou non; que vous semble, dit-elle à Oviédo, du visage de M. de Biervillas? il me paroît avoir quelques traits de la défunte: cela est vrai répartit la femme d'Oviédo, il en a le nez, & quelque chose dans les yeux: cette observation renoüa insensiblement la conversation. Pour abreger, Oviédo demanda à voir mes papiers, le Procureur les étalla; Oviédo ayant jetté légerement la vûë dessus enfila un long discours, dont tout le précis fut que ma tante avoit fait des legs considerables à deux Convens, à ses domestiques & autres personnes, ce qui avoit fort diminué ce qui me devoit revenir naturellement; qu'au surplus il croyoit à vûë de païs qu'il pourroit bien me revenir tous frais faits environ une vingtaine de mille ducats; mais que ce n'étoit pas chose prête, & qu'il se passeroit bien huit ou neuf mois avant qu'on eût rassemblé tous ces fonds qui étoient dispersés; que cependant comme j'étois éloigné de chez moi, & que les jeunes gens ont toujours besoin d'argent, il m'avanceroit fort volontiers un millier de ducats en attendant la fin

de l'affaire, & qu'au ſurplus il m'offroit ſa table, où je lui ferois plaiſir de venir quand il me plairoit, & même tous les jours ſi je voulois; & pour m'y engager, il m'invita pour le lendemain au ſoir avec mon Procureur. Je lui rendis mille graces de ſes offres généreuſes, je le remerciai de ſes repas en lui répréſentant modeſtement que j'aimois la ſolitude & que j'étois accoutumé à manger ſeul, qu'ainſi je le priois de me diſpenſer du ſouper du lendemain, ce qui ne plut pas trop à mon Procureur, comme je le remarquai : après cela nous prîmes congé de ſa Seigneurie.

Retournez que nous fûmes aux Jéſuites, le R. P. Olivarez raporta mot à mot toute notre converſation à mon protecteur le bon P. Suarez, & après une infinité de raiſons balancées pour ou contre mon ſéjour à Goa, on tomba d'accord que par raport au caractere d'eſprit d'Oviédo, une longue réſidence en cette Ville ne pouvoit qu'être très-dangereuſe pour moi; qu'ainſi il falloit prendre les mille écus que cet homme offroit, dont je laiſſerois une

partie à Goa, & que je me servirois du reste pour voyager vers les Indes pendant quelque tems. Cet avis fut assez de mon goût : il ne fut donc plus question que d'avoir les mille ducats, & de trouver un Vaisseau prêt à partir.

Heureusement j'en trouvai un frété pour plusieurs ports des Indes, & qui devoit partir dans huit ou dix jours : je fus le dire à mon cher protecteur qui par le moyen de son ami le R. P. Olivarez, me fit toucher les mille écus qu'Oviédo donna sur mon récepissé assez gracieusement, du moins en apparence. Avec le secours de cet argent & de celui que j'avois, je fis mes petites provisions pour mon voyage : je priai le bon Pere Suarez de m'en garder une partie avec mes papiers que je retirai du Procureur, & après l'avoir remercié dans les termes les plus forts pour lui exprimer ma reconnoissance, & m'être fortement recommandé à ses priéres je pris congé de lui.

La veille que je devois m'embarquer sur le Vaisseau, je pris pareillement congé de mon hôte & de sa femme. Ces bonnes gens penſérent

m'étouffer de caresses, je les assurai positivement qu'avec la grace de Dieu, je comptois revenir chez eux à la fin de l'année : cela les calma, & essuya un peu leurs larmes. Mon hôte voulut à toute force m'accompagner au Vaisseau sur lequel je montai en sa présence le 19. Février mil sept cens dix-huit. Il se nommoit le Phénix armé de dix à douze piéces de canon : nous étions bien soixante & quinze personnes dessus, tant noirs que blancs, dont la plûpart avoient affaire en différens lieux pour leur négoce, ce qui me faisoit espérer de voir bien du païs.

Côte de Malabar. Quatre jours après avoir levé l'anchre, nous passâmes auprès d'une baye qui est au-dessous d'une grande Forteresse appartenante à un Prince Malabare. J'y comptai six-vingt Gabarres ou Barques de Malabarres, toutes prêtes à fuïr au moindre signe qu'on eût fait de les aller attaquer. On m'assura que ces Malabarres sont si fort opiniâtres qu'ils aiment mieux se couler à fond, & se brûler avec leurs Gabarres que de se rendre ; & si quelqu'un d'eux est fait prisonnier, & qu'il soit ensuite délivré, ils

ils le regardent comme un lâche & leur Prince le condamne à mort, comme indigne de vivre pour sa lâcheté. Cette résolution déterminée de vaincre ou de mourir, leur donne presque toujours la victoire sur tous ceux qu'ils attaquent : nous vîmes plusieurs feux tout le long de la côte de ces Malabares, que les Noirs allumoient comme pour donner signal de se tenir sur leur garde. Nous courumes sur un petit Bâtiment que nous apperçûmes de trois à quatre lieuës à cause du beau tems, & Francisque notre Capitaine étant prêt de l'aborder, lui envoya un coup de canon pour l'obliger à saluer notre pavillon. Le Capitaine du petit Vaisseau n'ayant pas voulu amener son humier, on lui redoubla un second coup qui lui emporta la bande de son éperon, & endommagea un peu le beaupré, de sorte qu'il fut contraint de mettre promptement sa chaloupe en mer pour venir à bord de notre Vaisseau, qu'il salua de la décharge de quatre mauvais canons de fer qu'il avoit ; après s'être fait connoître pour ami de notre nation, on le laissa aller. C'étoit un Mar-

chand qui faisoit négoce d'Epiceries qu'il conduisoit à Surate, dont bien lui en prit, car autrement on lui auroit abregé son chemin.

Après cette expédition nous continuâmes notre route, & arrivâmes à la vûë d'un Bourg fort joli sur le bord de la mer, dont j'ai oublié le nom. On y fait commerce d'épiceries & de toiles fines : on y trouve des animaux sauvages & privés, de toute espece. Il y a quantité de bons fruits, comme oranges, citrons, cocos & mirabolans. Les vivres y sont à bon marché. Comme nous arrêtâmes là quelque peu, j'eus occasion de voir les habitans du païs qui sont les mieux faits de toute la côte de Malabar ; mais ils sont aussi les plus méchans & les plus grands larrons. Les femmes y sont courtoises & si coquettes, qu'elles menent les Européens dans leurs maisons sans que leurs maris y trouvent à redire. Elles ne sont point interessées, & si elles étoient riches, elles feroient de grands présens aux Etrangers qui leur plaisent.

Paniani. Le trente de Février nous moüillames au-dessous de Paniani, où l'on

nous vendit à bon prix quelques provisions de bouche, comme fruits & poissons frais, que nous troquâmes pour du tabac & pour quelques soux de notre monnoyë. Le pescheur reçut cette espece de monnoyë sans considerer son peu de valeur, & la serra avec autant de joye que si ç'eût été des pistolles; il s'en alla très-content en nous donnant mille bénédictions. On nous conta que les Maures de ce canton célébrent une grande fête tous les ans qu'ils commencent le six de Mars, & finissent le dix-huit, pendant laquelle ils tirent tous les jours un nombre prodigieux de coups de canon.

Ce païs appartient au Samorin, ou Roi de Calicut qui est un fort puissant Prince. Les peuples qui lui sont sujets sont d'un naturel doux & obligeant : ils ont beaucoup plus d'humanité & de politesse que les autres Malabares. Ils suivent presque tous la Religion Mahométane, & ont plusieurs cérémonies qui ne sont point dans l'Alcoran, entr'autres cette fête dont je viens de parler. Paniani est la capitale de ce Royaume. Un de mes camarades de voya-

ge, qui avoit vû une de leurs fêtes, m'en fit la description suivante.

Description d'une fête des Indiens.

On choisit un lieu ouvert & uni d'une vaste étenduë, que l'on environne d'un fossé de douze à quinze pieds de profondeur & autant de largeur, où le Roi se rend avec les Princes & toute sa Cour, & tout le peuple; les gardes & les soldats font l'exercice du mousquet, de la demie pique, de la pertuisanne, tirent de l'arc, sautent, & se défient les uns les autres pour sauter le fossé du champ de bataille, luttent avec beaucoup d'agilité, & courent de toute leur force; mais le vaincu périt toujours malheureusement, & si en sautant quelqu'un tombe dans le fossé, il est accablé aussi-tôt de dards que les autres lui jettent. Quand il est mort ils le retirent pour l'exposer aux yeux de tout le monde, qui raille, & insulte le défunt de ce qu'il a osé entreprendre une action au-dessus de ses forces, & lui reproche qu'il a bien mérité la mort pour s'être ainsi mocqué du Roi & des Princes. Ces derniers ont leurs appartemens dans ce champ de bataille, & leurs Officiers y ont aussi des cases faites de toiles de cocotiers.

Tous les jours le Roi porté sur un palanquin fait le tour du camp, suivi des Princes & Officiers de sa Cour, pour observer combien il y a de combatans dans son Royaume, & les faire enrégistrer dans un grand livre que deux Maures portent sur un brancar. Toutes les familles de son Empire y assistent, & c'est un rendez-vous général des Etats de ce Prince, où ils ont la liberté de faire des festins, de danser, & de faire d'autres exercices en sa présence, de sorte qu'on peut dire que cette fête approche fort des anciens carousels & tournois, où les plus adroits & les plus forts reçoivent toujours quelque récompense.

Il s'y trouve plusieurs foux qu'ils nomment en leur langue, Las de vivre ou désesperés, qui n'apprehendant point la mort, demandent permission au Roi de combatre contre quelques-uns de ses gardes pour l'amour de lui, & pour faire preuve de leur valeur avant que de mourir. Le Roi leur permet de choisir ceux de ses gardes qu'ils veulent, & les ayant choisis ils commencent le combat à coups de sabre, & se taillent

par morceaux jusqu'à ce que l'un des deux tombe par terre, & si le garde reste victorieux, il est porté par tout le camp tenant un sabre nud à la main droite, & celui de son adversaire à la gauche : au contraire si le désespéré a eu l'avantage, & qu'il ait tué un garde du Roi, tous les autres gardes le hachent en piéces, pendant que l'on fait joüer les feux d'artifices & l'artillerie, & que l'on fait rétentir le son des tambours & des trompettes, qui ont plus d'une brasse & demie de long. Voilà les principales cérémonies qui se font pendant cette fête, qui coûte toujours la vie à plusieurs malheureux, suivant la coutume des barbares.

Les hommes de ce païs sont ordinairement de petite taille, mais fort vigoureux & bons soldats, à cause de l'exercice des armes qu'ils font dans les guerres continuelles qu'ils ont avec leurs voisins; parce que ce Prince a toujours quelque chose à démêler avec les Rois de Malabar & de Cananor; & quoique son Royaume soit de petite étenduë, il est assez peuplé pour lui fournir un bon nombre de combatans. Ils ne

ſont pas naturellement jaloux, mais rigides obſervateurs de leurs loix, tant ſpirituelles que politiques.

Leur police n'oblige point les femmes à une continence fort réguliere, ſi ce n'eſt celles qui ſont de la premiere qualité, auſquelles il eſt permis de prendre autant de maris que leur bien peut en entretenir, de même les hommes prennent des femmes à proportion de leur revenu; mais il eſt défendu aux uns & aux autres ſous peine de mort, d'avoir commerce avec un homme, ou une femme de moindre qualité que la leur, & ſi quelqu'un eſt ſurpris contrevenant à cette loi, le Roi les fait mettre tous deux en priſon, & après qu'il s'eſt fait inſtruire de leur faute, il les condamne à être brûlés avec les plus proches de leurs parens.

L'égalité de condition pour la galanterie n'eſt requiſe qu'en ce qui concerne le diminutif à l'égard des femmes; car les hommes de condition peuvent aimer des femmes de plus haute naiſſance qu'eux ſans encourir aucune peine. Les gens de moindre condition ne ſont pas ſi ſcrupuleux, & ce qui paſſe parmi

nous pour l'infamie des filles & des femmes, n'eſt point chez eux un deshonneur : car les peres & les meres ne font aucune difficulté de proſtituer leurs enfans aux Etrangers dès l'âge le plus tendre, & même leurs femmes, qu'ils ſe prêtent les uns aux autres, auſſi-bien que leurs filles, Le prétexte qu'ils prennent pour autoriſer une pareille diſſolution, eſt que Dieu leur a donné une puiſſance abſoluë ſur leurs femmes & ſur leurs enfans, pour s'en ſervir dans toutes leurs néceſſités. Les femmes ſont bien mieux faites que les hommes, & autant déſintereſſées qu'elles ſont coquettes.

Les fils du Roi ne ſuccédent point à la Couronne, mais ſes neveux; parce que, dit-il, il ne ſçait pas s'il eſt le véritable pere des enfans de ſa femme, au lieu qu'il eſt aſſuré que ceux de ſa ſœur ſont ſes neveux : auſſi le premier Prince épouſe toujours ſa couſine, & à ſon défaut le ſecond. De mon tems ce Roi en avoit deux qu'on aſſuroit n'être diſtingués de ſes ſujets, ni par leurs habits, ni par leur ſuite : bien plus, les ſujets ne leur rendent aucun reſpect n'é-

tant pas considerés comme héritiers du Royaume.

Ce Roi réside ordinairement à Paniani. Son palais est bâti de briques, de pierres & de terre grasse, ou argille, de petite étenduë, ressemblant plutôt à une métairie de Bourgeois qu'à un château. La meilleure chere & les mets les plus délicieux de ces Rois, sont ordinairement des œufs en omelette, ou durs, du lait, du ris cuit à l'eau & quelques cocos, ou bananes.

De cet endroit nous fîmes voile à Alicote petite Ville du Royaume de Cananor, situé sur la riviere qui porte ce nom : nous arrêtâmes peu en cet endroit, & nous continuâmes notre route en cotoyant d'un très-beau tems toute cette côte de Malabar qui est d'une très-vaste étenduë. Enfin nous arrivâmes au Cap Comorin, Montagne fort haute à la vûë de l'Isle de Ceylan, que nous cotoyâmes quelque tems à notre malheur; car nous fumes presque tous attaqués du mal d'esquinancie, causé par la force de la senteur des canelles de cette Isle, que les Noirs du païs brûloient pour lors suivant leur coutu-

Royaume de Cananor.

Cap Comorin.

me pour en ôter le profit à certaine nation établie dans cette Isle contre la volonté du Roi. Ce mal est très-dangereux, plusieurs personnes en meurent, & presque tous ceux qui se font saigner. Il prend d'abord à la gorge, empêche la respiration, & dégoûte si fort que l'on ne peut ni boire ni manger, ni avaler quoi que ce soit, si ce n'est quelques goûtes de boüillon avec bien de la peine. Il dure ordinairement douze ou quinze jours; mais par les bons soins du Chirurgien de notre Vaisseau qui étoit un fort habile homme, il ne mourut personne qu'un Mousse.

Côte de Coromandel.

Notre Capitaine avoit dessein de moüiller dans un des ports de cette Isle, mais il changea tout à coup de sentiment, & cingla vers la Côte de Coromandel pour mettre quelques marchandises à terre à Tranquébar, Ville fort jolie & très-agréable qui appartient aux Danois. Elle a été pillée plusieurs fois par les Sauvages, mais à présent elle est hors d'insulte, & capable de soutenir un siége dans les formes. Elle est arrosée d'une belle riviere, bien close de bonnes & épaisses murailles, avec quatorze

Tranquébar.

ou quinze bastions, garnis de canon outre une citadelle. La garnison est composée de Danois & de Noirs qui font garde jour & nuit. Les vivres y sont à très-bon marché. Nous y passâmes cinq ou six jours, & nous fîmes provision de ce dont nous avions besoin. Un bœuf ou vache, l'un portant l'autre ne coûte en cet endroit que sept ou huit livres, un cochon quarante ou cinquante soux, les poules deux ou trois soux; la mesure de ris blanc pésant quarante-quatre livres, vingt soux, & le reste à proportion.

Le poisson y est en si grande abondance, que pour un fanoux qui vaut cinq soux monnoye d'Europe, on en a de gros comme de grands saumons pésant jusqu'à soixante livres. Le tabac y est pareillement très-commun, il croît en quelques endroits du païs sans être semé. Il y a de toutes sortes de fruits, & sur-tout des ananas, des yagues, des pampelmons, des goyaves, des mangues & des bananes. Les légumes y viennent en abondance: il y a des melons d'eau qui ont un goût musqué, & qui sont blancs & rouges, on les mange comme des poires ou

des pommes. On y trouve force citrons doux & aigres, des oranges admirables, quantité de tamarin & de casse, de cocos & de palme dont on fait le vin, & d'autres arbres appellés fary & méry, dont on fait aussi une espéce de vin.

Il y a aussi un autre beau fruit que l'on appelle yaques, fait comme des citroüilles. Ce fruit péze ordinairement vingt à trente livres, on le mange quand il est jaune, il a le goût musqué, & quand il est trop mûr, il sent le vieux fromage, il a trois doigts épais de chair, & sa peau est toute pleine d'épines pointuës comme celles d'un hérisson; les grains qu'il enferme sont gros comme le pouce, & quand ils sont cuits sous la cendre, ils ont le goût de marons ou chataignes. C'est de cette Ville & de la côte de Coromandel que viennent les belles chites & autres toiles rayées, & à fleurs de toutes façons, dont on voit une si grande abondance en France & en Angleterre. La plus fine toile vient de Bengale que l'on ouvrage à Mazulipatan, où l'on mésure les étoffes à coudées, ou bien à brasses.

Le païs eſt très-agréable ; les habitans y ſont bienfaits, mais ils ſont lâches & fainéans ; leurs femmes ſont extrêmement coquettes, elles aiment les étrangers ; elles prenoient mille prétextes pour converſer avec nous. Les filles nous apportoient ſur leurs têtes d'excellente eau fraîche, qu'elles alloient quérir à trois quarts de lieuë, pour les vendre quatre cachis qui eſt la monnoye du païs, avec les fanoux, les roupies, les riſdales & les pagodes d'or. Le fanoux vaut quatre-vingt quatre cachis, les roupies trente-deux ſous, la riſdalle un écu, & la pagode cinq à ſix livres. D'autres nous apportoient du lait, du beurre frais, du tabac, & des fruits, ſans exiger autre récompenſe que quelques marques d'amitié. Il eſt aiſé de juger ſi ce ſéjour nous étoit agréable.

Fanoux, roupies, riſdales, pagodes, cachis.

Les peuples de Coromandel ſont preſque tous idolâtres ; leur Pagode de Tranquébar eſt un Temple bâti de briques, ſi ancien qu'il ne ſemble plus qu'une vieille maſure enfoncée en terre : dans cette Pagode il y a un autel, ſur chaque coin duquel on voit une figure de leur Dieu & du

Deſcription du Temple ou Pagode de Tranquébar.

Diable, qu'ils adorent avec le Soleil, la Lune, les Etoiles, un Cheval, un Eléphant, un Coq, & plusieurs autres animaux qui sont peints tout autour de la Pagode, laquelle est éclairée nuit & jour par quantité de lampes d'étain & de laiton. Les portes en sont toujours fermées, & les Noirs y font la garde jour & nuit très-exactement, & en défendent l'entrée aux Chrétiens. J'y entrai cependant sous la faveur d'un Marchand Maure qui avoit un grand crédit parmi eux, & duquel j'avois acheté quelques bijoux.

Il y a sous la couverture de la Pagode, qui n'est pas fort élevée, un grand nombre d'oiseaux de différente espéce, qui font leurs nids & se retirent en ce lieu, sans qu'il soit permis à qui que ce soit de les prendre ou de les chasser. Il y a des milans & des corbeaux que les Maures assurent être les anges gardiens de leurs ames quand ils sont morts : il y a pareillement des pigeons & des moineaux qui vivent tous ensemble en bonne harmonie sans que les milans les détruisent. En entrant dans la Pagode je vis un char à quatre roues;

sur lequel étoit le modéle d'une Pagode faite de bois en architecture, de la hauteur de quinze à vingt pieds, faite en pointe, où étoit le pavillon du Grand Mogol qui se dit Empereur des Indes, ses armoiries, celles de plusieurs Rois du païs, & de quantité de Seigneurs & même celles des riches Marchands; ciselées & gravées autour de cette Pagode, avec des figures de diables, dont il y en a qui jettent le feu par la gueule, les narines & les yeux, & d'autres qui ont plusieurs grandes cornes.

Principale fête de la Pagode.

Ils célébrent la fête de cette Pagode portative tous les ans au mois de May. Alors on la pare fort proprement de brocars d'or & d'argent & de riches tapis, avec plus de deux mille petites écharpes de soye de toutes coleurs, qui ressemblent, quand le vent les agite, assez bien à des flammes. Quand tout est préparé on bat le tambour pour avertir tout le monde de se tenir prêt pour accompagner la Pagode par la Ville pendant la nuit. Il n'y a personne qui n'obéisse à ce commandement, & trois cens Noirs tirent cette petite Pagode hors de la grande, & la traî-

nent par les ruës. Douze jeunes filles richement vêtuës se tiennent debout dans la gallerie qui regne autour de cette machine, & font mille postures & gestes pendant cette cérémonie: elles mêlent leurs voix à plusieurs instrumens, qui font, dit-on, un concert assez agréable. Quatre grands Noirs portent sur un brancard la figure du diable, orné d'étoffe d'or, de pierreries & de richesses inestimables, que les Grands & les Riches fournissent pour cet effet; un grand nombre de Noirs portant chacun un flambeau à la main les précede. Ces flambeaux sont faits d'un gros bâton envelopé de bandes de toile de diverses couleurs trempée dans de l'huile de cocos, qui fait une très-grande lumiere, que ni la pluïe ni le vent ne peuvent éteindre; mais si puante que ceux qui n'y sont pas accoutumés, ne la peuvent supporter.

La figure de leur Dieu Ram portée sur un autre brancar, & ornée de même que celle du Diable suit la Pagode. Deux Brames ou Prêtres de la Loi marchent après, dansant, & se tournant de côté & d'autre avec plusieurs filles & garçons de même

taille, de l'âge de dix à douze ans, qui n'ont pour tout vêtement qu'une petite paigne, ou écharpe de toile fine qui cache légerement leur nudité. Les parens de ces enfans se croyent fort honorés de les voir danser avec leurs Brames, qui sont vêtus d'une façon bisarre. Leur turban est composé de queuës de vaches ou de chevaux: ils ont le visage, le ventre, & les jambes découvertes & jaunes, n'ayant aussi qu'une simple paigne ou écharpe pour cacher ce qu'il ne faut pas montrer. Ils ont trois grandes & rondes marques sur le front; une bleuë, une blanche & une rouge. Ils portent de gros pendans d'oreilles d'or, & des colliers de grosses perles fines : ils ne coupent jamais leur ongles des pieds & des mains, mais ils les laissent croître & les ajustent en forme de croissant. Ils se tourmentent d'une maniere surprenante, & quand ils sont las, ils se couchent au milieu de la ruë, & se reposent un quart d'heure. Pendant leur repos tout le monde s'arrête, & quatre grands Noirs tout nuds étendent sur les Brames une large couverture qu'ils soutiennent en l'air : après ce-

là ils continuënt leur marche qui dure toute la nuit, & d'espace en espace il y a des réposoirs dans les quartiers de la Ville, où s'arrêtent ceux qui portent la Pagode & les autres Idoles. On rencontre presque par-tout des feux de joye & d'artifice, de sorte que la Ville paroît toute en feu; il y a ordinairement dix ou douze mille personnes à cette procession, dont la plûpart portent leurs bras élevés sur leur tête, & les poings fermés par dévotion, criant de tems en tems, & disant plusieurs prieres à leur mode. Il y en a qui par un zéle particulier se jettent le ventre contre terre au devant de la Pagode, afin qu'elle leur passe sur le corps, & qu'ils en soient roüés & brisés, croyant de mourir martyrs & bienheureux.

Après la grande cérémonie de la Pagode ils se reposent deux jours, ensuite desquels ils récommencent la même réjoüissance; mais ils portent tous les jours sans manquer différentes figures sur des brancars, & particuliérement celles du diable & de leur Dieu: ils portent aussi sur un brancar un Eléphant d'une prodigieuse grosseur, & si bien fait qu'il ressem-

ble à un naturel : il a une clochette à son cou & un petit Noir entre ses jambes, qui tient à sa main un chassemouche, qu'il agite continuellement pour écarter les mouches qui voudroient piquer l'Eléphant ; il fait aussi plusieurs grimaces pour faire rire les assistans, & fait sonner de tems en tems la clochette. Ils portent de même un grand cheval blanc de bois, avec un attirail semblable à celui de l'Eléphant, & ceux qui portent ces figures les font mouvoir comme si elles vouloient se battre : ils portent encore en cérémonie les autres figures du Soleil & des autres dont j'ai parlé, & celles de la poule, du singe & des corbeaux les nuits consécutives, & ont soin de laver soir & matin le visage à leurs Idoles, & de leur présenter à boire & à manger. Ceux qui portent ces statuës & qui traînent la grande Pagode, sont accompagnés de gardes armés de gros bâtons, qui les battent sans miséricorde pour la moindre faute, & ceux qui ont reçû le plus de coups durant le tems de la fête, sont les plus estimés.

La Pagode & les Idoles étant re-

mises dans le Temple, ils se retirent dans leurs maisons, où ils se festinent & se réjoüissent avec leurs amis, & envoyent à manger à leurs Brames ou Prêtres, dont quelques-uns habitent au bord de la mer, où ils vivent dans une austerité inconcevable, faisant des cris épouvantables de tems en tems. Ce sont eux qui sont les dépositaires de tous les mystéres de la Religion. Ils ont entr'eux une espece de Théologie, s'il est permis d'user de ce terme, qu'ils tiennent fort secrete, & dont ils ne révelent rien à personne : voici cependant quelques articles de leur croyance. Ils confessent qu'il y a un Dieu Créateur du Ciel & de la Terre qui les a formés, & que ce Dieu est souverainement bon, souverainement sage & puissant, incapable d'aucune colere, de sorte qu'il n'est pas bésoin de le prier, parce qu'il ne peut jamais faire que du bien à ses créatures, & jamais de mal ; mais qu'il faut prier le mauvais Esprit ou le Diable, qui a reçû de Dieu le pouvoir de nuire au genre humain, afin qu'il les laisse vivre en paix, & qu'il ne les tourmente & batte point ; car sou-

vent il arrive qu'ils ſont meurtris de coups qu'ils diſent avoir reçûs du diable. ils le cherchent & l'invoquent avec une dévotion qui cauſe de l'étonnement.

Durant notre ſéjour à Tranquébar quoique de peu de jours, je liai converſation avec un François qui y étoit établi, & dont l'hiſtoire eſt ſi ſinguliere que je la raporterai ici ſuccintement, ne doutant point qu'elle ne plaiſe à ceux qui auront la curioſité de la lire. Ce François étoit originaire du Poitou Province de France, il pouvoit avoir vingt-huit ans, il étoit d'une taille médiocre; mais bien priſe, & un peu fournie; il avoit les yeux vifs, pleins de feu, & qui marquoient beaucoup d'eſprit : ſes longs voyages avoient brûlé & groſſi ſon teint, mais ils n'avoient pas effacé la beauté des traits de ſon viſage. Il avoit la phyſionomie la plus belle du monde, & fort éloignée du malheur qui lui étoit arrivée. Sa bonne mine, ſon courage, & la politeſſe qui paroiſſoit dans ſa converſation, faiſoient croire que ſa naiſſance étoit plus élevée que ſa fortune.

Hiſtoire d'un Poitevin.

En effet il étoit bien né, & d'une

famille, disoit-il, assez connuë en Poitou; mais la nature lui avoit donné un aîné qui ayant pris de bonne heure possession des héritages & des biens de sa maison, n'avoit laissé à ce cadet qui fort peu de chose, & une légitime si modique, qu'elle ne pouvoit pas suffire à son inclination généreuse, ni à son humeur magnifique. Son pere avant que de mourir avoit pris un soin particulier de son éducation, le destinant à l'Eglise; il l'envoya à Paris faire ses études. Les Muses eurent d'abord pour lui des graces, il les cultiva, & leur fit la cour quelque tems avec beaucoup d'attachement; mais le hasard ayant un jour offert à sa vûë dans les Jardins du Luxembourg, une jeune personne que l'on avoit rétirée depuis peu d'un Convent, il fut tellement épris de ses charmes, qu'il n'en trouva plus dans l'étude, & abandonna entiérement les livres. Il appliqua tous ses soins à faire connoître son amour, & n'oublia rien pour se faire aimer. Il avoit le talent de persuader aisément, il parla, il fut écouté, & on le crut; il soupira, & on le fit espérer; enfin il se plaignit & on le

consola ; mais pour bien établir son bonheur, il vouloit qu'il fût cimenté par le lien sacré, afin que rien ne pût en interrompre le cours.

Son petit collet étoit un grand obstacle qu'il leva bien-tôt. Il prit l'épée, & sans réflechir sur sa fortune, il osa s'attacher ouvertement à la recherche de cette beauté que l'on avoit destinée à un héritier fort riche. Les parens de sa Demoiselle lui firent connoître leur intention & résolurent pour lui ôter toute sorte d'espérance, d'avancer le tems du mariage qu'ils avoient projetté. Il en fut averti, & ne voyant aucune apparence d'écarter ce malheur que par la mort de son rival, il l'obligea à tirer l'épée, & le tua assez heureusement pour n'être pas arrêté. On lui fit son procès, & on enferma la belle dans le même Convent d'où elle étoit sortie il y avoit quelque tems.

Ce fut alors que le désespoir s'empara de son âme, & lui fit prendre la résolution de périr, ou de retirer l'objet de son amour de la prison perpétuelle où on l'avoit condamnée. Il trouva moyen de lui donner avis de

ſon deſſein, qu'il exécuta avec autant de ſuccès que de hardieſſe. La nuit favoriſa la fuite de ces amans : ils prirent la route d'Angleterre, & leur barque étant prête à faire naufrage ils furent ſecourus à propos, & ſauvés par le ſecours d'un navire Hollandois qui les emporta à Amſterdam, d'où ils écrivirent à leurs parens pour en retirer quelques commodités : mais la colére de ceux-ci, qui ſe croyoient offenſés outrageuſement, n'étoit point diminuée par l'éloignement des coupables, à qui ils réfuſerent toute ſorte de ſecours ; de ſorte que ces deux amans étant preſſés de l'indigence, furent contraints d'accepter le parti qu'on leur propoſoit d'aller aux Indes, où on leur promettoit de leur donner de quoi ſubſiſter avec honneur.

Un Marchand de la Rochelle qui trafiquoit en Hollande, leur avoit inſpiré ce deſſein, ſans doute par ordre de leurs parens. Il négocia ſecretement avec un Capitaine qui devoit dans peu de jours mettre à la voile pour Batavia, & ils furent reçûs dans ſon Vaiſſeau avec beaucoup d'honnêteté. Leur amour mutuel adouciſſoit

adoucissoit leurs peines, & leur faisoit supporter patiemment les fatigues d'un si long voyage; & leurs tendresses réciproques calmoient leurs déplaisirs & leurs chagrins. Enfin, ils n'étoient pas tout-à-fait malheureux dans leur infortune, si l'amour qui leur avoit tant causé de traverses, ne se fût emparé du cœur du Capitaine du Navire, pour leur livrer encore une guerre plus cruelle que toutes les persécutions qu'ils avoient souffertes.

Cet Officier avoit remarqué l'union de ce couple amoureux, dès le moment qu'il les reçût dans son Vaisseau, sans former la pensée de la troubler; mais le loisir d'une longue navigation lui ayant fait contracter une habitude assez familiere avec le mari & la femme, il conçût premierement une grande amitié pour tous les deux qui dégénera bien-tôt en une extrême jalousie de l'un, & une violente passion pour l'autre. Il dissimula néanmoins ses sentimens, & sçût les cacher avec adresse aux yeux du Cavalier, mais toute sa précaution fut inutile à l'égard de celle pour qui il avoit pris tant d'amour. Il est bien

difficile de tenir long-tems une flamme cachée aux yeux qui l'ont allumée. Cette belle personne s'apperçût qu'elle plaisoit trop au Capitaine, elle en eut un chagrin qu'elle ne put celer. Elle connoissoit l'amour & sa puissance, & sçavoit que pour se satisfaire il osoit tout entreprendre, & qu'il croit tout lui être permis. Elle en apprehendoit les effets qui ne pouvoient être que malheureux, si l'Officier Hollandois continuoit à l'aimer. La considération de son époux la faisoit frémir; elle envisageoit les périls où il étoit exposé, avec une frayeur qui la mettoit hors d'elle-même; elle n'osoit pas l'en avertir de peur de lui donner de la jalousie, qui peut-être auroit été cause de sa perte, & l'auroit poussé à faire paroître imprudemment quelque ressentiment de la passion de l'Officier qui lui témoignoit une amitié extraordinaire.

Après avoir réfléchi sur ce qu'elle devoit faire dans une telle conjoncture, elle imagina un ingénieux expédient pour prévenir les fâcheuses suites de l'amour que sa beauté avoit innocemment inspiré; Ce fut de se

cacher le plus qu'il lui seroit possible, & d'éviter autant qu'elle pourroit la conversation du Hollandois, dans l'espérance que par cette réserve, elle pourroit rompre tout commerce avec lui, & lui ôter en même-tems la liberté & l'occasion de faire un aveu de son impudique flamme. Pour mieux réüssir dans ce dessein, elle s'enferma dans sa chambre sous prétexte de quelqu'incommodité; mais le travail de la mer joint à ses chagrins la rendirent en effet malade, & ce qu'elle avoit voulu feindre pensant en recevoir du soulagement, faillit à lui attirer ce qu'elle fuyoit si soigneusement, & à faire éclater ce qu'elle craignoit autant que la mort : car le Capitaine du Navire redoubla ses soins avec tant d'empressement pour elle, que sans la grande prévention de son mari, il auroit facilement pénetré le motif qui obligeoit l'Officier Hollandois à être continuellement auprès du lit de sa femme, où il faisoit apporter des rafraîchissemens, & passoit les jours à joüer avec le Cavalier, qui profitoit sans réflexion de la distraction amoureuse de son Capitaine,

lequel plaignoit moins la perte de son argent que la langueur de la belle malade.

Il continua de cette maniere jusqu'à la petite rade de Surate, où il moüilla l'ancre, & d'où il passa à terre au comptoir de ceux de sa nation. Le premier soin qu'il eut, fut d'offrir à son ami un logement à Surate pour lui & pour sa femme chez un Marchand de sa connoissance. Le Cavalier François l'accepta contre le sentiment de sa femme qu'il y conduisit, & y demeura auprès d'elle. La douceur de l'air & le repos rétablissoient de jour en jour la santé de cette aimable malade; la conversation d'une Européenne logée chez le même hôte y contribuoit beaucoup. C'étoit une Portugaise âgée de dix-huit ans, très-agréable de corps & d'esprit, laquelle s'étoit embarquée à Lisbonne avec son mari, dont les parens demeuroient à Goa où ils étoient fort puissans; il avoit été contraint de rester à Surate où il étoit mort d'une maladie qu'il avoit contractée sur mer, ce qui avoit obligé cette femme à rester dans cette Ville: elle attendoit depuis trois mois une

commodité pour aller à Goa, où elle avoit des parens outre ceux de son mari. Le récit de sa douleur soulageoit en quelque façon le souvenir des malheurs de la malade, qui respiroit avec beaucoup plus de liberté depuis qu'elle étoit éloignée de l'importun Capitaine, dont elle appréhendoit la présence. Elle en étoit délivrée parce qu'il n'osoit pas sortir souvent de son bord; mais cet éloignement facilitoit le dessein que ce malheureux avoit formé pour en avoir une libre possession, & l'amitié qu'il avoit toujours témoignée à son mari, fut un prétexte pour faire réüssir la trahison qu'il avoit méditée.

Il lui manda donc de le venir trouver pour faire une course jusqu'à Négapatan en attendant que sa femme rétablît sa santé, lui faisant entendre pour l'amorcer, que la commission qu'il lui donnoit, lui seroit fort avantageuse, & qu'il ne doutoit pas que le Gouverneur de la Forteresse, homme très-gracieux & très-puissant, ne lui donnât une récompense considérable, & le commandement d'un grand Navire char-

gé des richesses des Indes pour le conduire en Hollande.

Le Gentilhomme Poitevin impatient de faire quelque chose qui pût mettre sa fortune en meilleur état, crut qu'il ne devoit pas négliger l'occasion qui se présentoit de faire connoître sa capacité & sa conduite. Il se disposa promptement à partir, & ayant mis ordre à tout ce qui étoit nécessaire pour son voyage; il apprit à sa femme avec empressement la commission que son ami lui donnoit par préference, & lui exagéra les avantages qu'il espéroit en tirer. Cette nouvelle la surprit si fort qu'elle demeura quelques momens sans avoir la force de lui témoigner ce qu'elle pensoit. Mais ayant repris ses esprits, elle crut qu'il n'étoit plus tems de feindre, & que si les raisons qu'elle pouvoit lui dire avec bienséance pour l'obliger à rester auprès d'elle, n'étoient pas assez fortes, il falloit ne lui point céler celles qui devoient infailliblement le retenir, s'il étoit encore sensible à l'amour & à l'honneur. Elle lui répresenta avec toute la tendresse imaginable que son éloignement augmenteroit son cha-

grin, & rédoubleroit si fort sa langueur qu'elle en perdroit la vie; qu'il entreprenoit un voyage dont il ne prévoyoit pas les dangers & les malheurs qui le ménaçoient. Elle le conjura par tout ce qu'elle put imaginer de plus pressant, de ne la point abandonner dans une Ville où elle ne connoissoit personne, & de permettre au moins qu'elle s'embarquât avec lui. Voyant ensuite que la résolution de son mari ne pouvoit être ébranlée par ses prieres, & qu'il combattoit tout ce qu'elle lui disoit de touchant, par des marques & des protestations d'amour encore plus tendres, & par des apparences d'établir leur repos & leur fortune, elle voulut l'intimider en lui faisant comprendre qu'elle s'étoit apperçûë que cet officieux ami qui vouloit l'engager à faire un long voyage sous l'espérance d'un gain considerable, avoit sans doute un dessein qu'elle avoit prévû depuis long-tems, & qu'il n'attendoit que la commodité de son absence pour le faire éclore, & pour le punir de son aveuglement & de sa crédulité trop facile.

Ces paroles quoiqu'ambiguës ne

laisserent pas de faire entendre au Cavalier ce que sa femme vouloit dire, il hésita quelques momens & parut troublé d'entendre une chose qu'il ne pouvoit soupçonner; mais après quelques réflexions il se rassura sur la vertu de sa femme, & sur la confiance qu'il avoit au Capitaine Hollandois. Il s'imagina que l'amour de son épouse lui faisoit chercher toutes sortes de prétextes pour le dissuader d'une entreprise qui l'éloignoit d'elle, & qu'elle n'en avoit point trouvé de plus forts que la jalousie qu'elle vouloit lui donner. Il se persuada que l'amitié de l'autre étoit trop sincere pour être interessée & pour couvrir une perfidie.

Dans cette pensée il résolut de tenter ce voyage & de partir le lendemain malgré la résistance de sa femme qu'il espéroit revoir bien-tôt. Il lui dit adieu dès le même soir, & tâcha par mille moyens de lui ôter tous les soupçons & les appréhensions qu'elle avoit. La voyant alors dans une situation plus tranquille & plus raisonnable, il alla chez la Portugaise pour lui recommander d'en avoir soin & de ne la pas abandon-

ner. Cette jeune veuve qui n'avoit point été informée du voyage du Cavalier François, parce qu'elle gardoit la chambre depuis deux jours à cause d'une petite incommodité, sçachant qu'il devoit passer devant Goa, le pria de lui donner passage jusques-là : il ne put s'en défendre, & quoiqu'il eût un grand déplaisir d'enlever une compagnie si agréable à sa femme, il fut bien aise d'ailleurs d'obliger cette Portugaise. Le tems pressoit, la nuit étoit déja avancée, & il devoit entrer dans une barque à la pointe du jour pour se rendre à Suälis où l'embarquement se devoit faire, de sorte que la jeune veuve eut si peu de loisir qu'elle ne put aller prendre congé de son amie, & s'en alla sans l'avertir de son départ. La barque attendoit au port le Cavalier François, qui n'y fut pas plutôt arrivé qu'il reçût les ordres du Capitaine Hollandois avec plusieurs embrassades, & autres démonstrations d'amitié, & prit la route de Goa.

A peine étoit-il sorti hors du port que sa femme y arriva toute éperduë, l'amitié qu'elle avoit pour la Portugaise l'avoit poussée à la faire

appeller lorsqu'il fut jour pour se consoler avec elle de l'absence de son époux ; mais ayant appris qu'elle étoit partie avec lui, la jalousie s'empara tout à coup de son esprit, & ne voyant aucun remede à sa douleur, elle s'abandonna à son désespoir, & étoit prête à se donner la mort sans l'opposition d'une fille qu'elle avoit avec elle. Elle se répresenta confusément tout ce qu'elle avoit fait, & tout ce qu'elle avoit dit à son mari pour le retenir, & ne douta point que cette invincible résistance qu'il avoit fait voir, ne fût un témoignage visible de son infidelité & de sa trahison. Elle jugea avec beaucoup d'apparence qu'il aimoit la jeune Portugaise, qu'il avoit concerté avec elle de s'en aller ensemble, & repassant dans sa mémoire le tems que cette veuve avoit gardé la chambre, elle se persuada qu'elle l'avoit employé à faire ses préparatifs. Enfin cette infortunée Ariadne prit la résolution de suivre son infidéle Thésée, elle loüa un bateau & se fit porter avec une diligence extraordinaire au bord de la mer, d'où elle pût voir de loin celui qu'elle croyoit le plus perfide

de tous les hommes. Elle vouloit courir après lui, mais les Mariniers réfuserent de sortir du port, alors étant abatuë de foiblesse & de douleur, elle tomba évanoüie.

Le Capitaine Hollandois en ayant eu avis la fit porter dans son Navire, où il n'oublia rien pour la faire revenir & pour lui ôter l'envie de mourir. Il lui fit espérer qu'elle reverroit bien-tôt cet époux si chéri qu'elle condamnoit mal-à-propos d'infidélité; l'ayant consolée en quelque façon il la renvoya à Surate, où elle vouloit retourner malgré lui; de peur que s'il la retenoit par force, il n'irritât ses chagrins dont elle pourroit mourir, & qu'il ne se vît par-là frustré des espérances qu'il avoit conçûës.

Etant de retour à Surate, il l'envoyoit visiter tous les jours jusqu'à ce qu'il se vit obligé de mettre à la voile pour Batavia. Il lui manda alors que son mari avoit été contraint d'y moüiller, que si elle vouloit y aller, il offroit de l'y conduire en quinze jours ou trois semaines. La dissimulation de cet Officier avoit fait croire à cette affligée qu'il avoit pour elle

moins d'amour qu'elle ne se l'étoit imaginé. Elle avoit rétabli ses forces, en calmant ses chagrins, & ses douleurs avoient fort peu diminué l'éclat de sa beauté. Elle ne se défioit plus tant de lui, & vint de bonne foi dans son Vaisseau, où il lui fit entendre d'une maniere fort touchante avec une grande démonstration de zéle & de dépit, que son mari les avoit trahis tous deux, qu'il avoit moüillé au port de Goa, où il s'étoit refugié avec tous les meilleurs effets du Vaisseau, & la belle Portugaise qu'il aimoit passionnément ; qu'il en avoit reçû des nouvelles trop certaines pour en douter, & qu'il ne lui avoit pas voulu faire part de cette disgrace qu'il ne fût en état de l'en consoler par des assurances de ses services, d'une fidelité inviolable, & d'une passion la plus sincere qui fût jamais : il accompagnoit ce qu'il disoit de tant d'apparence de vérité, que la belle infortunée ne douta plus de son malheur. Dans ce comble d'affliction elle ne sçavoit que pleurer, & ce fut long-tems sa seule occupation : les soupirs & les caresses continuelles du Capitaine la fatiguoient d'au-

tre part, & pour se délivrer de ses importunités, elle lui permit d'espérer, & lui demanda du tems pour essuyer ses larmes & pour s'accoutumer à l'aimer. Cependant elle n'y sentoit aucune disposition, & son cœur lui disoit de tems en tems que son époux n'étoit pas infidéle. Ces mouvemens lui donnoient quelques rayons de joyë & d'espérance, qui écartoient un peu ses chagrins, mais ils revenoient bien-tôt, & s'augmentoient toujours au lieu de diminuer; de maniere que sa langueur fut suivie d'une maladie qui dura jusqu'à Batavia, où le Capitaine après l'avoir fait traiter long-tems dans son logis, & étant contraint de repasser en Hollande, la mit à l'Hôpital, où elle mourut en peu de jours.

Le pauvre Poitevin en me contant cette histoire étoit pénetré de la douleur la plus vive; pour ce qui regarde la suite de la sienne, après s'être embarqué à Sualis, comme on a vû, avec une recruë de cinquante soldats & quelques marchandises, dont le Capitaine lui avoit donné la conduite; il reconnut quand il voulut moüiller à Goa pour y débarquer

la Portugaise, que les Matelots & les Soldats n'avoient ordre de lui obéir qu'en apparence ; car ils ne refuserent pas seulement d'aborder la terre & d'entrer dans le bassin de cette Ville, mais ils le menacerent de le jetter à la mer, s'il se mettoit en devoir de faire valoir son autorité, & ils se saisirent de ses coffres de peur qu'il n'ouvrît le paquet adressé au Gouverneur de Négapatan, & qu'il ne découvrît par là la perfidie du Capitaine Hollandois. Le souvenir de ce que sa femme lui en avoit dit, excitoit pour lors dans son ame des mouvemens qu'il n'est pas facile d'exprimer ; son désespoir auroit sans doute éclaté, si on ne lui eût ôté la liberté de rien entreprendre. Il ne put retenir ses plaintes quand il fut devant le Gouverneur de la Forteresse de Négapatan ; mais cet Officier étant de même nation & de même nature que celui par lequel il avoit été trahi ; il n'en put tirer aucune satisfaction, sinon qu'il lui permettoit de garder la Portugaise, pour récompenser la perte de sa femme, qu'il n'étoit pas prêt de revoir, & que puisqu'il étoit venu aux Indes pour

servir la République, il falloit qu'il fît le devoir d'un bon soldat, & qu'il montrât par sa fidelité & par son courage qu'il étoit digne des emplois & de la récompense qu'on lui avoit fait espérer; qu'il lui donnoit deux ans de tems pour en donner des preuves, & qu'ensuite on auroit égard aux services qu'il auroit rendus. Ce tems étant expiré, le Cavalier demanda au Gouverneur congé de retourner à Surate, ou Goa, ou en Hollande; mais se voyant renvoyé d'une année à l'autre, il prit la résolution de se sauver aussi-tôt qu'il en trouveroit l'occasion. Elle se présenta par bonheur par le moyen d'un bâteau de pêcheur qui le conduisit à un petit Vaisseau d'Indiens qui venoient à Tranquébar, où un riche Négociant Danois le prit si fort en amitié qu'il ne le laissa manquer de rien. Il emmena avec lui la Portugaise qui retourna à Goa, d'où elle lui envoya de riches présens. Il avoit appris toute la suite de l'histoire de la femme d'un François établi à Batavia, qui avoit fait connoissance avec elle dans les derniers jours de sa vie, & qui étoit venu à Tranqué-

bar voir une niéce qu'il y avoit richement mariée. Après cette petite digression, je reprends le fil de mes voyages.

Isle de Ceylan.

De Tranquébar nous fîmes voile vers l'Isle de Ceylan, autrefois nommée Zeilan. Cette Isle est assurément l'une des plus riches & des plus délicieuses des Indes Orientales. Selon le raport & la supputation des Pilotes les plus expérimentés; elle est de figure ovale, & a trois cens lieuës de long & cinq cens de circuit. Elle s'étend jusqu'à la Côte de Malabar, de-là vient que les peuples qui habitent dans les terres & le long des Côtes de la mer, s'appellent Cinglois Malabares, & sont sujets du Roi de Candy, dont l'Empire est de si grande étenduë qu'il y a quatorze Rois qui en rélevent & qui lui obéissent. La Ville capitale de cette Isle est Colombo. La seconde Ville est appellée Galle, & Candy est la troisiéme & le séjour du Roi. Les ports les plus renommés sont ceux de Chilao, de Colombo & de Galle, dans lesquels tous les Vaisseaux qui viennent de Bengale, de Malaca, de la Sonde, de la Chine & du Japon abor-

desir, & il faut nécessairement que tous les Pilotes prennent leurs hauteurs & reconnoissent la pointe de Galle, qui est une montagne très-haute, afin de faire plus aisément leur route. Nous arrêtâmes quelques jours à Colombo.

Il me prit un jour envie de cotoyer cette belle Isle; pour cet effet je priai notre Capitaine de me prêter sa chaloupe & quelques Matelots : quelques-uns du Vaisseau voulurent être de la compagnie ; mais ce ne fut pas sans souffrir une extrême fatigue, & une soif qui faillit à nous faire perdre la vie à tous, que notre curiosité fut satisfaite par les choses rares que nous y remarquâmes. La chaleur étoit si excessive, qu'un baril plein d'eau douce que nous avions apporté ne fit qu'irriter notre soif, & pour la moderer nous étions contraints de mettre dans nos bouches des balles de plomb. L'eau de vie, le biscuit, le bœuf salé, & le lard dont nous avions fait provision ne nous tentoient point, & ne nous étoient d'aucun secours. Les Matelots qui tiroient les avirons de la chaloupe, ne pouvoient plus travailler, & se dé-

terminoient à descendre à terre & à nous abandonner, lorsque nous apperçûmes une petite Isle à deux lieues de nous, qu'un de notre compagnie reconnut pour être l'Isle aux Pigeons, où nous prîmes la résolution d'aller à force de rames; le vent ne pouvant nous servir à cause qu'il étoit contraire, dans l'espérance d'y trouver de l'eau douce; mais notre espérance fut vaine, & nous creusâmes en vain la terre en plusieurs endroits sans en pouvoir trouver. Cette Isle n'est autre chose qu'un amas de rochers joints ensemble, par l'impétuosité des flots, qui les ont ramassés en ce lieu pour rendre les environs plus navigables. Elle est nommée l'Isle aux Pigeons, à cause du nombre infini de ces oiseaux qu'en France on appelle Ramiers, qui s'y retirent, & qui nichent dans les rochers, de sorte que nous pouvions en emporter plus de mille paires si nous eussions voulu; mais nous nous contentâmes d'en prendre cinq ou six douzaines pour régaler tous ceux de notre Vaisseau: la diserte d'eau nous empêcha d'en manger sur le lieu.

Isle aux Pigeons.

Notre Pilote qui étoit avec nous

ayant pris sa longue vûë, découvrit une terre basse à trois lieuës de l'Isle aux Pigeons, il nous assura que nous y trouverions de bonne eau à boire. Aussi-tôt nos Matelots quoique las & abattus de lassitude & de soif, reprirent courage, & à force de ramer nous eurent bien-tôt menés à cette Isle, où nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre que nous apperçûmes un grand étang éloigné tout au plus de la mer d'environ mille pas, couvert de canards, outardes, sarcelles, hérons, & autre gibier qui ne se trouve pas en Europe. Son étenduë & le voisinage de la mer nous fit douter que son eau fût bonne, & nous n'osions pas d'abord nous le promettre; mais l'essai que nous en fîmes nous causa une joye qui nous fit oublier toutes nos fatigues passées. L'eau de cet étang étoit d'une telle bonté & si saine, qu'elle n'incommoda pas même ceux qui en burent trop abondamment & avec trop d'avidité. Nous nous y baignâmes tous à loisir, nous tenant sur nos gardes à cause des crocodiles, & autres bêtes que nous observions de tems en tems à fleur d'eau qui sembloient nous épier.

Après que nous eûmes rempli nos barils de cette eau excellente, & que nous nous fûmes bien rafraîchis, nous rentrâmes dans notre chaloupe pour retourner à l'Isle aux Pigeons, que nous n'épargnâmes pas, comme nous avions fait la premiere fois. Nous y passâmes la nuit à faire bonne chere, car notre eau de vie que nous n'osions auparavant sentir & qui nous faisoit mal au cœur, nous parut plus excellente. Le lendemain nous courumes par toute l'Isle, où nous ne rencontrâmes pas une seule bête, nous trouvâmes seulement entre de grands rochers des Lottes prodigieuses, pésant chacune six & huit livres, que le reflux de la mer avoit laissées dans un demi pied d'eau. Nous les tuâmes à coup d'épée & de bâton, & après avoir pris du sel dur & luisant comme cristal de roche au pied d'un grand rocher, où la mer brise à tout moment, dont chacun fit provision par curiosité, nous nous embarquâmes pour aborder une autre petite Isle appellée l'Isle aux Coquilles.

Isle aux Coquilles.

En effet cette Isle pleine de rochers est toute couverte de coquillages les plus beaux du monde; mais entr'au-

ès, de porcelaines, de burgos & de vignots tranſparens & luiſans : il y a auſſi quantité de petits arbres blancs comme neige, qui ſemblent avoir été faits par d'habiles ouvriers & avec beaucoup d'art. Nous y trouvâmes pluſieurs branches de corail, encore toutes molles & gluantes, que nous ne reconnumes point alors, parce que nous n'en avions jamais vû de même; mais ceux qui virent les échantillons que nous en avions apportés, nous apprirent que c'étoit de très-bon corail. Nous fîmes deſſein d'y retourner, mais nous ne le pûmes pas, parce que nous n'en eûmes pas le tems. Nous emportâmes un grand nombre de coquilles admirables de toutes façons, & retournâmes à notre Vaiſſeau.

Toute l'Iſle de Ceylan eſt extrêmement fertile, ſur-tout en canelle, ébene & grands arbres qui portent le tamarin & la caſſe. Il y en a d'autres qui portent la hoüette & le bétel. Il y a quantité d'orangers, de citroniers & de myrabolans. Les campagnes ſont couvertes de cannes de ſucre que les Noirs gardent étant montés ſur des échaffauts, ſoutenus par trois pieds

de bois, élevés sur les cannes de sucre de deux à trois pieds afin de découvrir, & crier contre les Anges qui viennent des bois pour gâter ces cannes. Les Maures se relevent ordinairement de tems en tems pour faire cette garde en fumant pour se désennuyer. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans cette Isle, & un petit bras de mer où il y a un banc de sable de dix ou douze brasses de profondeur, & de soixante pas de largeur qui abonde en perles fines : il y a pareillement quelques rivieres où l'on trouve plusieurs pierres précieuses que les torrens entraînent des montagnes. Les Maures mettent des filets dans le courant des eaux pour les arrêter, & ordinairement quand ils les retirent, ils trouvent des topases, des rubis, & des saphirs qu'ils envoyent en Perse en échange d'autres marchandises. On trouve dans les terres des petits diamans; mais non pas en si grande quantité, ni de si haut prix qu'au Royaume de Colconda, qui n'est pas beaucoup éloigné de Ceylan.

Il y a un endroit où presque tous les serpens de l'Isle s'assemblent pour

fer; il y en a d'une grosseur & longueur prodigieuse, qui ne sont pas les plus dangereux. Les Noirs les prennent avec des harpons de fer, & après les avoir écorchés, ils les font sécher au Soleil, puis les mangent. Il se trouve aussi dans cette Isle une espéce d'arbre dont les feüilles sont à peu près de la grandeur de celles du buis, & étant tombées elles marchent comme des papillons. Elles ont quatre jambes déliées comme celles d'une arraignée; les deux premieres sont fort courtes, & les autres beaucoup plus longues. Le dos de la feüille est animé, & au bout de la queuë à l'endroit qui est attaché à l'arbre, il y a deux petits points noirs que je reconnus pour être les yeux de ces feüilles animées: il ne paroît point de bouche. Nous en emportâmes par curiosité envelopées d'autres grandes feüilles, nous les mîmes dans une boëte dont le couvert étoit percé pour leur donner de l'air, & nous les nourrimes pendant quelque tems avec du sucre en poudre & du biscuit; mais ayant laissé une nuit nos boëtes sur une table, nous trouvâmes le matin suivant ces

Feüilles animées.

boëtes remplies de fourmis, avoient mangé & le sucre, & ces feüilles papillons.

L'air de l'Isle est très-bon pour les étrangers; ceux du païs vivent d'ordinaire cent ou six vingt ans. Leur tempérament est excellent, & leur naturel fort doux: l'humeur des Portugais & des François leur plaît plus que celle des autres nations. Ils ont un grand respect pour leur Roi, qui est très-puissant en armes, en or, en argent, en pierreries, & en tout ce qu'il y a de plus précieux, & de plus délicieux pour la vie de l'homme.

Le jour venu de quitter ce charmant païs, nous nous embarquâmes tous, & prîmes la route de la Côte de Coromandel, & vinmes moüiller devant les murailles de saint Thomé. Cette Ville a été ainsi nommée par les gens de notre nation à cause qu'ils honorent particulierement S. Thomas, de sorte que dans toutes les places que les Portugais possedent aux Indes Orientales, il y a une Eglise dédiée à ce Saint, ils l'ont presque bâtie entiérement, & l'ont possedée assez long-tems; mais enfin elle est

S. Thomé.

aujourd'hui

aujourd'hui au pouvoir des Maures, il y a cependant dans la Ville un Evêque Portugais. Les murailles & les fortifications de cette place sont très-bonnes, cimentées & maçonnées fort proprement. Elles ont douze pieds de large & dix-huit de haut, & sont bâties d'une pierre de roche fort dure, & bien unie où le canon fait peu d'effet. La plûpart des maisons sont pour ainsi dire sous terre, & à couvert des injures du tems & de la guerre, & ne sont pas si hautes que ses murs. La ville est environnée de quantité de bastions qui font face de tous côtés, & qui sont bien garnis d'artillerie. Comme nous avions fort peu affaire en cet endroit, nous n'y arrêtâmes pas long-tems sans prendre la route de Bengale.

Nous arrivâmes par un très-beau tems, en un lieu dont j'ai oublié le nom; mais je me souviens qu'on y travaille parfaitement bien en toiles, & qu'il n'est éloigné de l'embouchure du Gange que d'environ trente lieuës. Ce fleuve est le plus fameux des Indes Orientales, pour sa grandeur & ses richesses. Les Pilotes assurent que son cours est de cent

Bengale.

Le Gange.

ſoixante lieuës, & qu'il renferme plusieurs Iſles, où il y a de belles Villes, dont la capitale eſt Bengale. Nous nous embarquâmes dans une petite barque pour y aborder, parce qu'il faut que tous les Vaiſſeaux moüillent l'anchre à l'embouchure du Gange, & il y a fort peu de Pilotes qui oſent entreprendre de monter leurs Navires dans ce fleuve à cauſe des bancs de ſable qui s'y trouvent, de ſorte que les Hollandois qui ſont entreprenans y ont perdu plusieurs Navires, de maniere qu'ils ont marqué les lieux les plus dangereux avec de gros morceaux de bois rond flotans ſur l'eau, & attachés à une groſſe chaîne de fer à un canon qui eſt au fond de l'eau. Ils appellent ces morceaux de bois arrondi des boyes: on en voit quantité dans tous les bras du fleuve, qui ſont tous également grands & font plusieurs contours. Il n'y en a pas un où un Navire de ſix cens tonneaux ne puiſſe facilement naviger. Il y a une barque entretenuë exprès pour aller à bord des Vaiſſeaux auſſi-tôt qu'on entend le coup de canon, que chacun tire pour avertir de ſon arrivée. Cette barque

[illegible] pour aller décharger les marchandiſes, que le vent & la marée ſoient favorables, & avertit des endroits dangereux pour que les Vaiſſeaux les évitent.

La Ville de Bengale eſt ſituée ſur les bords du Gange, dans un lieu où l'air eſt très-bon & fort temperé : elle eſt aſſez agréable, & d'une raiſonnable grandeur. Elle abonde en toutes choſes, & les vivres y ſont à très-bon marché. Le païs qui eſt l'un des plus beaux du monde, eſt très-fertile ; on voit quantité de bois, & de forêts, de citroniers & d'orangers, dont les fruits ſont admirables, & tout-à-fait délicieux. Il y en a de doux & d'aigres infiniment plus ſavoureux que ceux de Provence & de notre Païs. Il n'y a rien en cet endroit de plus commun que le ſucre, le gingembre, & le poivre-long que l'on confit quand il eſt verd. Les campagnes ſont couvertes de beſtiaux, & j'y ai vû des troupeaux de vingt mille bêtes de differentes eſpéces ; comme des bœufs, vaches, moutons, chevres & cochons. Le pâturage y eſt merveilleux, & il produit une ſi grande abondance de lai-

tage ; qu'on transporte une quantité innombrable de beurre & de fromage dans tous les païs circonvoisins & Villes maritimes, même dans les païs les plus éloignés, principalement à Batavia.

Il n'y a point de contrée aux Indes où l'on trouve tant de venaison que dans celle-ci. On y voit des troupes d'éléphans sauvages, de buffles, de sangliers, de cerfs, de biches, de gazelles, de chevreüils ; des troupeaux de lapins, de liévres, de paons ; des compagnies de perdrix & de poules pintades ; des volées de tourterelles, & des grosses poules d'Inde qui ne peuvent voler sur les arbres, mais qui courent si fort qu'un homme à cheval ne sçauroit les suivre. Les bois sont pleins de singes de quatre couleurs ; de blancs, de noirs, de rouges & de gris : les noirs sont les plus faciles à apprivoiser, & tout dressés ils ne coûtent qu'environ cinq ou six soux. Il y a aussi quantité de bêtes farouches qui viennent s'abreuver au Gange, & qui s'appochent des Navires, sans qu'on s'en aperçoive ; parce que les herbes des prairies y sont si épaisses & si extraor-

[illegible]ent hautes, n'étant jamais [illegible]ées, qu'elles cachent les Rinocerots, les Tigres & les Léopards, qui dévorent ceux qui s'endorment dans les bâteaux auprès du rivage ou sur la terre. Il est quelquefois besoin, que les Capitaines envoyent les équipages de leurs Vaisseaux pour les chasser.

L'on n'y chasse presque jamais. Toutes choses, & principalement le bétail s'y vendent à vil prix. Les Vaisseaux qui abordent en cet endroit, en font de bonnes provisions & les équipages en ont à profusion : en quelques endroits on laboure la terre comme en Europe, pour semer du bled qui y croît abondamment & fort beau. On en porte à Batavia, aussi-bien que du chanvre pour faire des cordages & de grosses toiles : avec ce chanvre on en pourroit faire de fines, mais la quantité de lin & de coton, dont on en fait d'admirables, fait que l'on méprise le chanvre, que l'on ne prend pas la peine de mettre en œuvre. L'on y fait de très-belles couvertures brodées qui coutent fort peu ; les Maures y travaillent fort adroitement, & font de fort

beau linge qu'ils donnent p[illegible] de choſe ; c'eſt de cet endroit que vient la plus belle mouſſeline, & les beaux tapis façon de Turquie. Ils font des ſouliers & des pantoufles les plus propres du monde. Les Capitaines & Marchands Hollandois en font proviſion, qu'ils revendent très-bien à Batavia.

Qualités des Bengalois.

Les Noirs & gens du païs ſont fort officieux, & pluſieurs ſe viennent offrir aux Etrangers dans les Vaiſſeaux pour les ſervir, exagérant leur adreſſe ; en effet ils en ont beaucoup, mais ils la vendent bien cher, parce qu'ils ſont tous très-grands larrons. Ils ſont communément bienfaits de corps, & il eſt très-rare d'en rencontrer de contrefaits. Ils ne ſont point jaloux de leurs femmes, comme nos habitans de Goa ; au contraire elles ſont extrêmement libres, & ne font point difficulté d'engager quelque galanterie avec un étranger, en préſence même de leurs maris, ayant la liberté de ſe divertir où il leur plaît. Les riches ont quantité d'eſclaves qu'ils vendent comme des chevaux, & les pauvres qui ſe mettent à leur ſervice leur donnent un ſouverain

[illegible] sur leurs personnes & sur leur vie. Il leur est pourtant défendu par leur religion d'en tuer aucun sans une faute ou une offense notable ; mais ils peuvent s'en défaire quand ils veulent en les vendant : en quoi tout Payens qu'ils sont, ils ont infiniment plus de douceur & d'humanité que les Chrétiens de Goa qui assomment ces pauvres esclaves, & exercent sur eux une barbarie plus qu'Iroquoise. J'en dirai deux mots en son lieu s'il m'en souvient.

Les pauvres gens vendent souvent leurs femmes & leurs enfans aux Etrangers, qui les emmenent dans plusieurs païs du monde, & ensuite ils ne font pas difficulté de les reprendre, même leurs femmes, & leurs filles quand elles sont grosses. Ceux qui ne veulent pas en acheter, en loüent, & pour un demi écu par mois ils ont une belle fille qui leur sert de femme & de servante ; les filles sont bien aises, & très-glorieuses quand un patron les achete pour les honorer de sa couche ; & elles s'estiment heureuses de pouvoir devenir grosses pour lui présenter de leur fruit qu'elles enfantent & nourrif-

ſent ſans peine, ſe levant un quart d'heure après leurs couches, ſans garder le lit davantage, & faiſant les mêmes fonctions qu'auparavant. Elles ont une netteté naturelle, qui ſurpaſſe toute la propreté des Européennes.

Prétenduë ſainteté du Gange.

Tous les peuples qui habitent les rivages du Gange eſtiment ce fleuve bénit & ſacré, & de toutes parts les peuples y abordent pour ſe baigner, diſant que ſon eau les mondifie & leur ôte toutes les taches du corps & de l'ame qu'ils croyent immortelle. Ils apportent de loin leurs malades quand les rémedes ne les peuvent guérir, & les jettent dans ce fleuve; ſi le malade a la force de ſe tirer de l'eau, tant mieux pour lui; mais ceux qui ne le peuvent pas, y périſſent ſans aucun ſecours. Ils ſe lavent ſelon l'inſtitution que leurs Brames ont, diſent-ils, reçûë du Dieu qu'ils adorent; mais ils adorent auſſi le Soleil & les autres choſes que j'ai dites, & quand ils meurent ceux qui ſont aux environs du Gange ordonnent qu'on jette leurs corps dans ce fleuve: ils s'y baignent ſix fois le jour, en ſe levant, avant & après le diner,

& le soir de même, avant & après souper.

Ils usent des mêmes espéces de monnoyë dont j'ai parlé; mais outre celà ils en ont une particuliere qu'ils appellent caulis, qui sont de petites coquilles qui ont cours parmi eux, il en faut quatre-vingt quatre pour un fanoux valant cinq soux. Il y a pareillement d'autre monnoyë, comme roupies, pagodes, &c.

Nous demeurâmes près d'un mois sur le Gange, attendant que nôtre Navire eut reçû quelques Marchandises pour Batavia. Pendant ce tems chacun de nous avoit la liberté de sortir & de se promener, mais notre Capitaine vouloit nous revoir tous les soirs sur son bord. Nous allions ordinairement dans un Village qui est sur le bord du Gange, où nous cherchions quelque rafraîchissement, & quelque repos contre la persécution de certains moucherons appellés mousquites, qui nous environnoient toute la nuit, quand nous nous mettions à l'air pour dormir à cause de l'excessive chaleur; & il nous étoit impossible de nous défendre de l'importunité de ces animaux, Mousquites.

dont le tourment est si insupportable, que c'étoit autrefois celui dont usoient les Maures pour punir les criminels, avant qu'ils eussent introduit la coutume de les faire mourir à coups de zagaye. Ils leur frotoient de miel le visage & tout le corps, & les attachoient à un arbre, les laissant suspendus de deux pieds de haut sur terre, & dans un moment ils étoient couverts de mousquites qui leur faisoient souffrir un martyre inconcevable, dont il mouroient le plus souvent enragés.

Outre ces animaux, il y en a encore d'autres qui sont fort incommodes la nuit, & qui empêchent entiérement de dormir ceux qui n'y sont pas accoutumés. Ce sont des chiens semblables à des renards, appellés chiens-marrons par les gens du païs, ou jacqueparets, ou chiens-criards, dont le poil est rouge : ils viennent en troupes toutes les nuits abboyer effroyablement le long du Gange. Leurs voix & leurs cris sont tous différens & si confus qu'on ne peut s'entendre parler. Ils ne se détournent point quand les Maures passent proche d'eux, & les gens du païs ne

Chiens marrons.

font jamais de mal, & disent que les cris de ces animaux les excitent à dormir : cette incommodité est presque commune dans toutes les Indes, & dans les lieux où j'ai le plus fréquenté, comme à Surate, Goa, Batavia. Il y a non-seulement quantité de ces chiens-marrons, mais aussi de rats que l'on voit courir par les rues sans en tuer un seul : il y en a de musqués que les Etrangers, mais sur-tout les François tâchent d'attraper en secret, pour en avoir la peau qui est très-précieuse. J'en avois quelques-unes qui m'ont été volées à mon retour en Europe.

Rats musqués.

Après que les Marchandises que l'on attendoit pour Batavia furent embarquées, nous fûmes huit jours à descendre le Gange jusqu'à son embouchure, quoique notre Vaisseau fût remorqué par deux chalingues ou barques longues, qui sont comme des galeres à trente-six avirons chacune, nagées par des Noirs, lesquelles sont attachées aux deux côtés du Navire vers la prouë ; & quoique la marée nous fût favorable, les Matelots cependant eurent beaucoup à souffrir quand il fallut moüiller l'an-

chre, & quand il fut question de la lever. Bien souvent ils furent contraints d'en affourcher à cause de plusieurs contours & détours du fleuve, où l'on n'est jamais en sureté avant que d'être arrivé à son embouchure, à cause des bancs de sable où les Vaisseaux échoüent sans qu'on puisse les retirer, comme il arriva à un Navire Chinois en notre présence.

Nous étions heureusement arrivés au bas du fleuve, & nous attendions avec impatience un vent favorable pour gagner la pleine-mer, où il y a plus de plaisir que de demeurer à la rade, lorsqu'on nous donna le signal de faire la priére chacun à sa maniere, qui ne fut pas plutôt achevée que nous mîmes à la voile, d'un vent assez bon d'abord, mais qui devint si contraire en peu de tems, que nous fûmes obligés de regagner l'endroit d'où nous étions partis.

Horrible tempête. Perte d'un Vaisseau Chinois.

Nous eumes là le déplaisir de voir périr le Vaisseau Chinois sans pouvoir lui donner aucun secours. La marée & les lames d'eau élevoient ce Vaisseau de la hauteur d'une pique, & ensuite le laissoient tomber

banc de sable avec tant de violence que les mats quoique très-forts se briserent, & se renverserent de tous côtés en brisant les haubans. Le Capitaine de ce Vaisseau outré de douleur, & les yeux baignés de larmes cria plusieurs fois ; embarque qui pourra & sauve la vie sans hardes ; ce qui causa une consternation générale, & une si grande confusion, que chacun voulut se jetter dans un grand bateau que les Mariniers n'avoient pas encore mis dans le Navire ; mais le Capitaine Chinois le fit garder par des Matelots armés.

Cependant la tempête continuant toujours, un Capucin qui étoit sur ce Vaisseau, courut plein de zele exhorter deux ou trois Portugais à se préparer à la mort, & à dire seulement le *Confiteor* pour recevoir l'absolution, dont deux Hollandois crevés d'eau de vie se moquant crioient aux Portugais ; partez à présent puisque vous êtes prêts, & que le Pere vous montre le chemin ; alors un de ces brutaux s'approcha de ce Religieux & le voulut pousser dans l'eau, où il seroit tombé infailliblement sans le secours d'un de ces Portugais.

Pendant ce tems-là le Capitaine du Vaisseau fit son possible pour aller dans sa chambre prendre des sacs remplis de pagodes d'or, mais il ne le put. Il exhorta l'équipage d'y aller, mais pas un n'osa s'y hazarder, parce que le Vaisseau étoit prêt à couler à fond; le Capitaine l'avoit fait sonder, & en avoit averti tout l'équipage. Dans cette triste conjoncture le Capitaine Chinois fit tirer quelques coups de canon pour nous demander du secours, lui ayant fait signe que cela nous étoit impossible, il se jetta promptement dans le grand bateau avec deux Pilotes, le Capucin & quelques autres personnes, puis s'étant saisi d'un sabre il voulut empêcher qu'on n'y entrât en foule, mais les menaces ne servirent de rien, tout le monde y descendit précipitamment. Ils étoient au nombre de quarante-neuf personnes dans ce bateau, de maniere qu'il n'y restoit plus de place, & ils eurent toutes les peines du monde à gagner la terre.

Ce qu'il y eut de plus déplorable en ce naufrage, ce fut la perte d'environ quarante jeunes esclaves, garçons & filles, tous de l'âge de dix-

huit à vingt-deux ans, que plusieurs particuliers de ce Vaisseau avoient achetés à Bengale pour les aller vendre en plusieurs endroits. La plûpart des filles étoient proprement vêtuës à leur maniere qui n'est pas désagréable, ayant de longues robes de différentes couleurs, des colliers, des bracelets & une sorte de coiffure particuliere qui leur sied fort bien. Elles se couvrirent le visage & mêlerent leurs cris & leurs prieres à celles des garçons, qui invoquoient leurs Dieux à leur secours. Ils se jetterent ainsi tous dans l'eau devant nos yeux, excepté cinq qui se mirent sur un mât de hune qu'ils pousserent à l'eau, & au lieu d'avirons ils se servirent de piéces de planches rompuës, & par ce moyen ils se rendirent dans une isle, après avoir demeuré cinq jours & six nuits à la merci des flots, sans boire ni manger qu'un peu de ris que l'un d'entr'eux avoit emporté dans un sac pendu à son coû.

Entre tant de malheureuses victimes de la tempête, il y avoit un garçon & une fille qui surpassoient tous les autres en esprit & en beauté. Ils

Histoire touchante d'un Indien & d'une Indienne.

avoient même un peu plus de politesse que n'en ont d'ordinaire ceux de leur nation, & la modestie qu'ils faisoient paroître, marquoit la bonté de leur naturel. Le garçon avoit seulement dix-huit ans & la fille quinze; ils s'étoient aimés dès leur plus tendre jeunesse, & ils s'en étoient donnés des marques sensibles. La barbare coutume de leur païs qui permet aux parens de vendre leurs enfans, ayant rendu cette fille esclave d'un Portugais, son amant qui ne pouvoit l'abandonner, lui rendoit visite tous les jours, lui apportoit des fruits & même tâchoit de rendre service au patron de sa maîtresse, pour avoir la liberté de la voir plus souvent; mais l'heure du départ étant enfin arrivée, cette Indienne prit congé les yeux baignés de larmes de son fidéle amant, qui attendri autant qu'on peut se l'imaginer, prit dès ce moment la résolution de la suivre partout, puisqu'il ne pouvoit la délivrer, car il avoit voulu la racheter du vieux Portugais; mais ce vieux avare qui trouvoit sans doute cette esclave belle & de bonne défaite, n'avoit pas voulu s'en défaisir. L'a-

moureux Indien ne trouva donc point d'expédient plus assuré, que de se faire volontairement esclave du patron de sa maîtresse, à condition qu'il ne les sépareroit jamais l'un de l'autre. L'avare Portugais ne refusa point ce parti, il étoit bien aise d'emmener de Bengale une couple d'Indiens les mieux faits qu'on pût jamais rencontrer, & il comptoit les vendre bien chérement ailleurs. Ils se distinguoient des autres par leurs tailles & par leurs manieres : ils joüissoient en toute liberté de la présence l'un de l'autre, & le plaisir d'être toujours ensemble, leur faisoit trouver leur servitude agréable ; mais quelque grande que fût leur tendresse, elle n'avoit jamais paru aux yeux du monde dans toute son étenduë, comme elle fit au point de leur naufrage.

Lorsque tous les autres esclaves se virent sans espérance d'aucun secours, exposés à un péril inévitable, & qu'ils témoignoient leur désespoir par leurs cris & par leurs plaintes, ces deux amans avoient un entretien le plus touchant qu'on sçauroit penser, & par leurs baisers, ils se di-

ſoient des adieux capables d'attendrir les ames les plus dures. L'eſpérance d'être réünis en l'autre monde, ſuivant les promeſſes de leurs Brames, les occupoit plus, que le ſoin de leur conſervation préſente; ils ne penſoient plus qu'à ſuivre l'exemple que la plûpart des eſclaves leur avoient donné de ſe précipiter dans l'eau, & ſe diſpoſoient à s'y jetter tous deux en même-tems en ſe tenant embraſſés, lorſqu'un de ceux qui avoit trouvé l'invention du mât, les obligea de haſarder à ſe ſauver par cet unique moyen qui leur reſtoit; ce qu'ils firent avec un bonheur qui ſurpaſſa leur attente, & arriverent dans la petite iſle dont j'ai parlé où nous les laiſſerons. Toute cette hiſtoire de ce couple amoureux nous fût contée par un de ces eſclaves, qui lui deuxiéme ſe ſauva par le ſecours d'un débris du Vaiſſeau. Ce naufrage arriva le dix-ſept de Juin de l'année mil ſept cens dix-huit.

Nous reſtâmes en ce lieu trois jours, parce que le vent étoit toujours contraire & la mer fort groſſe. Le vent ayant changé ſur le ſoir du troiſiéme jour, & la mer étant deve-

nuë plus tranquille, nous allâmes avec notre chaloupe au nombre de trois ou quatre au basar ou marché d'un Village voisin par la permission de notre Capitaine, pour y achêter quelques poissons & écrévices de mer, avec du harec rouge, dont nous eûmes abondance, le tout pour environ quinze soux que nous payâmes avec une demie roupie, les Maures ne voulant point de monnoyë blanche. Nous fîmes cuire au plus vîte nos provisions que nous mangeâmes avec un bon appetit, n'ayant presque point pris de nourriture les jours précédens, à cause de la violence de la tempête qui nous mettoit en grand danger, & à cause des objets de chagrin que nous avions eus devant les yeux; après le repas nous nous promenâmes un peu dans le Village, où il y avoit des gens de notre nation. Un de leurs Officiers m'ayant apperçû, vint au-devant de moi, & me pria fort obligeamment d'aller chez lui avec ma compagnie, où il me régala de bonnes poules, dont les Indiens mes camarades ne voulurent point manger, se contentant d'excellent beurre & fromage, de miel délicieux,

& de bon vin. Après avoir suffisamment mangé & remercié cet obligeant Officier de sa politesse, nous retournâmes à notre Vaisseau, & bien nous en prit; car le Capitaine voulant profiter d'un vent favorable, fit lever l'anchre une demie heure après notre retour; il nous gronda même fort de ce que nous n'étions pas revenus plutôt; nous lui en fîmes nos excuses dont il parut satisfait.

La traversée de Bengale à Batavia, suivant l'estime des Pilotes, est de six cens lieuës, que l'on fait ordinairement en six semaines de tems tout au plus; mais quoique le tems fût favorable, nous ne laissâmes pas d'être plus long-tems en mer, où nous souffrîmes beaucoup d'incommodités, dont la mauvaise nourriture étoit la principale. Sur la fin de ce voyage on ne nous donnoit plus que deux verres d'eau par jour avec un peu de vieux ris plein d'ordures, & une fois seulement la semaine un peu de vieux lard jaune, & une autre fois un ordinaire de bœuf salé. Ce qui causa notre retardement & la corruption de nos vivres, fut une ou deux voyes d'eau qui se firent

dans notre Vaiſſeau, & que l'on eut une peine infinie à trouver. Heureuſement on vint à bout de les découvrir & de les boucher; car ſans cela nous aurions infailliblement coulé à fond. Tous nos eſclaves & Matelots paſſerent pluſieurs jours à pomper ſans pouvoir épuiſer l'eau, parce qu'il en entroit autant qu'on en vuidoit, & nous n'en ſerions jamais venus à bout ſans un de nos Noirs qui ſe plongea au fond du Vaiſſeau, & par bonheur trouva les ouvertures qui furent incontinent bouchées.

Toute la récréation que nous eûmes pendant notre traverſée, fut d'entendre chanter les eſclaves que l'on emmenoit & de les voir danſer. Il y en eut une qui accoucha en danſant ſur le pont avec ſes camarades, qui ſans s'étonner reçurent l'enfant, & le lavérent incontinent, le plongeant dans un ſceau d'eau de mer comme un morceau de tripes; enſuite elles l'envelopperent dans leurs paignes, après l'avoir laiſſé une bonne heure expoſé aux rayons du Soleil ſur le tillac; elles le préſenterent auſſi au Capitaine, lui diſant en mau-

vais Portugais: Seigneur, puiſque vous êtes le pere de ce petit enfant, il eſt juſte que vous lui donniez quelque choſe pour le lui faire boire ou manger, auſſi-bien qu'à ſa mere. Le Capitaine ne pût s'empêcher de rire, & commanda au garçon de ſa chambre de porter un flacon d'eau de vie avec quelques biſcuits à l'accouchée, qui après s'être lavée le corps au bout du Vaiſſeau, ſe trouva auſſi gaillarde & auſſi ſaine que lorſqu'on l'acheta à Bengale.

Fin de la premiere Partie.

VOYAGE D'INNIGO DE BIERVILLAS, PORTUGAIS,

A LA CÔTE DE MALABAR, GOA, Batavia, & autres lieux des Indes Orientales.

CONTENANT

Une description des Mœurs, Coutumes & Religion des Indiens; les différens établissemens de plusieurs Nations de l'Europe, & un détail exact du Commerce de Batavia, avec plusieurs avantures & singularités curieuses.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

Chez GREGOIRE - ANTOINE - DUPUIS, Grand'Salle du Palais, au Saint-Esprit.

M. DCC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

VOYAGE D'INNIGO DE BIERVILLAS PORTUGAIS,

A la côte de Malabar, Goa, Batavia, & autres lieux des Indes Orientales.

ENFIN nous arrivâmes à Batavia le vingt Août. Cette Ville est située au bord de la mer dans l'Isle de Java qui appartient au Roi de Bantám, Ville capitale de l'Isle. Elle se nommoit autrefois Jacatra, & les Anglois l'ayant prise sur les Princes de Java, ils l'ont gardée jusqu'à ce que les Hollandois les en chasserent, & lui donnerent le nom de Batavia, ou nou- *Description de Batavia.*

velle Amſterdam, parce qu'elle eſt bâtie de même. Ses maiſons ſont très-belles & très-propres, ſes rues fort larges & ſpacieuſes de part & d'autre, ayant par-tout des canaux bordés de grands tilleuls & d'ormes, à l'ombre deſquels on ſe promene par la Ville en bâteau. Ces canaux ne tariſſent jamais & ſont toujours pleins d'une eau claire & douce, qui vient de deux rivieres, dont l'une traverſe la Ville, & l'autre arroſe ſes murailles. Cette Ville eſt extrêmement forte par ſa ſituation, & par les ouvrages ou fortifications que l'on y a faites. Les Hollandois n'auroient jamais pû s'en rendre les maîtres, ſans le ſtratagême dont ils uſerent; on me l'a raconté, & il me parut peu ingénieux pour avoir ſi heureuſement réüſſi. J'en ferai le récit tel que pluſieurs perſonnes de probité me l'ont fait.

Comment les Hollandois s'emparerent de cette Ville.

Les Hollandois, qui depuis longtems épioient une occaſion favorable de s'emparer de cette Place, s'aviſerent de venir moüiller avec leurs Vaiſſeaux à la rade de Batavia, & d'envoyer leurs Capitaines ſuplier le Gouverneur Anglois de leur per-

mettre de mettre à terre quelques Matelots malades, ausquels ils avoient envelopé les jambes, comme s'ils les avoient ulcérées. Le Gouverneur leur accorda charitablement leur demande. Alors ils tirerent deux cens Matelots qu'ils mirent sous des tentes à la portée du canon de la ville, & leur porterent plusieurs grands coffres pleins d'armes & de munitions, qu'ils avoient adroitement couvertes de drogues, de médicamens, d'emplâtres & de boëtes d'onguent, pour tromper la curiosité des Anglois; qui ne se défiant point de la trahison des Hollandois, ne firent aucune recherche dans leurs coffres, ni dans leurs hardes.

Outre les deux cens Matelots, il étoit resté un plus grand nombre d'hommes armés dans leurs Navires, qui n'attendoient que l'occasion de faire ce qu'ils avoient projetté. Ils ne l'attendirent pas long-tems, car les faux malades ayant remarqué que les Anglois alloient au Prêche tous les Dimanches au matin, & qu'ils faisoient une garde peu exacte aux portes de leur Ville, ils crurent qu'il n'étoit pas difficile de s'en emparer.

En effet, ayant bien concerté leurs mésures, ils se saisirent des deux principales portes de la Ville & de leurs bastions, & se voyant les maîtres de la porte du Fort & de la porte Noue, ils donnerent le signal convenu à ceux qui étoient dans les vaisseaux, qui se firent incontinent porter à terre, & à la faveur de leur artillerie se rendirent dans la Ville, & chasserent les Anglois avant qu'ils eussent le tems de se rallier avec les gens du païs, qui sont assez bons soldats, & qui seuls auroient pû mettre en fuite les Hollandois. Ils voulurent venir à la charge, mais ils furent vertement repoussés à bons coups de canon, chargés outre les boulets, de piéces de lard, qu'ils craignent mille fois plus que le plomb & le fer, étant tous Mahométans & n'osant en toucher quand il s'agiroit même de leur vie: ainsi ils se retirerent & laisserent les Hollandois en possession de la Ville de Batavia. Ils s'emparerent aisément de la Forteresse, qui à beaucoup près n'étoit pas si belle ni si forte qu'elle est aujourd'hui. Le Général des Hollandois y fait sa demeure, & prend dans

ces Indes la qualité de Roi, au lieu de celui de Général de Messieurs les Etats d'Hollande.

Cette Forteresse est défenduë par un grand nombre de piéces de canon de différens calibres; sa garnison est considérable, tant pour la garde de la Ville que pour la Forteresse. Elle est composée de gens de toutes nations; car les Hollandois reçoivent tous ceux qui veulent prendre parti, quoiqu'ils soient défectueux ou estropiés, & ils les font servir suivant leur capacité, jusqu'à les employer à garder les poules & les cochons.

Le Général sort rarement de la Forteresse; il est fort magnifique & fort ambitieux, se faisant servir & suivre comme un véritable Roi. Les murailles de la Ville ne sont pas fort hautes ni épaisses; mais elles sont garnies de plus de quatre cens piéces d'artillerie, & environnées d'eau qui en rendent l'approche très difficile. Outre la Citadelle il y a une Maison de Ville qui est forte & belle: c'est le lieu où se tient le Conseil, composé de six Conseillers qui rendent la justice, dont le Gouverneur est le chef, & a deux voix: il y a

aussi des prisons fort spacieuses, où l'on met seulement les criminels.

Il y a un très-beau Temple bâti par les Anglois au milieu de la Ville, & depuis que les Hollandois en sont les maîtres, ils ont toûjours fait faire exactement la garde pendant leurs Prêches, de peur d'être surpris à leur tour, comme ils surprirent autrefois les Anglois.

Il y a un magnifique Basar ou Marché, où l'on vend du blèd, des cahiens ou petits poids verds qui viennent de Bengale; des légumes, fruits, poissons frais, sec & salé, des poules & autres volailles; gibier, viande de boucherie, quantité de sucre en paquets, & petits pains faits comme les cervelats de France, dont on a trois douzaines pour un stubre monnoyë d'Hollande, ce qui est un sou marqué de France: on y trouve pareillement quantité de tamarin, de la casse, des citrons & oranges de toutes sortes; des melons d'eau verds & rouges en tout tems, des pampelmons; des cocos, des bananes, des goyaves, des mangues, des yagues, & des pommes douces faites autrement qu'en Europe; & à

peu près semblables aux pommes de pin, & une infinité d'autres fruits.

Outre ce marché qui est dans la Ville, ceux qui sont à la rade, qui peut recevoir trois cens Navires sans danger, peuvent acheter toutes sortes de provisions sans sortir de leurs bords, ou sans descendre à terre, parcequ'il y a plus de mille barques, barraques, chalingues, gondoles & chaloupes dans le Port & sur la riviére, chargés de toutes les denrées du marché, mais sur-tout de poules en vie que les Noirs engraissent d'une maniere particuliére, je la raporterai ici.

Ils accommodent fort proprement leurs volailles sur une perche un peu large, sur laquelle ils les attachent six à la fois après leur avoir plié les pieds, & les aîles sous le ventre : après cela ils leur couvrent d'herbes tout le corps excepté la tête, de sorte qu'elles ne peuvent remuer que pour manger, & de cette maniere elles deviennent en peu de tems extrêmement grasses. Ils vendent aussi d'autres poules, des oyes, des outardes, des canards & chapons marinés dans des barils, & en donnent un pour un

caſſis, qui répond à quatre ſoux de notre argent.

Il y a hors la Ville une promenade délicieuſe ſous des cocotiers, d'orangers, citroniers, & des arbres qu'ils apellent Triſtes, qui ſont verds toute l'année, & ne fleuriſſent que pendant la nuit, reſſerrant leurs fleurs pendant le jour : c'eſt où les habitans de la Ville ſe vont divertir, car c'eſt proprement leur Cours. On entre dans la Ville par quatre Portes, où l'on fait bonne garde : la premiere s'appelle la Porte du Fort ; la ſeconde, Porte Noue ; la troiſiéme, Porte du Pont, & je ne me ſouviens pas bien du nom de la quatriéme.

Le païs eſt fort marécageux, parce qu'il eſt bas & en plaine ſans montagne, à l'exception d'une fort élevée à cinq lieuës de Batavia, appellée la montagne bleue, c'eſt où les bandits ſe retirent dans un fort qu'ils y ont pratiqué, & d'où ils font des courſes de tems en tems dans les Villages qu'ils pillent, enlevant les enfans ſi les habitans ne leur fourniſſent dequoi vivre, ce qu'ils font ſoigneuſement pour ſe délivrer de ces brigandages.

L'air y eſt très-moderé & fort ſain. Les gens du païs y vivent d'ordinaire juſqu'à l'âge de cent ans, ſans être jamais malades, & ſans ſçavoir ce que c'eſt de ſaignées ni de médécines. Les fiévres n'y ſont pas communes comme en Europe, & ſi par hazard quelque Européen en eſt attaqué, il en eſt bien-tôt guéri en ſe baignant dans l'eau ſalée plutôt que dans la douce. Les diſſenteries ſe paſſent aiſément ſans faire d'autre rémede. La maladie la plus commune aux Indes & inconnuë à nos Médécins, eſt celle que l'on appelle les Barbéres *. Avant que d'en être atteint, le gras des jambes devient mol comme une éponge, & enſuite il devient ſi dur qu'il ſemble qu'on ait un carreau d'acier à chaque jambe : ce qui affoiblit tellement qu'à peine peut-on ſe tenir debout, & l'on eſt contraint de marcher avec des béquilles. Il ſe trouve peu de perſonnes qui n'en ſoient attaquées. A Paris où l'on dit que tous les Médécins ſont de grands *Saigneurs*, on feroit vuider un homme de ſang pour faciliter la circulation, mais à Batavia l'unique rémede eſt de ſe faire froter les jambes trois

* Je crois que c'eſt une eſpéce de Scorbut.

fois par jour, durant une heure chaque fois, avec de l'huile de cocos nouveaux, ou avec de l'huile rosat, & de l'huile d'aspic, & se résoudre à supporter ce mal pendant trois mois, & quelquefois davantage. Pour moi, graces à Dieu, je n'ai point été attaqué de ce mal, dont la plûpart des Hollandois demeurent estropiés à cause de leur abondante réplétion, qui provient de la trop grande quantité de biére qu'ils boivent, & de beurre, & de fromage qu'ils mangent.

Commerce de Batavia.

Le commerce qui se fait à Batavia est non-seulement un des plus considérables des Indes; mais on peut dire sans exagération qu'il l'est encore de tout le monde. Il est vrai que les François ont plusieurs établissemens aux Indes Orientales, comme à l'Isle Bourbon, Pondichéri, Surate & autres lieux, de même que les Portugais, tant dans les Ports de terre ferme que dans les Isles; mais avec tout cela ils n'ont rien de comparable au commerce des Hollandois à Batavia. Il y arrive tous les jours des Vaisseaux de tous les endroits des Indes, où ils ont des comptoirs, & les

peuples des Côtes de Malabar, de Coromandel, de Bengale, Sumatra, Banda, Malaca, Moka, Amboigna, Timor, Solor, Tonquin, le Japon, & la Sonde, négocient toutes sortes de Marchandises, de même que ceux des Isles de l'Annonciade, de Sainte Helene, de Mosambique, du Cap de bonne Espérance, de Surate, Cananor, Banago, Colombo, Ponté de Galle, Teguénépatan, Négapatan, Masulipatan, & généralement de toutes les Indes, d'où les Hollandois retirent des richesses inestimables qu'ils ramassent à Batavia, comme dans un dépôt général, pour les envoyer ensuite à Amsterdam en Hollande.

On apporte de Bengale à Batavia, de toutes sortes de bleds, du ris, des bestiaux, du salpêtre, des algeats d'or & d'argent, & autres Marchandises avec quantité d'esclaves. Les Hollandois tirent de Malaca quantité d'étain fin, & d'un autre métail nommé peautre, que l'on met en œuvre, & qu'on employe principalement à faire des gardes d'épée façon d'argent. J'ai opinion que c'est ce que les Anglois appellent tombac.

De Palicate à la Côte de Coromandel, il vient des Navires chargés de ris, de bétail, de vivres, & de tous les rafraîchissemens nécessaires pour leurs Vaisseaux & garnisons.

De Bassora en Perse, ils tirent quantité de riches étoffes avec beaucoup de Marchandises différentes, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, diamans, saphirs, émeraudes & topazes, des algeats d'or & d'argent, outre quantité de magnifiques tapis.

De Sumatra on leur apporte du bois à bâtir, & pour les réparations de Batavia, où il y a treize bastions bâtis sur des pilotis & quantité de ponts.

De l'Isle de Banda, quantité d'épiceries, comme gérofles, muscades, bois de senteur, gommes aromatiques, de la pierre, & de la chaux pour bâtir.

D'Amboyne, ou Ambon, quantité de muscades; mais ils n'ont point de lieu aux Indes qui leur ait tant coûté, tant parce qu'ils ont perdu une infinité de monde avant que de s'y établir, qu'à cause que la forte odeur des muscades rend l'air fort mauvais,

de ſorte qu'il faut renouveller la garniſon de trois en trois ans ; parce que la plûpart des ſoldats y eſt attaquée de maladies.

De Ceylan il leur vient de grandes richeſſes ; comme de la canelle, bois de ſenteur, bois d'ébene, bois rouge pour les teintures, bois de Breſil, du marbre, du tamarin, du ſucre blanc & noir, & de la caſſe.

De l'Iſle Maurice proche celle de Madagaſcar, de l'ambre gris & jaune, & de l'ébéne.

De l'Iſle Formoſe, de l'or & du Peylan ; c'eſt ainſi que les Maures appellent certaines piéces d'étoffes rayées, à fleurs de ſoyë, faites au métier, outre des bois de ſenteur & de teintures.

De Solor, quantité d'eſclaves qu'ils font travailler & qu'ils vendent.

Du Tonquin, la Chine & du Japon, quantité de beaux cabinets & meubles précieux, de magnifiques étoffes de ſoyë travaillées avec or & argent, du muſc, & autres Marchandiſes rares, & de grand prix.

De Japar, beaucoup de ſucre blanc, & du bois propre à conſtruire des

Navires & autres Vaisseaux.

Quels sont les habitans de Batavia.

La Ville de Batavia est habitée de plusieurs nations ; entr'autres de Chinois, Maures, Japonois, Persans, Malabares, Hollandois, François, Anglois, Danois, Cinglois, Banians, Bengalois, Portugais & autres peuples. Ils y ont tous liberté de conscience ; mais il y a plus de Chinois que d'autres nations, & le Gouverneur en reçoit un grand tribut. Ils sont tous riches Marchands, & ont des boutiques bien garnies & de grand prix. Ils payent par mois une rixdale au Gouverneur, pour avoir permission de porter un toupet de cheveux sur le haut de la tête, entortillé autour d'une aiguille d'or, au bout de laquelle il y a un gros diamant enchassé. Ils ont tout le reste de la tête rasé ; ils vont tête nuë la plûpart, & les autres portent un petit turban percé afin de faire voir leurs cheveux, & les pieds nuds dans des babouches fort propres. Ils portent de longues robes ou simares blanches & fort riches. Il y en a quelques-uns qui portent des demi-calçons qui les couvrent jusqu'aux genoux, avec une demie-chemise par dessus.

Tous les matins ils vont dans les Vaiſſeaux qui ſont à la rade, en criant trois fois, *Balanſcot*, c'eſt-à-dire marchandiſe à acheter ou Marchand pour acheter, & ainſi les Matelots ou Marchands les abordent, pour leur vendre leurs marchandiſes. Les Chinois ſont aſſurément les plus laborieux Marchands des Indes ; mais on peut dire qu'ils ſont les plus voluptueux & débauchés de tous les hommes, & les plus grands joüeurs qu'il y ait au monde. Ils n'épargnent rien pour leurs plaiſirs, & recherchent leurs commodités avec un ſoin continuel. Ils ont quantité d'eſclaves, & ſe font ſervir avec une propreté extraordinaire ; car ils ſont naturellement très-propres en toutes choſes, mais particulierement en leur manger ; quelques-uns mangent de la viande, & les autres n'en goûtent jamais. Ils ne touchent point ce qu'ils mangent, mais ils prennent fort adroitement leurs morceaux avec deux petites baguettes d'or ou d'argent, & les moins riches avec des fourchettes de cuivre du Japon ou d'étain fin. Ils ſe ſervent de grands plats de porcelaine très-fine & tranſparente, & leur table ou tapis eſt

Naturel des Chinois.

ordinairement couvert de quinze ou vingt petites tasses ou écuelles pleines de toutes sortes de viandes, racines, poissons, salades, confitures, & principalement de gingembre confit, de poivre en branche & autres compotes & ragoûts, avec plusieurs sortes de boissons. Leurs femmes & leurs enfans mangent rarement avec eux.

Ils se promenent tous les Jeudis au matin dans des petits bâteaux sur les canaux par toute la Ville, & l'après midi ils vont à pied par les ruës tous les jours, faisant porter par deux esclaves un gros timbre sur lequel ils frapent un coup de maillet pour avertir les joueurs, qui s'assemblent, & joüent aux dez sur des tables d'ébéne, enrichies de figures d'ivoire qu'ils font aussi porter avec un tapis de soye, qu'ils mettent dessus, & un autre dessous au milieu des ruës où ils s'arrêtent. Ils portent d'ordinaire de gibeciéres de différentes couleurs à leurs ceintures, de rouges, de vertes & de jaunes, dans lesquelles il y a plusieurs séparations, pour mettre les différentes espéces de monnoyë. Ils s'échauffent quelquefois si fort au jeu, qu'après avoir perdu tout leur

bien, ils joüent leurs femmes & leurs enfans qui ſont préſens, & qui ne ſe ſoucient pas de leurs pertes, parce qu'ils ſçavent bien que les autres Chinois les récompenſeront, & leur rendront la valeur de ce qu'ils auront perdu.

C'eſt une coutume établie entr'eux de remettre en fond juſqu'à trois fois un joüeur; mais s'il eſt également malheureux à la troiſiéme fois & qu'il perde encore tout, ils l'abandonnent à ſon mauvais deſtin, & pour punition ils lui coupent le toupet de cheveux qu'il porte ſur le haut de la tête, ce qui eſt une infamie parmi eux, & partagent ces cheveux également entr'eux: enſuite ils le banniſſent pour jamais de leur compagnie, & après avoir écrit ſon nom dans un grand livre, dont les feüillets ſont de feüilles de bannanier, ils font conduire ce malheureux par leurs valets à une lieuë de la Ville, où le plus ſouvent il ſe déſeſpere n'oſant retourner, & ſe précipite dans la mer, ou s'expoſe dans les bois à la fureur des bêtes farouches, pour ne pas ſurvivre à ſon deshonneur & à ſon infortune. Les Hollandois ne

s'oppoſent point à cette coutume étant bien aiſes d'avoir la paix, & de laiſſer chacun en liberté de ſuivre ſes uſages.

Les Chinois ne ſont pas moins jaloux de leurs femmes que ceux de notre nation. Ils les obligent quand ils ne ſont pas joüeurs de profeſſion à garder la maiſon, où elles s'occupent à travailler à des ouvrages de ſoyë, or & argent très-magnifiques, & même à des peintures & mignatures que les étrangers achetent chérement. Elles ſont extrêmement propres tant en leurs ameublemens qu'en leurs habits. Leurs bois de lit ſont ordinairement d'ébéne enrichis de pluſieurs figures d'or & d'yvoire, ſur leſquels elles mettent pluſieurs matelats de duvet beaucoup plus fin que celui d'Europe, & de hoüette plus délicate que celle que l'on eſtime ſi fort en France & dans les autres Royaumes. Ils ſont couverts de courtepointes de ſoyë, relevées en broderies d'or & d'argent, & pour les conſerver il y a par deſſus de grandes couvertures pendantes faites au métier, & façonnées de peintures & de broderies. Il y a dans leurs chambres

des piles de carreaux aussi riches que la courtepointe, mais principalement sous un grand pavillon où elles se retirent comme dans une alcove. Le reste de la chambre est garni de siéges magnifiques, de très-riches cabinets de peintures exquises, & de quantité de vases de porcelaine précieuse.

Portrait des femmes Chinoises.

Les femmes Chinoises sont mieux faites que leurs maris, qui ont le visage large & le teint assez jaune, le nez gros, & fait à peu près comme une néfle; la plûpart l'ont écrasé, la barbe claire, & la taille à peu près comme celle des Hollandois. Leurs femmes au contraire ont la taille dégagée, quoiqu'elles ayent presque toutes de l'embonpoint, le teint & la peau admirables, les yeux les plus beaux du monde, la bouche belle; mais il s'en trouve fort peu qui ayent le nez bien fait, parce qu'on prend soin de le leur rendre plat quand elles naissent. Elles ont toutes les pieds aussi petits que des enfans de cinq ans, à cause de la chaussure qu'on leur met quand elles commencent à marcher; cela n'empêche pas qu'elles n'ayent la démarche belle.

Elles ont plus de modeſtie & de vertu que toutes les autres femmes des Indes, & leur galanterie eſt pour le moins autant réſervée que celle des Eſpagnoles ou des Italiennes. Elles rendent de grands devoirs deux fois la ſemaine aux défunts, & tous les Mercredis & Samedis, elles vont magnifiquement parées aux cimetiéres & autres lieux de leurs ſépultures qu'elles font orner de riches tapiſſeries, où après qu'elles ont achevé leurs prieres, elles ſe feſtinent les unes les autres, & danſent au ſon de différens inſtrumens, auſquels elles mêlent leurs voix qui ſont fort agréables. Elles laiſſoient autrefois ſur les tombeaux de leurs parens & amis, à boire & à manger; mais à préſent elles ne les pratiquent plus, parce que les ſoldats de la garniſon l'alloient prendre & en profitoient, ce qu'elles eſtimoient une profanation. Elles mettoient alors pareillement quelque piéce d'argent en terre pour leur aider à payer leurs dettes, en cas qu'ils fuſſent morts ſans les avoir acquitées, mais elles ont aboli cette coutume.

Les Chinois ſont preſque tous

Gentils & Idolâtres, comme les Banians & autres peuples des Indes qui demeurent à Batavia, ausquels les Hollandois pour ne se pas faire d'ennemis, laissent la liberté de vivre à leur mode, & de suivre telle religion qu'il leur plaît. Par cette politique ils ont sçû attirer toutes sortes de nations chez eux, & toutes sortes de commerce.

Je demandai un jour à un Chinois qui parloit diverses langues ce qu'il pensoit de la Religion Chrétienne. Monsieur, me dit-il, je n'en fais aucun jugement, & la raison est que nous naissons tous de la réligion de nos peres, & quand nous devenons grands & en âge de raison, chacun croit la sienne meilleure que celle d'une autre nation. Un Portugais de Macao me contoit un jour qu'en général les peuples de la Chine sont très-laborieux, & attachés au travail qu'ils ne quittent point quand ils l'ont une fois entrepris : car ils se mettent ordinairement quatre ou cinq sur un ouvrage, & pendant qu'une partie des ouvriers dort l'autre travaille, même pendant la nuit. Si ces peuples sçavent quelque Mar-

chand qui ait de l'argent à employer, ils font tout ce qu'ils peuvent pour l'avoir en apportant des Marchandises de toutes les espéces ; que si celles-ci ne plaisent point, ils en iront chercher d'autre jusqu'à ce qu'ils ayent attrapé l'argent du Marchand. Il me dit aussi que c'étoit la coutume dans ce païs-là, que toutes les personnes de même profession demeurassent ensemble dans une même ruë de la Ville ; de sorte qu'étant à Canton, grande Ville distante d'environ quarante-cinq lieuës de Macao, il avoit remarqué tous les Peintres en une ruë, tous les Cordonniers en une autre, & ainsi des autres métiers. Il n'y a pas jusqu'à la Noblesse qui a son quartier à part ; les personnes de très-grande qualité occupent une ruë, & ceux de la petite Noblesse une autre. Ce Portugais ajoûta encore que de tous les esclaves, les Chinois sont les plus fidéles, les plus industrieux & les plus actifs au travail ; qu'anciennement il y avoit des Portugais à Macao stilés à enlever des jeunes Chinois pour ensuite les vendre comme esclaves. Voici comme ils s'y prenoient.

Ces Marchands de chair humaine prenoient un prétexte d'aller à Canton, & en revenant se répandoient par les Villages le long de la Côte à trois ou quatre lieuës avant dans les terres, & quand ils trouvoient quelque bel enfant mâle ou femelle à l'écart, ils les attiroient & amorçoient avec des petites friandises jusqu'à ce qu'ils fussent un peu escartés, alors ils les enlevoient & conduisoient à certains endroits de la Côte, où on venoit les prendre la nuit dans des barques pour les aller vendre ailleurs. Un Mandarin Gouverneur de la Province de Canton, informé de ce désordre par les cris & les plaintes que les peres & les meres de ces pauvres petits malheureux faisoient, jugea à propos d'en prendre vengeance sur le corps d'un Capitaine de Vaisseau Portugais, qui par hasard se trouvoit alors à Canton. Le Mandarin l'envoya chercher, il fallut obéir, car il ne pouvoit faire autrement à cause du grand nombre d'Archers dont il étoit environné. Quand le Gouverneur l'eut à sa disposition, il commença par lui faire des plaintes très-vives contre ceux de sa nation, &

conclud à la mort & à la confiſcation de ſon Navire. Le Capitaine étourdi du coup ſe jetta aux genoux du Mandarin lui alléguant ſon innocence, & celle de tout ſon équipage qui ne devoit pas être puni pour les fautes d'autrui : enfin cet Officier s'adoucit un peu ; mais ne voulant pas laiſſer aller ce Capitaine de Vaiſſeau ſans quelque punition, il le fit dépoüiller tout nud & coucher de ſon long ſur le ventre, comme le Mandarin ſçavoit que ceux de notre Nation font à leurs eſclaves ; puis lui fit donner deux cens coups d'une longue canne appellée bambou, dont on ſe ſert pour châtier les malfaicteurs, & qui étant fenduë en deux écorche tout le corps avec les éclats, parce que celui qui frape, retire à chaque coup la canne en traînant comme une ſcie. Ainſi fut étrillé ce pauvre Capitaine qui en porta la nouvelle lui-même à ſes compatriotes à Macao, ce qui les rendit un peu plus réſervés dans la ſuite.

Les Chinois ſont naturellement ſubtils & adroits. Ce même Portugais me fit le récit aſſez plaiſant d'un de leurs tours de ſubtilité ; c'eſt qu'en paſſant

passant à Canton devant une boutique de Rotisseur il eut envie d'un canard roti, qui étoit froid & qui paroissoit fort gras; ayant payé le prix convenu il l'emporta à bord de son Vaisseau, mais comme il mettoit le couteau dedans pour le couper par morceaux, il ne trouva que la peau accommodée avec dexterité sur du carton placé sur des petits bâtons qui réprésentoient fort bien le corps du canard: ce qui fit rire toute la compagnie à ses dépens; mais pour le consoler de la perte de son argent, on lui apprit que dans les ports du païs, on tuë de gros porcs dont ils vendent les jambons aux gens de marine & aux Marchands étrangers; & que souvent ils ont l'adresse de tirer toute la chair du jambon, au lieu de laquelle ils mettent de la terre noire avec l'os au milieu, puis couvrent cela de graisse si justement avec la peau du jambon par-dessus que les plus fins y sont attrapés, & comme ils vendent ces jambons au poids, il est mal aisé de discerner les faux d'avec les véritables.

La Police de Batavia est très-bonne; les Officiers qui en ont la dire- Police de Batavia.

ction, visitent régulierement la Ville & toutes les maisons afin qu'il n'y arrive aucun désordre, ils sont chargés de faire faire les réparations nécessaires, tant pour les édifices publics que pour les particuliers. L'entretien des murailles, des bastions, & des ponts & chaussées est d'une dépense prodigieuse, parce que la plûpart de la Ville est bâtie sur pilotis qui manquent fort souvent.

La Justice y est renduë avec la derniere sévérité sur-tout à l'égard des voleurs, filoux, & escrocs qui sont rigoureusement punis, même pour un vol de peu de chose. Cet ordre est nécessaire pour retenir les esclaves dans leur devoir; car si on n'usoit de rigueur pour empêcher les vols, on ne pourroit rien garder en sureté dans cette Ville, où le nombre des esclaves est plus grand que celui des Marchands & des patrons. On coupe la tête à toutes sortes de personnes, quand le crime dont ils sont convaincus mérite la mort; & pour une faute moins griéve on leur coupe une oreille, ou le bout du nez, ou le bout du menton, ou un doigt, & après on les marque à la maniere

d'Hollande ; & s'ils ſont Matelots ou qu'ils ayent du bien, on leur confiſque leurs gages, & ce qu'ils peuvent avoir & on les met à la chaîne, où ils ſont nourris durant quelques jours de pain & de ris.

Pour ce qui eſt des eſclaves qui ſont ſurpris en dérobant, on les punit d'une autre maniere ; on les couche ſur le ventre & on leur fait étendre les bras, les jambes & le coû, ſur chacun deſquels ont fait aſſeoir un autre eſclave, ou des Noirs appellés Cafres, qui prennent des verges & les fuſtigent juſqu'au ſang, juſqu'à ce que le patient ait avoüé ſa faute & qu'il crie miſéricorde ; alors les Caffres le lavent avec de l'eau ſalée, & lui mettent une groſſe chaîne au pied attachée à une groſſe piéce de bois, que le patient eſt obligé de traîner, & qui péſe ordinairement quarante ou cinquante livres, & ſi quelqu'un étoit ſurpris en tâchant à le détacher, il ſeroit auſſi-tôt mis à ſa place.

Ils ont encore un autre ſuplice qu'ils firent ſouffrir durant mon ſéjour à des priſonniers qui avoient voulu ſe ſauver de priſon. Ce ſont

deux grosses piéces de bois jointes ensemble, dans lesquelles il y a des trous de la grosseur des bras & des jambes, attachées à la muraille, auprès de laquelle ils font coucher ceux qu'ils veulent châtier, & leur enferment avec un cadenat les pieds & les bras, de maniere qu'ils ne peuvent se remuer, ni se tourner de côté & d'autre.

Duretés des Portugais pour leurs esclaves.

Au reste les esclaves sont à Batavia en paradis en comparaison des traitemens qu'on leur fait à Goa: car il n'y a point de sortes de cruels châtimens qu'on ne leur fasse souffrir dans cette derniere Ville. Je le dis à la honte de ses habitans, & comme il n'est pas naturel de parler contre ceux de sa nation, je n'en parlerois pas si la conscience ne m'y engageoit. Ils enferrent ces pauvres malheureux en doubles fers, puis leur donnent des deux & trois cens coups de bâton sur le corps. Il y en a que l'on fait coucher sur le ventre comme à Batavia, & deux autres esclaves frapent sans pitié sur ce pauvre corps, comme si on battoit le plâtre; pendant cette cruelle expédition le Patron est assis, qui sans s'émouvoir, conte

gravement les coups avec les grains de ſon Roſaire ; & ſi par haſard ceux qui font l'opération ne frapent pas aſſez fort au gré du Maître, comme voulant épargner leur camarade, ils ſont mis à la place, & étrillés ſans miſéricorde.

Pendant que j'étois à Goa chez mon hôte, je n'entendois que coups toutes les nuits avec de foibles voix qui crioient, car ils leur ferment la bouche avec un linge pour les empêcher de crier. Après qu'ils les ont bien fait déchirer de cette ſorte, ils ouvrent les meurtriſſures avec un raſoir pour y jetter du ſel & du vinaigre, de peur que les vers ne s'y mettent ou la gangréne. Ils ont encore un autre ſuplice pour ces malheureux ; c'eſt de faire diſtiler du lard mis ſur une pêle à feu toute rouge ſur le corps du patient tout nud & couché ſur le ventre, de ſorte que la douleur les fait rénier pere & mere qui les ont mis au monde, & la Religion Chrétienne que l'on leur a fait prendre, puiſqu'elle n'empêche pas des actions ſi barbares ; pour moi voyant & entendant des cruautés ſi inoüies, j'en frémiſſois

d'horreur & en étois pénétré jusqu'au vif. Je finirai cet article par un trait de cruauté qui n'a guéres d'exemples. Un habitant de Goa ayant acheté durant mon séjour une esclave Japonnoise, belle & bien faite, & la vantant fort à sa femme pendant son dîner, sur-tout à cause de ses dents qui étoient bien blanches & bien rangées : celle-ci la voulut voir, & l'ayant examinée la renvoya avec les autres sans dire mot ; mais le mari étant sorti, elle fit prendre & lier cette belle esclave, à qui elle fit arracher toutes les dents les unes après les autres, & mutiler le visage sans nulle compassion ni sans craindre les reproches de son mari.

Grande liberté des femmes à Batavia.

Ce qui me parut le plus extraordinaire à Batavia, c'est la grande liberté que les femmes ont dans cette Ville, & je me suis étonné plus d'une fois que les Hollandois qui se piquent d'être fins Politiques, & qui gouvernent leurs Villes avec une grande police, ayent souffert que leurs femmes & leurs filles se soient mises en possession de se mocquer de leur autorité à Batavia, où elles sont

respectées avec plus de déférence qu'en aucune Ville du monde ; de sorte que si un mari s'avisoit de fraper sa femme dans la colére, & qu'elle en fît ses plaintes au Gouverneur, il le feroit mettre en prison, d'où il ne sortiroit que quand il plairoit à sa femme de l'en retirer ; c'est ce qui leur fait prendre la liberté de faire tout ce qui leur plaît, & d'entretenir des galanteries à la vûë de leurs époux. J'en ai vû un exemple pendant que j'étois en cette Ville.

Un riche Marchand âgé d'environ trente-cinq ans, avoit épousé une Hollandoise qui n'en avoit que dix-huit. Elle étoit belle & fort enjoüée, & aimoit autant la dépense, la bonne chére & les plaisirs, que son mari aimoit le ménage & l'épargne. Il la trouva un jour dans son cabinet, où elle se reposoit sur son lit avec un François nouvellement arrivé à Batavia : il s'approcha d'elle, & lui faisant de grands reproches, il lui donna un soufflet, & voulut en même-tems fermer la porte pour empêcher le galand de sortir, à dessein sans doute de le bien étriller : mais la belle ne se contenta pas de faire

évader le François, elle alla même se plaindre au Gouverneur de l'outrage que son mari lui avoit fait, il fut emprisonné sur le champ sans autre formalité, & fut contraint pour sortir de prison, de demander pardon bien humblement à sa femme, & de lui faire de grands présens, dont elle fit part à celui qui étoit cause de tout ce désordre. J'ai raporté cet exemple pour montrer l'autorité que les Hollandoises ont sur leurs maris; mais voici une histoire d'une autre nature, & dont j'ai été témoin.

Tour joüé à un Indien.

Un Marchand Indien fort riche étant devenu amoureux de la femme d'un Chinois qui étoit très-belle, usa de toutes les sollicitations & de tous les moyens qu'il put inventer pour la mener où il vouloit. N'en pouvant cependant venir à bout ni pour prieres, ni pour présens, il continua à l'importuner. Cette femme lasse de tant de poursuites, déclara la chose à son mari, qui en renard rusé, lui dit de donner à ce galand une assignation amoureuse pour certain jour & heure qu'il lui marqua, & que lui cependant feroit mine d'aller dehors, mais qu'il

reviendroit sur ses pas, & rentreroit chez lui. Ce projet ainsi concerté fut exécuté de même, & le Marchand Indien ayant reçu l'assignation de la Dame, tout transporté de sa bonne fortune ne manqua pas de se trouver au rendez-vous, mais à peine étoit-il entré dans la maison, que voilà le fâcheux mari qui revient pour troubler la fête.

Alors la Dame faisant fort l'étonnée, pria l'Indien de se cacher dans un coffre vuide, dans lequel on avoit coutume de serrer des porcelaines, ce qu'il fit dans la crainte où il étoit de la fureur du mari. La rusée ayant aussi-tôt fermé le coffre à double tour, courut ouvrir à son mari, qui laissa là le Marchand Indien se mortifier jusqu'au lendemain matin. On avoit fait exprès des petits trous au coffre pour laisser la respiration libre à cette pauvre dupe. Le jour venu, le mari fit prendre ce coffre par ses esclaves qui eurent ordre de le porter au Basar, ou Marché, où étant arrivés, & le mari aussi, il se mit à étaler sur ce coffre quelques échantillons de porcelaine, assurant qu'il y en avoit tant de dou-

zaines d'une telle façon, tant de douzaines d'une autre à vendre dans ce coffre. Les Marchands ayant examiné les échantillons, enfin il y en eut un qui convint du prix; il fut question alors d'ouvrir le coffre pour visiter & livrer la marchandise: mais quelle surprise pour celui qui étoit dedans de se voir ainsi exposé aux huées & à la risée de tout le public: d'un autre côté le vendeur faisoit fort l'étonné, feignant ne sçavoir ce que cela vouloit dire, & vouloit faire arrêter le Marchand Indien, comme s'il fût entré chez lui, & ce fût caché exprès dans ce coffre pour lui joüer quelque mauvais tour. Cette histoire fut sçuë de toute la Ville & le sujet des conversations; jusqu'à ce que quelques jours après, une autre avanture fit oublier celle-ci, comme il arrive presque toujours dans les grandes Villes.

Les femmes de Batavia se promenent par-tout où il leur plaît; mais ordinairement elles vont par la Ville en bateau, & s'arrêtent souvent pour voir des Jongleurs & des Maures qui font mille tours souples & surprenans pour gagner de l'argent.

Il y a de ces sortes de gens par-tout dans les Indes, en Perse & en Turquie, qui font des choses si surprénantes, que les bonnes ames croyent que c'est le diable qui agit par leur moyen. J'ai vû un de ces Jongleurs fort grand, qui en portoit un autre sur le bout d'une perche aussi haute qu'une pique; il étoit assis sur la pointe, serrant la perche avec ses pieds & ayant la tête & les mains penchées. Celui qui portoit la perche l'appuyoit sur sa ceinture de cuir, & la poussoit en haut avec tant d'adresse, que celui qui étoit dessus tomboit entre ses mains. J'en ai vû aussi un autre qui avoit de gros sabots, monté sur des échasses de quatre pieds de haut, & portoit par les ruës en courant deux sceaux pleins d'eau sans en répandre une goûte, & bien souvent il faisoit trois ou quatre sauts.

Il y a un très-bel Hôpital à Batavia; mais bien rempli de vermines & de punaises. Cet Hôpital est assez bien reglé, il est toujours garni d'un très-grand nombre de malades Hollandois. Les étrangers y sont aussi logés & nourris fort chétivement.

Ceux qui n'ont point d'argent y font très-mauvaise chere. Il y a un Directeur ou Grand-Maître, qui fait la dépense pour tous ceux qui sont en ce lieu; on l'appelle Escaffe-maître. Les Hollandois reçoivent leurs gages pendant tout le tems qu'ils sont malades, comme s'ils servoient sur les Navires ou dans la garnison. L'escaffe-maître prend la moitié de leurs gages pour leur nourriture, & cet argent revient toujours à Messieurs de la Compagnie d'Hollande, & n'appartient pas à cet Escaffe-maître. Il s'en trouve toujours qui aiment mieux y rester que d'aller en voyage, parce qu'ils sont naturellement fainéans, ce qui fait qu'on les visite souvent & qu'on les contraint de sortir malgré eux. Ils ont neuf francs par mois, selon la supputation de l'argent de France; ils s'envelopent les jambes avec de vieux linges & haillons pour mieux faire les malades. Il y avoit au tems que j'y étois deux Médecins qui parloient diverses langues. Quand ces Médecins visitent quelque malade prisonnier, ils sont toujours accompagnés par deux soldats ou par le concierge de ce lieu,

qui a grand ſoin de compter pluſieurs fois par jour les priſonniers.

L'Eſcaffe-maître avoit cinq ſoux par jour pour la dépenſe de chaque priſonnier, qu'il ne nourriſſoit pas mieux que les Matelots & Soldats, excepté qu'il leur donnoit un petit pain d'un ſou par repas : les Matelots & les Soldats ſont nourris ordinairement dans cet Hôpital, de ris à l'eau, & de quelques morceaux de bœuf ſalé & de vieux lard jaune, avec une écuellée de lippelape tous les matins. Cette ſorte de potage ſe fait avec des herbes hachées & mêlées avec du ris, ce qui reſſemble aſſez à la patée qu'on donne aux dindons qu'on veut élever, & deux fois la ſemaine ils avoient deux petits poiſſons frits, avec un peu de vinaigre. L'endroit où l'on traite les priſonniers malades eſt fermé & clos avec de groſſes grilles de fer.

Les Muſes ſont peu cultivées à Batavia ; la République des Lettres y a beaucoup moins de ſujets que celle d'Hollande ; il y a cependant quelques Imprimeries : mais la preſſe n'y roule guéres ; la plus belle eſt celle de Meſſieurs les Etats, qui

est en très-bon ordre & bien pourvûë de caractéres différens. Durant mon séjour on publia une historiette galante d'une Princesse Chinoise, elle fut imprimée en trois langues différentes, la Hollandoise, Chinoise & Portugaise, je vais la donner telle que je l'ai lûë, mais je l'abregerai beaucoup pour ne pas ennuyer ceux qui auront la patience de la lire.

Histoire de la Princesse Bilibamba Chinoise, & de Kiambu son amant ; de Tamilo, de Palicama, & autres.

Cette Princesse s'appelloit Bilibam-ba; elle naquit à la Chine dans la Province de Foquien. Son pere descendoit des anciens Empereurs Chinois avant l'invasion des Tartares, & jamais la nature ne fit un chef-d'œuvre si accompli que cette Princesse, née exprès pour inspirer de l'amour. Elle étoit d'une taille avantageuse, avoit les cheveux blonds, naturellement frisés, de beaux yeux bleus, vifs, remplis de feu & de majesté; le nez bien fait, la bouche petite, les lévres vermeilles comme du corail, & les dents blanches comme le plus bel yvoire. Le Lecteur sçaura que cette description est de l'essence de la piéce. Avec tant d'agrément de corps & d'esprit, le Prince-

ſon pere jugea à propos de la marier à un Prince du Japon appellé Cachemir. Elle n'avoit alors que quatorze ans. L'interêt particulier de la maiſon de la Princeſſe demandoit cette alliance ; on n'attendoit plus pour la contracter que le moment favorable qui ne dépendoit que de la volonté du pere du Prince Japonois. Le futur époux n'avoit au plus que dix-huit ans ; il étoit parfaitement beau, bien fait, & digne de la Princeſſe, mais elle ne ſentoit pour lui aucun de ces mouvemens, qui ſont les avant-coureurs de l'amour : il eſt vrai que Bi-li-bam-ba étoit dans un âge ſi tendre, qu'elle étoit encore incapable d'aucuns ſentimens de tendreſſe, elle ne ſçavoit en un mot ce que c'étoit que l'amour.

Le Prince Cachemir d'un autre côté, loin de ſentir dans ſon cœur quelques mouvemens pour la Princeſſe, avoit une ſecrette répugnance à ſe rendre aux conſeils & aux volontés du Prince ſon pere, qui par des raiſons d'Etat & de famille, lui mandoit continuellement de faire bien la cour à la Princeſſe, & de s'attacher à ſon ſervice.

Plusieurs mois s'écoulerent ainsi; l'indifférence de Bi-li-bam-ba pour Cachemir augmenta avec l'âge, elle n'en pouvoit comprendre la raison. Il devenoit cependant chaque jour plus beau & plus spirituel; tout le monde l'admiroit; elle seule le voyoit tranquilement, sans être touchée de ses belles qualités. Le Prince Cachemir de son côté, quoiqu'il trouvât la Princesse aimable & belle comme un astre, la regardoit sans émotion, & recevoit avec froideur les complimens qu'on lui faisoit sur le bonheur dont il alloit joüir en l'épousant. On s'appercevoit même à la Cour de l'Empereur de cette commune indifférence; les Courtisans s'en étonnoient, & les parens de la Princesse s'en allarmerent.

Pour vaincre cette mutuelle répugnance, les parens n'oublierent rien de ce qu'ils crurent capable de faire naître dans ces deux cœurs des sentimens tout opposés; mais l'heure de s'aimer n'étoit point encore venuë, & leurs soins furent entierement inutiles. Un jour que le Prince Cachemir étoit dans l'apartement de la Princesse, ses femmes se retirerent

par discrétion & par l'ordre secret qu'elles en avoient reçû. Aussi-tôt Cachemir regardant Bi-li-bam-ba avec quelque sorte de confusion ; Belle Princesse, lui dit-il, le moment approche où le mariage va nous unir ensemble, oserois-je vous demander si votre cœur ne ressent pas quelque répugnance pour un joug que l'on veut lui imposer ; car enfin l'amour ne suit pas toujours la volonté de nos parens ; plus on cherche à contrarier nos cœurs, & plus ils sentent d'éloignement pour ce qui vient de la contrainte. Je vous entends, Prince, interrompit la Princesse en souriant, vous avez l'adresse de faire tomber sur le général, ce qui nous est particulier à tous deux ; mais enfin bannissons le déguisement, & disons que le Ciel ne nous a pas formés l'un pour l'autre : cela étant il n'est pas juste de nous unir par des liens malheureux, déclarons à nos parens que nos cœurs s'opposent à l'alliance qu'ils projettent, & faisons leur sentir qu'en nous unissant malgré nous, ils auroient d'éternels réproches à se faire.

Le Prince Cachemir parut trans-

porté de joye de la résolution de la Princesse, il se jetta à ses genoux, & la remercia avec autant d'ardeur que si pénétré d'amour pour elle, elle lui avoit fait espérer d'être aimé; il lui jura une estime éternelle, & dès le jour même les parens de Bi-li-bam-ba s'étant assemblés, le Prince & la Princesse leur déclarerent leur résolution, les conjurant les larmes aux yeux de ne pas les forcer à une union pour laquelle leurs cœurs avoient une répugnance invincible. Ils eurent quelque peine à se déterminer; mais enfin leurs pleurs & les tristes conséquences qu'ils envisagerent d'un mariage où l'antipathie seule devoit présider, les obligerent à retirer leur parole, & à dégager ce couple de la contrainte qui lui étoit imposée. Le Prince Cachemir retourna au Japon, où quelque tems après il épousa une Princesse du Tonquin, du consentement de toute sa famille.

Pour ce qui est de la Princesse Bi-li-bam-ba, le Prince son pere la mena à Pékin, où étoit alors la Cour. Elle n'y fut pas long-tems qu'elle s'attira une foule de soûpirans: le

plus considerable d'entr'eux, tant par son mérite que par sa naissance, étoit le fils d'un des plus puissans Seigneurs de l'Empire, il s'appelloit Kiambu *. Il étoit difficile de trouver un jeune homme plus accompli, il faisoit la moindre de ses actions avec une grace admirable, & comme il étoit *Lettré* du premier ordre, il s'exprimoit avec toute la délicatesse imaginable ; le moindre de ses discours étoit une piéce remplie d'esprit & de feu ; d'ailleurs il étoit bien fait, avoit l'air majestueux & le plus beau visage du monde. Avec tant d'appas, il sçut plaire si fort à la Princesse, que son cœur n'eut pas de peine à se déclarer en sa faveur. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit sorti des exercices convenables à une personne de sa condition, & il avoit si bien profité des leçons qu'il avoit reçûës, qu'il n'y avoit aucun Cavalier à la Cour de l'Empereur, ni même dans tout l'Empire qui osât entreprendre de l'égaler ; soit à monter à cheval, soit à danser & à joüer de toutes sortes d'instrumens.

* Il étoit Prince d'une Principauté qu'on lui avoit usurpée.

On peut bien s'imaginer que la conquête d'un Seigneur tel que Ki-

am-bu, fut recherchée avec empressement par toutes les Dames de la Cour ; mais le bonheur & la sympathie de Bi-li-bam-ba le firent déclarer en sa faveur, il s'attacha tout à elle avec tant d'ardeur, qu'il lui fut impossible de lui laisser ignorer longtems que son cœur n'étoit point insensible à sa tendresse. Les parens de la Princesse remarquerent sans chagrin cet amour naissant ; & comment en auroient-ils pû être fâchés ? le pere de l'amant joüissoit d'un bien immense, & la maison de la Princesse pouvoit s'allier sans reproche à celle de Ki-am-bu. C'est ce qui détermina cet amant passionné, à prier la Princesse de lui permettre de la demander en mariage : il en obtint aisément la permission, il en fit la demande, & fut écouté favorablement.

La mort inopinée d'une proche parente de Bi-li-bam-ba retarda pour quelques tems l'union de ces deux amans: il falloit donner quelque mois à la douleur; cependant ils joüissoient tous deux du délicieux plaisir de se voir souvent sans contrainte. Un jour que Ki-am-bu étoit seul avec la

Princeſſe, elle lui demanda en ſouriant, ſi dans le cours de ſes exercices & des voyages qu'il avoit faits dans les principales Villes de l'Empire, il n'avoit jamais été touché d'aucune paſſion d'amour. Belle Princeſſe, répondit Ki-am-bu, je ne dois avoir rien de caché pour vous : il eſt vrai que pendant près de ſix mois, j'ai rendu des ſoins continuels à la plus aimable fille de Nanquin ; elle ſe nommoit Pa-li-ca-ma, elle n'avoit plus ſon pere ni ſa mere qui étoient morts, & joüiſſoit de biens aſſez conſidérables. Outre cela elle joignoit à beaucoup de beauté une vertu très-auſtére : j'avouë, continua-t-il, que j'avois quelque inclination pour elle, & que ſi j'en dois juger par les apparences, elle en avoit infiniment pour moi ; cependant n'étant pas faits l'un pour l'autre, je l'ai quittée ſans oſer même lui dire adieu, parce que je connoiſſois ſon extrême ſenſibilité. J'en ai reçû pluſieurs lettres depuis que je ſuis ici, auſquelles je n'ai pas répondu.

Je blâme fort votre dureté, lui dit alors la Princeſſe en riant, & je plains infiniment la malheureuſe Pa-

li-ca-ma ; mais ce qui me console, c'est que les Nanquinoises n'ont pas la réputation d'être constantes : elle vous rendra sans doute la pareille. La conversation roula encore quelque tems sur ce sujet, après quoi ces deux amans passerent à des discours plus intéressans, ils se firent mille sermens d'une fidélité inviolable, & se retirerent enfin également charmés l'un de l'autre.

Quelques jours après il arriva à Pékin un Gentilhomme qui se nommoit Ta-mi-lo. Il étoit impossible de rien voir de plus beau que lui, & sans la tendre prévention que la Princesse avoit pour Ki-am-bu, il est certain que son cœur n'auroit pû se défendre des charmes de ce nouveau venu. Il se disoit de l'Isle Formose, & avoir demeuré quelques mois à Nanquin pour se perfectionner dans quelques exercices. Son équipage n'étoit pas fort nombreux, mais il étoit assez considérable pour faire juger qu'il étoit d'une naissance distinguée, d'autant plus que son nom & ses manieres parloient ouvertement en sa faveur. Il demanda avec quelque sorte d'empressement d'être

présenté à la Princesse : elle y consentit, & fut surprise de voir dès la premiere visite cet Etranger pâlir & rougir de moment à autre. Plus il attachoit les yeux sur le visage de Bi-li-bam-ba, & plus son trouble augmentoit ; cependant il eut avec elle une conversation fort spirituelle, & elle fut très-contente de ses manieres polies ; elle attribua même l'embarras qu'elle avoit remarqué dans ce jeune Cavalier, à sa grande beauté qui l'avoit frappé, & elle s'en sçut bon gré, tant le sexe aime à se flatter.

Cependant après le départ du prétendu Cavalier Ta-mi-lo, Ki-am-bu arriva, il apprit à la Princesse qu'il avoit reçû une visite pareille à celle qu'elle venoit d'avoir ; il paroissoit même charmé de cette visite, & lui en parla dans des termes qui le témoignoient assez. Si je pouvois jamais soupçonner le cœur de ma Princesse, lui dit-il, j'aurois assurément un juste sujet de crainte : Ta-mi-lo doit être un rédoutable rival, car il est fait de façon à faire naître de la jalousie, & . . . . La Princesse alors prenant la parole, mon cher Ki-am-bu, ré-

pondit-elle, je vous ſuis trop attachée : & il n'y a que la mort ſeule qui puiſſe me faire perdre les ſentimens que j'ai pour vous, cependant pour vous dire ce que je penſe, je ſuis ſurpriſe que vous n'ayez pas vû ce jeune homme à Nanquin, puiſqu'il y étoit, comme il me l'a dit, préciſément dans le même-tems que vous ; les perſonnes de naiſſance ſe fréquentent ordinairement, & font des liaiſons enſemble.

Il eſt vrai, Madame, interrompit Ki-am-bu, que je n'ai eu aucune connoiſſance de cet homme à Nanquin, cependant ſon viſage ne m'eſt point inconnu, & ſans pouvoir aſſurer poſitivement l'endroit où je l'ai vû, ſa perſonne ne m'eſt point étrangere ; je l'ai ſans doute rencontré quelque part, mais ma mémoire ne peut me le rapeller. Il eſt de même à mon égard, nous nous ſommes reconnus ſans pouvoir dire le lieu qui a formé notre connoiſſance ; quoiqu'il en ſoit, il m'a demandé mon amitié avec tant d'ardeur que je n'ai pû le refuſer. Ki-am-bu finiſſoit ces derniers mots, lorſqu'il entra une compagnie qui fit changer la converſation.

Le lendemain dans le tems que Ki-am-bu étoit avec la Princeſſe, Ta-mi-lo arriva, & après avoir ſalué reſpectueuſement ces deux jeunes amans : Belle Princeſſe, dit-il en s'adreſſant à elle, le Seigneur Ki-am-bu a bien voulu me recevoir au nombre de ſes amis, & j'oſe me flatter que la premiere marque qu'il voudra bien m'en donner, & qui ſans doute, me paroît la plus précieuſe, ſera de me faire obtenir un peu de part dans l'honneur de votre amitié. Ne doutez pas, Seigneur Ta-mi-lo, interrompit Ki-am-bu, que je ne faſſe tout le cas que je dois d'un ami tel que vous, je reçois avec plaiſir l'offre que vous me faites de votre amitié, & je vous donne la mienne avec joye, quoiqu'il ſoit bien dangereux d'avoir auprès de ſa maîtreſſe un confident fait comme vous : cependant je veux bien braver ce danger, parce que je compte ſur le cœur de ma Princeſſe, & ſur les droits de la ſincere amitié.

Ce dernier article ne feroit pas trop ſûr, interrompit à ſon tour le jeune Etranger, la Princeſſe a des charmes contre leſquels la raiſon

auroit peu d'empire; mais hélas! continua-t-il en ſoupirant, je ne ſuis plus le maître de mon cœur; un funeſte penchant l'entraîne vers un objet ingrat, qui me rend le plus malheureux des hommes. L'Etranger ne put contenir ſes larmes à cette réflexion, & on fut contraint de changer de converſation par la quantité de monde qui ſurvint alors dans la chambre de la Princeſſe. Les deux amans réſolurent pourtant d'engager Ta-mi-lo à la premiere entrevûë à leur faire le récit de ſes avantures, car il leur paroiſſoit tout-à-fait extraordinaire qu'il pût rencontrer des ingrates.

Ce projet fut exécuté dès le lendemain; ces deux amans le prierent avec tant d'inſtance de contenter leur curioſité, qu'après s'être fait un peu preſſer, il leur conta ſon hiſtoire à peu près en ces termes. Il eſt aſſez extraordinaire qu'étant auſſi jeune que je le ſuis, j'aye déja éprouvé tout ce que l'amour a de plus cruel; cependant il eſt bien vrai que je ſuis une de ſes plus triſtes victimes. Il y a quelques mois que je reçûs ordre de mes parens de paſſer quelque tems

à Nanquin pour me perfectionner dans les exercices qui y sont en usage ; je joüissois alors d'une tranquilité d'esprit qui fut bien-tôt traversée par un funeste orage. Un de mes amis me proposa de m'introduire dans une maison, dont la maîtresse passoit pour une des plus accomplies beautés de la Ville. En effet, je la trouvai encore au-dessus des loüanges que tout le monde lui donnoit. Elle n'avoit ni pere ni mere, & joüissoit d'un assez gros revenu ; on la nommoit Pa-li-ca-ma. A ce nom, Ki-am-bu ne put se défendre de rougir, l'Etranger ne fit pas semblant de s'en appercevoir, & continua ainsi.

Il me fut impossible de voir longtems la belle Pa-li-ca-ma, sans ressentir pour elle la plus vive tendresse ; je lui demandai la permission de la voir quelquefois, ce qu'elle m'accorda de très-bonne grace. Sa fréquentation & son esprit acheverent de triompher de mon cœur, & de ma raison. Je laissai quelque tems à mes yeux le soin d'expliquer ma passion, mais je m'apperçûs bien-tôt que leur langage n'étoit point enten-

du, où que du moins on feignoit de ne le point entendre: je résolus donc de parler plus clairement, je le fis en tremblant, je puisai dans mon cœur les termes les plus tendres & les plus expressifs, mais je connus bien-tôt avec chagrin que je n'avois le don, ni de persuader, ni de plaire: l'aimable Pa-li-ca-ma n'en parut point touchée. Je vois vos bonnes qualités, Seigneur, me dit-elle un jour, je connois votre mérite, mais pour tout cela je ne peux vous accorder que l'estime générale que tout le monde vous doit; cherchez à vous guérir d'une passion infructueuse pour laquelle il m'est impossible d'avoir du retour: ce fut ainsi que Pa-li-ca-ma reçût mes premieres déclarations. Je ne me rebutai point croyant que ma persévérance triompheroit de sa froideur: mais hélas! ce fut en vain que j'osai m'en flater. Un jour que seul auprès d'elle, je lui parlois de mon amour avec toute la vivacité qu'il inspire; Seigneur Ta-mi-lo, me dit-elle, puisque mon indifférence ne peut vous rebuter, il faut que j'employe le dernier moyen qui me reste, pour vous guérir d'une

inutile tendresse. Sçachez donc que vous avez un rival que j'adore, que rien ne peut l'arracher de mon cœur, & que loin de me plaire par vos assiduités, vous allez vous faire haïr, puisque vos soins m'empêchent de voir ce que j'aime. Ingrate Pa-li-ca-ma, m'écriai-je à ce discours, n'étoit-ce point assez de sçavoir que je ne pouvois vous plaire, sans apprendre encore qu'un Rival fortuné triomphe d'un cœur pour lequel je sacrifierois ma vie; mais, poursuivis-je, il n'est pas juste que je sois cause de vos malheurs; je ne vous verrai plus, aimable Pa-li-ca-ma, je vais renoncer à votre vûë, sans pouvoir renoncer à mon amour. Tenez-moi compte du barbare sacrifice que je vous fais, & connoissez du moins par ma soumission, ce qu'étoit capable de produire la violence de ma passion. Je sortis à ces mots de la maison de cette ingrate sans attendre sa réponse, bien résolu de ne la revoir jamais.

Que l'effort que je me fis en cette occasion, me fut fatal! je tombai dangereusement malade, & je fus à la veille de mourir; mais ma jeunesse,

ou, pour parler plus juſte, ma mauvaiſe fortune me fit revivre malgré moi. Je repris mes forces en peu de tems, mon funeſte amour ne perdit rien de ſa premiere violence; enfin je réſolus d'aller encore une fois chez mon ingrate Pa-li-ca-ma. Je m'y traînai donc avec peine, mais que l'état où je la trouvai, me fut ſenſible! Elle étoit ſur des carreaux de velours, les yeux baignés de larmes, les cheveux épars qui lui tomboient ſur la gorge; enfin les marques du plus violent déſeſpoir éclatoient en toute la perſonne de cette aimable fille. D'abord qu'elle me vit, ſes pleurs & ſes cris redoublerent: Venez Ta-mi-lo, me dit-elle, venez être le témoin de toute l'horreur qui m'environne. L'ingrat qui poſſédoit mon cœur & pour qui j'ai mépriſé votre amour, m'abandonne ſans retour; il trahit ſes ſermens, l'infidéle fuit, & me laiſſe en proye à tout mon déſeſpoir.

Belle Pa-li-ca-ma, lui dis-je en me jettant à ſes genoux, oubliez pour toujours un monſtre de perfidie, il ne mérite pas vos précieuſes larmes. Mais le puis-je, mon cher

Ta-mi-lo, reprit cette amante affligée, je sçais tout ce que la raison doit inspirer dans une pareille occurence, je n'ignore pas ce qu'un juste dépit peut suggérer ; mais, hélas ! mon amour est mille fois plus fort que le conseil ; non, non, poursuivit-elle avec transport, je ne veux ni ne dois chercher de soulagement à mon malheur que dans la mort que j'implore : oüi, ingrat, continua-t-elle, avec mille sanglots, je ne me consolerai de ta perte, que lorsque mon dernier soûpir aura signalé ma constance & mon amour.

Pa-li-ca-ma prononça ces paroles avec tant de véhémence, que je ne doutai pas qu'elle n'allât suffoquer. J'appellai ses femmes à son secours, & je me retirai chez moi dans un état affreux. Vous connoissez l'amour, continua Ta-mi-lo à Ki-am-bu, ainsi il ne vous sera pas difficile d'imaginer quelle devoit être ma situation : j'avois été le témoin des transports de Pa-li-ca-ma pour mon heureux Rival, je ne voyois que trop que rien ne pourroit la faire changer ; cependant je m'hasardai à retourner encore chez mon ingrate, je n'ou-

bliai rien pour remettre le calme dans son cœur, je lui dis tout ce que la raison pouvoit me fournir contre mon Rival, & tout ce que l'amour pouvoit dire pour moi, mais tous mes efforts furent inutiles.

Je vous plains, Ta-mi-lo, me disoit cette aimable & malheureuse fille, vous étiez né pour être heureux, c'est à regret que je contribuë à votre infortune, mais je suis incapable de penser à autre chose qu'à ma disgrace particuliere; abandonnez un projet où l'Univers entier ne pourroit réüssir, mon cœur n'est plus à ma disposition, mon perfide amant s'en est pour jamais rendu le maître, je l'aimerai jusqu'au tombeau, & je fais vœu de lui être fidéle éternellement.

Quelle barbare déclaration pour un tendre amant comme moi, aussi j'en fus tellement frapé, que je me suis étonné cent fois, comment je n'en tombai pas sur le champ mort de douleur. Cependant je fus obligé de renoncer au seul espoir qui pouvoit faire le bonheur de ma vie. Je formai la résolution de m'éloigner de Nanquin; j'allai dire adieu à Pa-li-

ca-ma : que ne puis-je vous redire tout ce que l'amour & le déſeſpoir me ſuggérerent dans ce triſte moment, vous auriez ſans doute pitié de l'état où je me trouvai ; mais l'inébranlable Pa-li-ca-ma n'en parut point émuë. Partez, Ta-mi-lo, me dit-elle, partez, je ne peux que vous plaindre, vous eſtimer, & mourir ; ce furent là les ſeuls diſcours obligeans que je pus obtenir de cette belle déſeſpérée, & je partis ſi étrangement agité, qu'après avoir donné ordre à mes gens de faire mon paquet, je ſuis venu dans cette grande Ville ſans trop ſçavoir la route que j'ai tenuë, perſuadé que je pourrois y trouver des objets capables de diſſiper mes noirs chagrins. En effet, j'ai réüſſi en partie, puiſque j'ai l'honneur d'être connu de la Princeſſe Bi-li-bam-ba, & que je ſuis devenu l'ami du Seigneur Ki-am-bu. C'eſt ainſi que Ta-mi-lo finit ſon diſcours.

Les deux amans plaignirent ſincérement l'Etranger, ils admirerent la conſtance de la Dame de Nanquin. Une maîtreſſe auſſi tendre méritoit bien d'être aimée, diſoient-ils, &

Ki-am-bu continuant la parole, je plains vos malheurs, mon cher Ta-mi-lo, lui dit-il, & je les plains d'autant plus, que j'en ſuis la cauſe innocente. C'eſt moi qui ſuis ſans doute le fortuné Rival, qui malgré lui s'eſt oppoſé à votre bonheur. J'ai ſçu plaire à Pa-li-ca-ma, je l'ai abandonnée; en un mot, c'eſt moi qui vous diſpute ſon cœur, mais vous ne devez pas vous en plaindre; c'eſt malgré moi qu'elle ne vous rend pas juſtice, puiſque j'atteſte le Ciel que je n'ai aucune tendreſſe pour cette aimable Dame, & que rien ne ſeroit capable de me faire renoüer avec elle.

Barbare Ki-am-bu, interrompit Ta-mi-lo, en verſant quelques larmes qu'il ne put retenir : as-tu bien le cœur aſſez cruel pour n'être pas touché de l'état où tu réduis l'infortunée Pa-li-ca-ma? Sçais-tu qu'elle eſt prête à ſuccomber à ſon déſeſpoir? Pardon, belle Princeſſe, dit Ta-mi-lo en s'interrompant lui-même, je n'ai pû être le maître de mes premiers mouvemens, je ſçais que vous êtes une excuſe légitime à la dureté de Ki-am-bu; cependant je ne

peux m'empêcher de me plaindre d'un Rival, qui non-seulement m'enleve le cœur de ma maîtresse, mais qui est prêt encore à lui arracher la vie.

Je ne condamne point vos sentimens, mon cher Ta-mi-lo, répartit Ki-am-bu; mais que peux-je faire pour votre bonheur? si mon cœur se rendoit à la constance de Pa-li-ca-ma, en seriez-vous plus heureux? elle vous banniroit pour toujours de sa présence, & vous auriez la douleur de voir triompher votre Rival. Plût au Ciel, s'écria Ta-mi-lo, que je fusse réduit à cette extrémité; je l'aime pour elle seule, & dût mille fois périr le malheureux Ta-mi-lo, ce n'est que son bonheur que j'envisage.

Je crois interrompit la Princesse, que le véritable amour consiste en effet beaucoup plus dans le bonheur de la personne aimée, que dans le sien particulier. Vous pensez, Ta-mi-lo, en véritable amant; mais de grace, n'allez pas inspirer au Seigneur Ki-am-bu des sentimens préjudiciables à ma tendresse. Ne craignez rien, ma Princesse, répondit Ki-am-bu en souriant; j'estime Pa-

li-ca-ma, j'aime Ta-mi-lo ; mais j'adore Bi-li-bam-ba, & fais serment de l'adorer toute ma vie, & tout le monde entier ne pourroit ébranler une résolution que l'amour & la raison autorisent. La conversation en resta là par l'arrivée de quelques domestiques, & Ta-mi-lo s'en alla.

La Princesse ayant quelque tems après réfléchi sur ce qui venoit de se passer, résolut d'avoir quelque froideur pour l'Etranger ; elle craignoit qu'il n'inspirât à son amant trop de reconnoissance pour la belle de Nanquin ; mais le cœur de Ki-am-bu ne pouvoit être ébranlé, elle s'en apperçût avec un plaisir qui marquoit assez son extrême tendresse. Il en devint plus assidu auprès d'elle, soit qu'il eût envie de lui ôter des soupçons dont elle ne pouvoit se défendre, soit qu'il prétendît faire voir par là à Ta-mi-lo qu'il étoit inutile de lui parler davantage en faveur de Pa-li-ca-ma ; quoiqu'il en soit, Ki-am-bu se mit en tête de presser son mariage avec la Princesse ; ce qui fâcha fort Ta-mi-lo, qui cachoit le mieux qu'il pouvoit son désespoir. Mais il est aisé de juger quel en étoit

l'excès par la lettre ſuivante qui paroiſſoit venir de Nanquin, & qu'on lui rendit dans l'appartement de la Princeſſe, en préſence de laquelle il en fit l'ouverture, & lut ce qui ſuit.

Il eſt donc vrai, ingrat, que tu m'abandonne ſans retour. Une autre poſſéde un cœur que mon amour devoit ſeul mériter. On dit même que tu vas t'unir pour toujours à ce nouvel objet qui te charme : mais perfide, ne crois pas joüir du fruit de ta lâche trahiſon. Crains la fureur d'une femme outragée, & tremble en ſongeant à ce que l'amour au déſeſpoir eſt capable d'inſpirer.

PA-LI-CA-MA.

La lecture de cette lettre fit frémir la Princeſſe; ô Ciel, ô Dieux, s'écria-t-elle, à quels malheurs ſommes-nous expoſés ! Que craignez-vous, Madame, interrompit Ki-ambu, ces impuiſſantes ménaces n'ont rien qui m'étonne. Que pourroit Pa-li-ca-ma contre moi ? Laiſſons ſa douleur s'exhaler en plaintes inutiles, & ſongeons à précipiter le bonheur que l'amour me prépare. Comme cet amant achevoit ces mots, Ta-mi-lo entra; Voyez mon cher,

lui dit Ki-am-bu, les douceurs de Pa-li-ca-ma; en même-tems il lui présenta la lettre que cet Etranger lut avec étonnement. Je vous avouë, dit-il à ces deux amans, que le stile de cette fille me surprend, je n'eusse pas soupçonné cette Dame d'un pareil emportement; mais tout est pardonnable à l'amour, il n'est pas rare de le voir devenir furieux; le mépris & l'inconstance sont deux choses qu'il pardonne rarement.

Il est vrai, interrompit Ki-am-bu; mais que pourroit tenter l'impuissant couroux de Pa-li-ca-ma? je vais m'unir à l'objet de mes vœux, qu'ais-je à rédouter d'une jeune personne, dont le sexe ne peut produire qu'un vain éclat? Ne vous y trompez pas, mon cher ami, lui répondit Ta-mi-lo, la vengeance est douce lorsque l'amour la produit. Puisque cette Dame vous aime, elle est capable de tout entreprendre; craignez sa fureur, si vous méprisez sa tendresse. Vous me faites trembler, Ta-mi-lo, s'écria Ki-am-bu, quoi! seroit-il possible que Pa-li-ca-ma pût se porter à des extrémités, dont l'image seule me fait horreur: puis s'a-

dressant à la Princesse, n'ayez pas peur, Madame, lui dit-il de cette Nanquinoise, elle a plus de babil que d'effet.

Tout au contraire, reprit Ta-mi-lô, & Madame peut juger du fait par elle-même. Si on lui enlevoit inhumainement ce qu'elle aime, que feroit-elle, que diroit-elle ? Pour moi, continua-t-il, je connois le cœur de Pa-li-ca-ma, je sçais par une funeste expérience quelle est sa tendresse pour Ki-am-bu ; je crains qu'elle ne la porte plus loin, que la raison ne devroit lui permettre. Il faut prévenir les effets de sa fureur.

Je les préviendrai aussi, reprit Ki-am-bu, par la promptitude de notre mariage qui nous mettra à couvert d'une si dangereuse ennemie. C'est dans quinze jours que le deüil de la Princesse doit finir, elle permettra bien que ce tems s'abrége. Bi-li-bam-ba y consentit ; enfin tous les aprêts de ce mariage furent si précipités, que du consentement des parens de la Princesse, il fut arrêté pour le sixiéme jour ; mais la surveille de ce jour que ces deux amans regardoient comme le plus beau de

leur vie : une perſonne inconnuë remit à la Princeſſe par le moyen d'une de ſes femmes, un billet conçû en ces termes :

Bi-li-bam-ba, tu vas me réduire au dernier déſeſpoir ; crains tout de ma fureur, ſi tu te livres à tout ton amour.

La lecture de ces paroles fit fremir la Princeſſe, elle ne douta pas qu'il ne vînt de la belle de Nanquin ; mais elle ne pouvoit comprendre comment cette fille avoit pû découvrir ſi à propos la précipitation de leur mariage. Elle ne douta pas qu'elle ne fut cachée dans Pékin. Cette idée qui lui parut vrai-ſemblable, redoubla ſes juſtes allarmes : elle étoit dans cette fâcheuſe perplexité lorſque ſon amant entra. Voyez mon cher Ki-am-bu, lui dit-elle en lui donnant le billet ; voyez ce que nous avons à craindre d'une amante mépriſée, il n'en faut plus douter ; elle eſt en cette Ville, elle obſervé nos démarches, elle eſt prête à ſe venger. O Ciel, pourſuivit-elle, préſervez mon amant du malheur dont il eſt menacé.

Calmez-vous, Madame, répartit Ki-am-bu, je ne vois pas qu'il y ait

dans ce billet aucun sujet de s'allarmer ; je vois qu'il est de Pa-li-ca-ma, je connois sa main ; mais cela ne me persuade pas qu'elle soit dans Pékin. Ce billet n'est point datté, il se peut faire qu'il y ait long-tems qu'il soit écrit, ou qu'il vous ait été rendu par quelque espion qu'elle a ici, plus tard qu'elle n'a souhaité. D'ailleurs, continua cet amant, que pourroit la jalouse fureur de cette Dame ? vous êtes à couvert de sa malignité. Pour moi, je suis toujours accompagné d'une foule d'amis & de domestiques qui me mettent à l'abri de l'assassinat. Je ne pourrois même soupçonner cette Dame d'une action si lâche ; ainsi, charmante Bi-li-bam-ba, reprênez votre premiere tranquilité, & ne songeons qu'à goûter les plaisirs que l'amour prépare à nos cœurs.

Ces assurances calmerent en partie les funestes pressentimens qui s'élevoient dans son ame ; elle se rendit aux raisons de son amant, & ils attendirent tous deux avec une égale impatience le jour heureux qui devoit pour jamais unir leurs destinées. Ta-mi-lo étoit presque toujours témoin des transports de ces deux

amans ; on lisoit cependant malgré lui dans ses yeux un certain trouble qui l'agitoit. En vain on cherchoit à le mettre de belle humeur, & à lui persuader que ce mariage pourroit contribuer à sa félicité. Il étoit même assez vrai-semblable de croire que la Dame de Nanquin ayant perdu pour jamais l'espérance de plaire à Ki-am-bu, rendroit enfin justice au mérite & à l'amour du jeune Etranger ; mais tous ces raisonnemens ne pouvoient retirer Ta-mi-lo du noir chagrin qui le dévoroit : il quittoit souvent les compagnies pour aller rêver dans les endroits les plus solitaires, & ce n'étoit qu'avec une peine incroyable qu'on pouvoit l'arracher à sa solitude.

Cependant le jour du mariage de Ki-am-bu & de la Princesse arriva : à peine cet amant fut-il habillé que Ta-mi-lo entra dans son appartement ; mon cher ami, lui dit-il, souffrez que je vous entretienne un instant ; je viens de recevoir des lettres de Nanquin qu'il faut absolument que je vous communique. A ces mots Ki-am-bu le fit entrer dans son cabinet & s'y rendit un moment après.

Vous n'ignorez pas, lui dit Ta-mi-lo, l'amour que j'ai pour Pa-li-ca-ma ; vous sçavez que j'ai sacrifié pour elle mon corps & ma tranquilité, il ne me reste plus à lui sacrifier que ma vie. Lisez, continua-t-il en lui présentant une lettre, & jugez ce que je dois faire pour suivre un ordre qui m'est précieux. Ki-am-bu prit la lettre, & lut ce que le Lecteur lira aussi.

» Je sçais Ta-mi-lo que vous êtes
» ami de Ki-am-bu, il vous aura
» sans doute fait le récit de son lâche
» procedé avec moi ; vous n'ignorez
» pas son mariage avec la Princesse
» Bi-li-bam-ba ; il faut, mon cher,
» me venger de l'un & détourner
» l'autre ; je vous demande sa mort
» comme une preuve de votre a-
» mour. Percez le cœur de ce perfi-
» de, si vous voulez parvenir au
» mien ; en un mot, votre obéissance
» à suivre ma volonté, & votre
» promptitude à l'exécuter, déter-
» mineront en votre faveur le cœur
» de Pa-li-ca-ma.

Vous voyez, mon ami, lui dit Ta-mi-lo, que je ne dois pas balancer sur le parti que je dois prendre.

en cette occasion : il faut renoncer à la Princesse, ou vous résoudre à risquer votre vie pour arracher la mienne.

Me croyez-vous assez lâche, reprit brusquement Ki-am-bu, pour rester en suspens sur ce que je dois faire. Bi-li-bam-ba & mon honneur me sont également chers, & rien au monde ne pourra me faire renoncer ni à l'un ni à l'autre. Cependant comme c'est aujourd'hui que je dois posséder l'aimable Princesse que j'aime, souffrez que je remette à demain la satisfaction que vous me demandez.

C'est être beaucoup plus amoureux que brave, répartit fiérement Ta-mi-lo, & l'honneur dont vous vous parez, ne doit pas vous être aussi précieux que vous le dites, puisque vous éludez à le satisfaire. Ah ! c'en est trop, s'écria Ki-am-bu, je vous ferai voir bien-tôt que l'on ne m'insulte pas impunément : en achevant ces mots, ces deux Seigneurs prirent une voiture, & sortirent de Pékin. Un des Valets de Chambre de Ki-am-bu qui lui étoit fort affectionné, avoit remarqué dans les yeux de Ta-mi-lo pendant qu'il parloit à son

maître, un trouble & une agitation toute extraordinaire : la curioſité le porta à vouloir pénétrer l'important ſecret que Ta-mi-lo avoit à communiquer à Ki-am-bu. Il avoit entendu à travers la porte du cabinet toute la converſation : ce fidéle domeſtique pour prévenir le malheur qu'il enviſageoit, courut chez la Princeſſe, qui étoit alors à ſa toilette occupée à relever ſa beauté, par tout ce que l'art pouvoit lui prêter d'agrément.

Au récit que fit ce domeſtique, elle abandonne tout, & à demi vêtuë prend une ou deux de ſes femmes, ſe jette dans un Palanquin, & ſe fait porter avec viteſſe en pouſſant mille ſanglots vers l'endroit que le Valet de Chambre avoit indiqué. Après avoir jetté les yeux de côté & d'autre ſans trouver ce qu'elle cherchoit, à la fin elle apperçût à la deſcente d'un petit vallon, ces deux fiers ennemis qui ſe battoient avec une fureur qui la fit trembler. Auſſi-tôt elle deſcendit précipitamment de ſa voiture, & vola vers eux réſoluë de ſe jetter au milieu de ces deux acharnés combattans ; mais ſa préſence au lieu de les déſarmer, ne fit qu'irriter en-

core plus leur fureur. Ta-mi-lo pénétrant l'intention de la Princeſſe, ſe précipita ſur Ki-am-bu avec tant de rage, qu'il lui plongea ſon épée dans le ſein preſque juſqu'à la garde.

A ce coup mortel le malheureux Ki-am-bu vint tomber aux pieds de Bi-li-bam-ba, tout baigné dans ſon ſang. Ce funeſte ſpectable étoit capable de faire évanoüir la Princeſſe; mais ſon déſeſpoir prenant le deſſus, elle ramaſſa l'épée de ſon amant & s'avançant vers Ta-mi-lo : cruel, barbare, s'écria-t-elle, il te faut encore une victime, je te l'offre, réjoins par ma mort deux amans que ton inhumanité vient de ſéparer : en prononçant ces paroles elle ſe mit en devoir de ſe précipiter ſur Ta-mi-lo, qui reculant quelques pas; Princeſſe, lui dit-il, puiſqu'il faut ſelon vous encore une victime pour appaiſer les mânes de Ki-am-bu, c'eſt à l'infortunée Pa-li-ca-ma à ſe punir de s'être trop vengée; regardez-moi, connoiſſez-moi à préſent, je ſuis cette malheureuſe fille qui viens d'arracher la vie à votre amant, & qui vais ſacrifier la mienne pour me faire ou-

blier son inconstance, votre triomphe & ma rage. En finissant ces mots Pa-li-ca-ma se perça le cœur de sa propre épée, & tomba sans sentiment aux pieds de Ki-am-bu.

A la vûë d'un évenement si tragique, la Princesse voulut suivre l'éxemple de Pa-li-ca-ma, si les deux femmes qu'elle avoit amenées ne lui eussent promptement arraché le fer homicide qu'elle tournoit déja contr'elle. On la mit promptement dans son Palanquin, où elle ne fut pas plutôt qu'elle tomba dans une foiblesse, qui ménaçoit d'une mort prochaine. En effet on la conduisit chez elle & on la mit au lit, sans que tout ce qu'on lui donna pût la faire revenir de l'affreuse léthargie où elle étoit plongée : enfin au bout de quelque tems elle reprit ses esprits, & se plaignit que l'usage de la raison lui étoit mille fois plus funeste que l'état dont elle venoit de sortir. Elle se réprésenta toute l'horreur de son sort. L'image sanglante de Ki-am-bu venoit à chaque moment s'offrir à ses yeux, elle se le réprésentoit percé d'un fer cruel ; elle se retraçoit dans l'esprit l'idée de l'implacable Pa-li-ca-ma qui s'arra-

choit elle-même la vie, après en avoir privé son amant. Toutes ces choses qui se présentoient en foule à son imagination troublée, la replongerent dans ses premiers transports, elle cherchoit les moyens d'assouvir sa fureur, elle vouloit absolument mourir; mais ce fut inutilement, car les soins que ses parens prirent pour la sauver, détournerent les effets de son cruel désespoir. Ils lui réprésenterent en pleurs autour de son lit, l'atteinte qu'elle donnoit à sa réputation par une douleur immoderée; enfin ils sçurent si bien la persuader, qu'au bout de quelques jours elle fut en état de profiter de leurs sages conseils, & quoique dans le fond du cœur sa douleur ne perdît rien de sa prémiere violence, elle devint du moins en apparence plus tranquile.

Cependant elle apprit que les parens de Ki-am-bu pour éviter la rigueur des loix, l'avoient fait enlever du lieu de ce funeste combat, & que l'on ignoroit où l'on avoit fait porter son corps aussi-bien que celui de Pa-li-ca-ma. Elle approuva fort cette précaution, mais elle ne put s'empêcher

s'empêcher d'être irritée du peu de douleur qu'ils témoignoient pour une perte, qui, selon la Princesse, étoit irréparable. Elle regarda avec mépris la dureté de leur cœur, & ne pouvant se consoler de la perte de son amant, elle prit la résolution de se confiner parmi des filles consacrées au service des divinités de l'Empire, afin d'avoir la liberté de donner un libre cours à des larmes que la bienséance la forçoit de retenir. Elle déclara sa résolution à ses parens qui firent tout ce qu'ils purent pour la détourner de ce projet ; mais ce fut en vain ; tout ce qu'ils purent obtenir d'elle, ce fut une assurance de n'y rester qu'un an. Elle fut long-tems à se déterminer sur le choix de sa retraite. Enfin pour éviter les persécutions que la proximité des lieux auroit pû lui attirer, elle se détermina en faveur d'une magnifique Maison bâtie sur les Frontiéres de l'Empire, vers la grande muraille construite contre les courses des Tartares, où elle fut conduite aussi-tôt.

L'année de retraite étant passée, les parens de la Princesse allerent la rechercher. Ils n'oublierent rien pen-

dant la route pour lui faire oublier entierement le Seigneur Ki-am-bu : pour cet effet, ils lui proposerent un nouveau parti très-avantageux qui se présentoit ; mais elle leur répondit avec fermeté que si c'étoit cette seule pensée qui les obligeoit à la retirer de sa retraite, ils pouvoient l'y remener. Ses conducteurs surpris de l'opiniâtreté qu'elle leur témoignoit, jugerent à propos de ne lui en plus parler, espérant que le tems triompheroit de sa constance. Enfin la Princesse arriva à Pékin où ses pere & mere, parens & amis la reçurent avec mille transports de joye. Au bout de quelques tems quelques Seigneurs de la Cour de l'Empereur voulurent s'empresser à lui offrir leurs services, mais elle n'en voulut écouter aucun, rebutant même les uns & les autres avec une hauteur qui tenoit un peu de la férocité. Toujours occupée de l'image de Ki-am-bu, elle n'avoit d'autre plaisir qu'à chercher la solitude pour s'entretenir de son bonheur passé, & ses malheurs présens.

Un matin étant plus accablée qu'à l'ordinaire à cause de l'imagination

funeste qu'un songe affreux avoit retracée à sa mémoire ; elle se leva avec précipitation & prenant une de ses femmes avec elle, elle descendit dans les jardins de son Palais, où après avoir fait plusieurs tours, elle porta ses pas vers un cabinet de verdure qui étoit au milieu d'une espéce de labyrinthe le plus gracieux du monde. Elle se croyoit seule en ce lieu ; mais elle fût extrêmement surprise en entrant dans ce cabinet d'y rencontrer un Maure le plus beau que l'on eût jamais vû. Il s'étoit endormi sur un lit de gazon : ses jouës paroissoient moüillées de larmes, il avoit sur la tête une espéce de turban ou bonnet garni de plumes de différentes couleurs ; son collier paroissoit d'or, rempli de caractéres, ausquels la Princesse ne fit pour lors aucune attention. Il avoit aux oreilles de grosses perles très-fines : frapée de ce spectacle Bi-li-bam-ba s'en approcha, & fut quelque tems à admirer ce Maure, & la curiosité naturelle au sexe l'ayant portée à examiner de plus près l'écriture du collier, elle fut surprise d'y trouver ces mots. JE RENAIS POUR MOURIR...

MON CHANGEMENT N'EST POINT DANS MON CŒUR ... JE MEURS SI JE NE CHANGE, ET JE MOURRAI SI L'ON ME CHANGE.

Comme la Princeſſe tâchoit de pénétrer le véritable ſens de toutes ces deviſes, le beau Maure s'éveilla, & ayant reconnu Bi-li-bam-ba; belle Princeſſe, lui dit-il en ſe jettant à ſes pieds, puis-je être excuſable d'avoir pû un moment fermer les yeux devant le plus bel objet de la nature. Il y a dans ce diſcours, interrompit-elle, plus de galanterie que de ſincerité; mais laiſſons les complimens, & apprenez-moi qui vous êtes, & ce que vous venez chercher ici. Hélas! Madame, dit le Maure en ſe relevant, je ſuis un malheureux qui de la ſuprême felicité, ſe voit à la veille de tomber dans la plus cruelle des infortunes, ſans pouvoir m'en plaindre avec juſtice, & je cherche un bonheur auquel je n'oſerois prétendre. Voilà, Madame, quelle eſt ma ſituation; convenez, s'il vous plaît, qu'il n'en eſt pas de plus terrible.

J'avouë, lui répondit la Princeſſe, que vous êtes à plaindre, mais vous ne contentez ma curioſité qu'à demi.

Votre esprit & votre politesse me font juger que vous êtes plus que vous ne voulez paroître; & les devises galantes qui ornent votre collier, font assez comprendre que l'amour cause une partie de vos peines. Hé bien, Madame, reprit le Maure, puisque vous souhaitez que je réponde positivement aux questions que vous me faites, j'aurai l'honneur de vous dire que l'esprit & la politesse que vous m'attribuez, viennent de l'éducation que j'ai euë en vivant autrefois avec le Seigneur Ki-am-bu.

Ah Dieux! s'écria alors Bi-li-bam-ba, vous avez connu le malheureux Ki-am-bu. Oüi, Madame, poursuivit le Maure, j'ai sçû ses plus secrettes pensées: il adoroit la Princesse Bi-li-bam ba, & je sçais même qu'il l'adorera toute sa vie. Hélas! interrompit la Princesse avec un torrent de larmes, vous ignorez sans doute sa déplorable fin; je l'ai vû percer d'un fer homicide, je l'aurois sans doute suivi dans le tombeau, sans le soin barbare que l'on prit pour me conserver la vie; mais au moins, ma fidélité pour sa mémoire, justifiera la violence de mon amour.

Quoi ! Madame, lui dit le Maure ; Ki-am-bu eſt mort, & vous lui ſerez fidéle ! N'en doutez pas, reprit bruſquement la Princeſſe, toutes les puiſſances de l'Univers ne pourroient ébranler mon cœur ; ma conſtance me ſuivra dans le tombeau. J'ai aimé la perſonne de Ki-am-bu, je me plais dans ſon ſouvenir, & rien ne pourra me diſtraire du ſeul bonheur qui reſte à mes jours infortunés.

Ah ! Madame, quelle fidélité ! interrompit le Maure en ſe proſternant aux pieds de la Princeſſe, reconnoiſſez-moi, trop aimable Bi-li-bam-ba ; je ſuis ce trop heureux Ki-am-bu que l'apparence d'une mort certaine n'a pû arracher de votre cœur. Je ſuis cet amant tendre & fidéle qui vous adore, & qui joint à la plus vive paſſion la plus ſenſible reconnoiſſance. A ces paroles la Princeſſe fut extrêmement ſurpriſe, elle reconnoiſſoit la voix de Ki-am-bu ; ſon cœur même l'aſſuroit qu'elle le voyoit en la perſonne du Maure ; mais ſes traits étoient tellement défigurés, qu'elle ne ſçavoit à quoi ſe déterminer. Je vois bien, ma Princeſſe, lui dit Ki-am-bu, (car en effet c'étoit lui-même,)

que vous n'osez vous en raporter à mes paroles, l'apparence les combat. L'état où je me trouve est si contraire à celui où je devrois être naturellement, que je ne puis condamner votre incertitude; mais, Madame, le récit de mes avantures vous éclaircira d'un doute que je ne peux désaprouver. Ensuite Ki-am-bu pria la Princesse de s'asseoir sur le banc de gazon où il s'étoit endormi, ce qu'elle fit tellement agitée, & son cœur flotant si fort entre la crainte & l'espérance, que ne pouvant proférer un seul mot, elle donna à Ki-am-bu le tems de conter son histoire en ces termes.

Je me souviens, ma belle Princesse, de l'empressement avec lequel vous accourûtes pour vous opposer au combat de Ta-mi-lo avec moi. Mon respect & mon amour rallentirent ma colére pendant que votre présence reédoubla la fureur de mon antagoniste. Je reçûs un coup d'épée qui m'étendit à ses pieds sans sentiment, je n'ai sçû que quelque tems après, que le prétendu Ta-mi-lo étoit mort sur le lieu même de notre combat après s'être percé de sa propre

épée, & que ce Ta-mi-lo & Pa-li-ca-ma n'étoient qu'une ſeule & même perſonne. O Ciel, s'écria en cet endroit Ki-am-bu, peut-on pouſſer plus loin l'amour, la jalouſie & la fureur! je ne puis comprendre comment une choſe ſi extraordinaire ne ſoit pas devenuë publique, & qu'une affaire de cette conſéquence ait été enſevelie avec les cendres de l'infortunée Pa-li-ca-ma. Quoiqu'il en ſoit, pourſuivit Ki-am-bu, il auroit été heureux pour moi qu'une pareille avanture eût été répanduë dans le Public, elle m'auroit épargné les malheurs qui me ſont arrivés depuis, & l'état cruel où je me trouve aujourd'hui. Car enfin, Madame, pour vous achever le récit que j'ai commencé, & pour me confirmer dans votre eſprit pour le véritable Ki-am-bu; vous ſçaurez que quelques heures après les funeſtes événemens que vos ſoins ne purent prévenir, je repris mes ſens & me trouvai dans une maiſon inconnuë. Je demandai d'abord de vos nouvelles, comme la choſe du monde qui m'intereſſoit le plus, perſonne ne voulut me répondre. Je m'informai enſuite du lieu où j'étois,

je n'en fus pas mieux éclairci; enfin je fus contraint de rester dans le silence, par celui que l'on observoit avec moi. Je me laissai panser & médicamenter sans rien dire, & le seul discours qui se prononça de toute la journée dans cette silencieuse maison, fut une certitude que le Chirurgien me donna d'une guérison prochaine.

Quoique je n'aye jamais été trop attaché à la vie, cette assurance ne laissa pas de me faire un sensible plaisir. L'idée flâteuse de vous revoir, me causoit des transports qui ne sont connus que des véritables amans. Le lendemain matin je vis entrer dans mon appartement Kiam-si mon oncle, qui après s'être informé de l'état de ma santé, m'aprit que mon combat avoit été raporté à l'Empereur en secret, & qu'il avoit assuré quelques Mandarins de sa Cour, que malgré les bontés qu'il avoit toujours euës pour notre Maison, il vouloit m'abandonner à la rigueur des loix pour avoir osé me battre sans sa permission, si la mort ne m'en avoit garanti.

Vous jugez bien mon cher neveu,

continua mon oncle, qu'après cette déclaration autentique, il faut bien vous garder de vous montrer en ce païs, & vous résoudre à passer quelque tems hors de l'Empire, jusqu'à ce que nous ayons trouvé moyen d'accommoder cette affaire. Vous devez même éviter de donner de vos nouvelles à la Princesse; quand même la discrétion & sa tendresse assureroient vôtre secret, la joye qu'elle auroit de vous sçavoir hors de danger, vous trahiroit.

Je consens à tout ce que vous souhaitez de moi, répondis-je à mon oncle, mais pour ce dernier article, je n'y souscrirai de ma vie. Il y auroit de l'inhumanité à laisser une Princesse dans la cruelle situation, où l'apparence de ma mort l'a réduite. Mon oncle qui comprit facilement que je m'obstinerois à vouloir vous donner de mes nouvelles, feignit d'y consentir, & entra même de si bonne grace dans mes justes raisons, qu'il se chargea d'un billet pour vous, par lequel je vous instruisois de l'état où j'étois, & vous assurois d'une fidélité éternelle; mais j'ai sçû depuis que le Seigneur Ki-am-si l'avoit sup-

primé, aussi-bien que plusieurs autres, dont je chargéois ses domestiques.

Cependant ma santé se rétablissoit tous les jours, mon oncle pressoit mon départ; mais je voulois vous voir avant de partir; votre silence, Madame, me paroissoit extraordinaire, & je me doutai que l'on supprimoit mes lettres. Je connoissois trop votre cœur pour le juger capable d'ingratitude; enfin je me serois obstiné à vouloir prendre congé de vous, quelque danger qn'il y eût eu à suivre mon dessein, si je n'avois appris dans l'instant que je me disposois à l'effectuer, que vous étiez partie de Pékin pour un long voyage, sans que l'on pût me dire la route que vous aviez prise. Je m'en fis informer de tous côtés, mais ce fut en vain. Enfin je fus contraint de céder aux instantes priéres de mes parens; j'allai m'embarquer à Macao sur un petit Vaisseau Portugais qui faisoit voile pour le Japon, où nous espérions arriver en peu de tems.

Mais à peine eûmes-nous gagné la haute mer qu'il s'éleva un vent si furieux, que nous nous trouvâmes bien

tôt dans un danger évident ; car la tempête devint ſi violente que nos mats ſe briſerent, le gouvernail fut emporté, nos voiles déchirées, de ſorte que nous n'attendions plus que le moment d'être engloutis par les flots ; mais le Ciel me réſervoit à des malheurs plus ſinguliers. La tempête s'appaiſa au moment que nous l'eſpérions le moins ; mais ce ne fut que pour tomber d'une extrêmité dans une autre. Un Pirate Cochinchinois vint fondre rapidement ſur nous, & ne courut aucun riſque à nous attaquer. Je tentai inutilement à ranimer le courage des Matelots, & de tous ceux qui étoient ſur notre Vaiſſeau, mais ils étoient tellement abbatus par l'extrême fatigue qu'ils venoient d'eſſuyer, qu'ils ſe laiſſerent enlever ſans réſiſtance.

Le Pirate nous fit tous paſſer ſur ſon bord, où nous fûmes mis à la chaîne au fond de cale ; enſuite il pilla notre Vaiſſeau, & en retira tout ce qu'il crut pouvoir lui être utile, après quoi il l'abandonna à l'avanture. Pour nous après nous avoir fait roder deux ou trois ſemaines ſur la mer, il nous mit à terre dans une iſle

dont le Prince participoit à tous ses vols & brigandages. Le nom de cette isle m'est échapé. Nous fumes vendus à différens particuliers, & comme j'étois la seule personne de marque qui fût sur le Vaisseau Portugais, je fus présenté au Prince de l'Isle, qui me reçût un peu moins grossiérement qu'il n'avoit coutume. Il avoit appris ma condition & mon nom par quelqu'un de nos Matelots. Ainsi, l'espérance d'une rançon considérable, l'obligea de me traiter un peu moins mal que les autres.

Il me fit donner un logement assez commode, mais j'y étois observé avec tant de soins, qu'il paroissoit impossible que je pusse jamais m'échaper. Aussi n'en avois-je pas la moindre espérance, étant dans une isle qui n'étoit qu'un séjour de Corsaires. Le seul espoir qui me restoit alors, étoit de pouvoir peut-être un jour obtenir ma liberté à force d'argent, en écrivant par ces Pirates à mes parens, qui les feroient tenir à Canton ou à Macao, au choix de ces Brigands.

Je pressentis un jour sur cela le Prince de l'Isle; mais son excessive avarice lui fit mettre ma rançon à une

somme si exhorbitante que je craignis que mes parens ne voulussent pas la payer. Je leur écrivis cependant par un de ses Corsaires, & j'attendis leur réponse avec une impatience extraordinaire. En l'attendant toujours je passois ma vie fort tristement dans ce maudit lieu, & je m'étonne comme je n'y ai pas cent fois succombé. J'avois sçû retirer des mains de nos voleurs quelques livres que je lisois quelquefois sur une petite hauteur où l'on me permettoit d'aller; je m'y entretenois souvent l'esprit de mes malheurs, & songeois à l'aimable Bi-li-bam-ba. Voilà ce qui faisoit mon unique consolation, voilà à quoi je m'occupois.

Je passai de cette maniere sept mois sans recevoir aucunes nouvelles. Une nuit qu'étendu tout habillé sur mon lit, je repassois dans mon esprit, les belles & sages maximes du divin Con-fu-ciu, je vis entrer au clair de la Lune, une femme envelopée dans une assez longue robe; Ki-am-bu, me dit-elle, en langage Portugais, que je sçais un peu écorcher; tu vois ce que l'amour est capable de produire, je t'ai vû sur la

hauteur, & je t'ai trouvé si fort à mon gré, que j'ai franchi toutes les loix de la pudeur pour venir moi-même t'annoncer ma tendresse. Je suis Portugaise d'origine, née à Macao, & me promenant un jour au bord de la mer avec une de mes parentes, nous fûmes toutes deux enlevées dans une chaloupe par trois des Pirates de cette Isle, qui nous conduisirent à leur Vaisseau caché à l'abri d'un grand rocher. Après que ces coquins eurent couru la mer à leur ordinaire, ils me conduisirent ici seule, car ma parente succombant à la douleur, mourut & fut jettée à la mer. Le Prince, ou plutôt le Tyran de cette Isle me trouvant quelques appas, me mit d'abord au nombre de ses femmes : il y a deux ans que j'ai cette belle qualité. Dans les commencemens ce n'étoit auprès de moi qu'assiduités, en un mot j'étois sa favorite; mais l'infidéle m'a sacrifiée depuis huit mois aux appas d'une Cochinchinoise qui est à présent sa chere maîtresse. Je dois cependant suspendre mes plaintes, puisqu'étant moins observée, j'ai trouvé le moyen de me dérober à la vigilance

de ses gens, pour me rendre où l'amour m'appelle.

A la vûë de cette femme j'étois descendu de mon lit, l'ayant laissée parler tout à son aise, & voyant qu'elle n'avoit plus rien à dire ; Madame, lui dis-je en sa même langue, je dois m'estimer heureux dans mon malheur ; puisque l'amour s'interesse pour moi, & qu'il se sert d'une aussi aimable personne que vous, pour m'aider à supporter mon infortune.

Les complimens sont ici superflus, reprit la Portugaise, je n'ai point de tems à perdre, il faut que je retourne promptement ; tu connois ma tendresse, parce que je fais aujourd'hui pour toi en venant t'avertir que si tu veux je te procurerai la liberté ; j'en sçais les moyens, songes si tu es d'humeur à les exécuter, adieu, je te reverrai demain.

En effet, elle ne manqua pas à sa parole, dès qu'il fut soir elle vint me trouver. Hé bien ! Ki-am-bu, dit-elle, as-tu pris ta résolution ; oüi Madame, lui dis-je, je suis prêt à tout entreprendre, pourvû que j'aie l'honneur de vous avoir pour compagne ; mais de quoi s'agit-il ? Vous

le sçaurez bien-tôt, reprit la Dame ; il s'agit à présent de me préparer pour mon entreprise. En prononçant ces dernieres paroles, elle tira de dessous sa robe, le vêtement complet d'un Maure, dont elle s'habilla promptement après avoir quitté ses habits de femme : ensuite elle tira de sa poche un petit pot de pommade, dont elle se barboüilla le visage, les mains, les bras, & une partie du corps, & ayant passé de l'eau dessus, elle parut à mes yeux du plus beau noir du monde.

Pour moi qui ne comprenois rien à ce mystére, je contemplois cette métamorphose avec une surprise étonnante, ce que remarquant Mirmala (c'étoit le nom de cette femme,) je n'ai plus rien à craindre, dit-elle, de la perquisition du Tyran de cette Isle, tout le monde ensemble ne pourroit me reconnoître pour la véritable Mirmala, puisque la pomade dont je me suis noircie ne peut s'effacer qu'au bout d'un an ; trop heureuse d'être connuë uniquement du Seigneur Kiam-bu : j'y borne ma felicité, & je n'aspire qu'à son cœur, pour me payer du sacrifice que je lui fais du mien.

Comme j'étois sur le point de répondre à ce discours obligeant, le Prince de l'Isle vint me trouver, heureusement j'avois caché les hardes de la Portugaise. Jeune homme, me dit-il, je viens de recevoir des lettres de tes parens de la Chine sur la rançon que j'exige de toi. Ils me mandent qu'ils sont dans l'impossibilité de me fournir la somme que j'ai prescrite : Ecris leur encore une fois, je ne veux point démordre de mes prétentions ; je te donne un mois pour avoir leur derniere réponse, après quoi si elle ne t'est pas favorable, je jure par le Dieu Ram, que je te ferai mettre dans le milieu de l'Isle aux emplois les plus bas, afin de les engager à me satisfaire.

Après cette cruelle sentence, le Prince se mit en devoir de sortir, mais appercevant Mirmala qu'il ne reconnut pas, que fait-là ce Maure, dit-il, & qui l'a laissé entrer ici. C'est, Seigneur, lui dis-je, un jeune homme, qui depuis quelques mois me rend quelques services, il m'est plus agréable qu'aucun autre à cause de sa fidélité. Je ne prétends point, reprit le Prince, qu'aucune person-

ne suspecte puisse approcher de toi, je dois me défier de tout, après la fuite de Mirmala qui s'est échapée de chez moi par quelque correspondance secrette avec quelqu'un de mes sujets : que l'on saisisse ce Maure, continua-t-il, en se tournant vers ses gardes, & que l'on le mette au rang de mes esclaves; ceux à qui il appartient viendront le chercher eux-mêmes, puisqu'il m'a nommé un nom que je ne connois point.

A peine cet ordre fut-il donné, que l'on se jetta sur la malheureuse Portugaise, dont les plaintes & les soupirs furent inutiles, on l'enleva malgré sa résistance, je la plaignis dans mon cœur, & j'étois dans une agitation extraordinaire par la crainte où j'étois qu'elle ne fût découverte, & que je ne fusse compris dans sa disgrace : je regardois les vils emplois dont ce Prince me menaçoit, comme une marque qu'il soupçonnoit quelque chose; & si ce Tyran, disois-je en moi-même, vient à découvrir le sexe du Maure prétendu, & reconnoître en lui la véritable Mirmala, je suis perdu sans ressource, & on m'ôtera la vie.

Ces inquiétudes me parurent si bien fondées, que je fus quelques jours sans pouvoir prendte ni repos, ni nourriture; d'ailleurs le terme que ce cruel Prince m'avoit accordé, me paroissoit si court, que je craignois fort que durant cet intervale, je ne pusse recevoir des nouvelles de la Chine. Toutes ces réflexions, & plusieurs autres me mettoient le désespoir dans le cœur. Enfin je résolus de tout risquer pour m'échaper du funeste lieu où j'étois, & même de l'Isle s'il m'étoit possible.

J'avois en ma puissance la pomade avec laquelle Mirmala avoit défiguré ses traits, je m'en servis pour effacer les miens; je pris un petit équipage mauresque, & en cet état j'attendis que la nuit fût avancée, résolu de me servir d'un poignard que la Portugaise m'avoit donné, au cas que j'eusse le malheur d'être découvert par mon garde, ou de me faire tuer si l'on venoit se jetter sur moi : par bonheur les choses tournerent tout autrement que je n'aurois osé l'espérer; car mon garde se trouva justement un de ceux que Mirmala avoit corrompus par ses présens, & me

prenant justement pour elle dans ce moment, je suis charmé, me dit-il, Madame, à demi bas, de vous voir échapée à la fureur de notre Prince, je craignois qu'il ne découvrît votre sexe, & je songeois déja à fuir dans les bois, pour n'être point exposé aux tourmens affreux qui auroient sans doute été préparés pour vos complices.

Tu n'avois rien à rédouter de mon indiscrétion, lui répondis-je en contrefaisant une voix féminine, charmé de son erreur : mais enfin, comme il n'est rien de si caché qui ne puisse se découvrir un jour, j'ai résolu de m'échaper d'ici, je viens de dire un éternel adieu au malheureux Ki-am-bu; je ne peux soutenir notre séparation sans désespoir; il s'est mis au lit, & m'a priée pour derniere faveur de ne laisser approcher personne de lui. J'avouë poursuivis-je, en faisant semblant de verser quelques larmes, que j'ai trop aimé cet infortuné prisonnier pour être insensible à son état; mais enfin bien loin de pouvoir le soulager, je ne puis que lui nuire, si je venois à être découverte : ainsi, mon ami, fais-moi sortir de ce

lieu sans que personne puisse me voir, peut-être que tes camarades qui sçavent mon secret, & qui viennent de me faire entrer ici, ne sont plus dans le même poste, & tu ne pourrois peut-être me garantir de la curiosité des autres. En lui disant ces dernieres paroles, je lui mis dans la main un des diamans que Mirmala m'avoit laissés avec ses habits de femme. Je m'en étois muni pour subvenir aux dépenses que je prévoyois être obligé de faire, sans leur secours je n'aurois jamais pû accomplir mon dessein.

Le garde ébloüi de la magnificence de mon présent, me conduisit par des bois, des montagnes, des vallées, & par des routes détournées à l'autre côté de l'Isle. Quoique nous allassions assez vîte, nous fûmes bien trois heures à faire ce chemin, qui selon mon estime contenoit bien trois ou quatre lieuës. Durant la route mon guide m'aprit que quoique cette Isle eût un nom particulier, elle étoit cependant particulierement connuë sous celui de l'Isle aux Larrons; que les Pirates qui l'habitent avoient accoutumé de vendre tout ce qu'ils pil-

doient à des Marchands affidés du Japon, de la Cochinchine, & même à des Portugais de Macao, qui les venoient prendre de tems en tems, & payoient ces marchandises partie en argent, partie en poudre à canon, balles, armes, chanvre, gaudron & autres choses dont ces Pirates ne pouvoient se passer; que cette Isle étoit éloignée de la Chine de quelques trois cens lieuës, & qu'il ne manquoit pas toutes les semaines d'arriver de l'autre côté de l'Isle, où nous allions, des barques de pêcheurs du Japon, de l'Isle Formose, & autres endroits pour pêcher le corail, de l'ambre, des perles & des coquilles au pied des rochers qui se trouvent là en assez grand nombre; qu'il ne doutoit pas enfin qu'à la pointe du jour je ne découvrisse quelqu'un de ces pêcheurs par le moyen duquel je pourrois m'évader, qu'au surplus si je ne voyois personne, je pourrois me tenir cachée dans les bois, où il n'y avoit rien à craindre, & où je trouverois des platanes & autres fruits pour me sustenter, & qu'il étoit certain que dans deux ou trois jours je trouverois quelque barque,

En discourant ainsi nons arrivâmes à une descente assez longue qui se terminoit à la mer qui avançoit assez sur la terre entre deux grands rochers; là m'ayant dit adieu, il me laissa seul & s'en alla bien vîte.

Cet endroit solitaire & le silence de la nuit me saisirent d'abord de frayeur, je ne sçavois ce que j'allois devenir, le tems d'un autre côté me pressoit extrêmement, ma fuite ne pouvoit pas être long-tems ignorée, je craignois de ne point trouver ces barques dont le Maure m'avoit parlé; enfin l'esprit agité de mille soucis, je me promenois doucement sur le sable de peur de faire du bruit; en attendant la pointe du jour qui ne devoit venir que dans quatre ou cinq heures: quand deux heures après mon arrivée en ce lieu, je fus surpris de voir à la clarté d'un reste de Lune quelqu'un qui me suivoit, en faisant autant de tours de promenade que moi; je crus même remarquer que l'on m'éxaminoit avec beaucoup d'attention. Je voulus d'abord éviter les regards de ce curieux indiscret, mais ce fut inutilement. Cet homme attaché à mes pas sembloit être devenu mon ombre,

ombre. Comme j'avois tout lieu de craindre quelque surprise dans le cruel détroit où je me trouvois, je pris mon parti sur le champ; je mis le poignard à la main ne voulant pas me servir d'un pistolet, à cause du bruit qu'il auroit pû faire en le lâchant, si j'y étois forcé, & saisissant cette personne inconnuë à la gorge, je la terrassai.

Prépares-toi à la mort, lui dis-je, si tu ne m'instruis à l'instant de ce que tu es, & de la raison qui t'oblige à me suivre avec tant d'obstination. Hélas! me dit-il, je suis un malheureux esclave qui cherche à se sauver de captivité; je t'ai pris pour un de mes camarades à qui j'avois donné rendez-vous en ce lieu, & qui a le même dessein que moi. Comme la nuit n'est pas trop claire, & que ces grands rochers font de l'ombre, je craignois de me tromper, & je voulois avant de me déclarer, être sûr de celui à qui j'allois parler.

Je suis fâché, lui dis-je en relevant cet inconnu, de la frayeur que je t'ai causée; bien loin de vouloir te détourner de ton projet, je t'avoüerai franchement que je suis dans le même

cas, & que j'attends le jour pour ſçavoir, s'il n'y a pas ici, ou aux environs, quelques barques de pêcheurs pour nous y retirer à couvert. Il y en aura ſans doute, reprit l'inconnu, & nous les verrons au point du jour; je m'en ſuis bien informé avant de prendre le parti que j'ai pris.

Pendant que cet inconnu me parloit ainſi, je repaſſois dans mon eſprit où j'avois entendu le ſon de ſa voix, je n'y fis cependant pas une longue attention; mais quel fut mon étonnement quand aux premiers rayons de la lumiere je reconnus la Portugaiſe Mirmala en la perſonne du faux eſclave. Les habits de Maure qu'elle avoit pris en ma préſence, me la firent reconnoître aiſément, mais je n'eus garde d'en faire la moindre déclaration. Nous attendîmes donc enſemble que le jour fût plus grand, alors nous eûmes le bonheur de remarquer un Vaiſſeau à l'anchre à environ une lieuë de nous. Nous tinmes conſeil Iſouf & moi, (car Mirmala avoit pris ce nom,) ſur ce que nous avions à faire.

Comme nous nous diſpoſions à faire quelque ſignal à ce Vaiſſeau, de

nous envoyer chercher, nous vîmes mettre la chaloupe en mer avec quelques outils que l'on mit dedans, & quelques pêcheurs qui y descendirent. Ils s'en vinrent droit vers nous sans nous appercevoir, parce que nous nous étions cachés derriere une pointe de rocher. Si-tôt qu'ils furent à terre nous les accostâmes, les priant bien-humblement de nous mener promptement à leur Vaisseau, parce que nous avions quelque chose d'important à dire à leur Capitaine. Ces bonnes gens se regarderent un moment consultant entr'eux ce qu'ils avoient à faire, quelques-uns furent d'avis de nous laisser là & d'aller consulter sur cela le maître de la barque; mais les autres nous voyant sans armes, & noyés de larmes, eurent pitié de nous, & nous ayant reçûs dans leur chaloupe nous conduisirent dans leur bord, où nous arrivâmes en peu de tems.

Le Capitaine de cette barque qui étoit faite comme une frégate légere, s'appelloit Mo-ta-ga; il étoit Chinois d'origine de la Province de Canton. Nous lui contâmes comment nous nous étions échapés, & par le

moyen d'un des diamans de Mirmazla, dont je lui fis présent, tant pour mon passage que pour celui de mon camarade ; je le rendis fort traitable, & il nous promit de nous faire partir dès le soir même ; aussi-bien, dit-il, nos pescheurs ne trouvent presque plus rien le long de ces rochers depuis que certains Marchands Tonquinois leur rendent de fréquentes visites. Là-dessus il enfila un long discours sur cette pêche, lequel aboutit à nous faire comprendre qu'en payant quelque tribut tous les ans au Prince de cette Isle, ils pouvoient y venir pêcher quand ils vouloient, sans craindre aucune insulte de la part de ces Pirates, soit en pêchant, soit en allant & revenant, ce qui nous fit un grand plaisir.

Le soir venu, il nous tint parole, car après le retour de ses gens, il mit incontinent à la voile. Isouf mon camarade voyant le Vaisseau partir, témoigna quelque chagrin de n'avoir pas avec lui l'esclave pour lequel il m'avoit pris. Je lui en demandai la cause, & il m'avoüa naturellement qu'outre qu'il étoit lié avec lui par les nœuds d'une sincere amitié, il

l'avoit chargé de tout son argent & de plusieurs bijoux de prix, & qu'ainsi il se trouveroit fort embarassé pour la suite de son voyage.

Ne craignez rien, lui dis-je, vous ne manquerez point, & si vous voulez vous attacher à moi, je prendrai autant de soin de vous que je pourrois avoir de moi-même. Généreux ami, me répondit le faux Isouf, que ne dois-je pas à vos bontés, & que ne puis-je les reconnoître? mais le sort m'enleve tout ce que j'avois de plus précieux au monde, & cette liberté si belle dont les personnes raisonnables font tant de cas, est pour le malheureux Isouf une peine effroyable. Je feignis de ne point comprendre le sens de ses paroles, qui en effet n'étoient intelligibles que pour moi, & reprenant brusquement la parole; pour moi, dis-je, quoique j'aye tout sacrifié pour obtenir la liberté, j'aurois encore mille fois hasardé ma vie pour sortir d'esclavage. Il est si doux de se voir libre, que l'on ne peut trop acheter une pareille félicité.

Mo-ta-ga, le maître du Vaisseau qui écoutoit notre conversation, voulut être de la partie, & comme il

ne manquoit pas d'esprit, il chercha à confondre Isouf sur le discours qu'il avoit avancé. Il faut être dépourvû de bon sens, lui dit-il, pour soutenir une proposition aussi singuliere que la tienne le paroît. Si tu avois des engagemens dans l'Isle aux Larrons assez forts pour les regreter, qui t'as contraint à les abandonner, & pourquoi t'es-tu procuré un bonheur, dont tu te plains ?

Il est de certaines circonstances, lui répondit Isouf, qui rendent les apparences trompeuses. Peut-être étois-je amoureux sans pouvoir être auprès de l'objet de mon amour, pendant que soumis aux emplois les plus méprisables, je me voyois accablé sous la tyrannie d'un maître barbare. Cesses donc de te plaindre, interrompit brusquement Mo-ta-ga, & confesse que la liberté doit te paroître précieuse, puisqu'elle t'arrache à ton malheur, sans te priver d'un bien dont tu ne pouvois joüir. Il est vrai, lui répondit Isouf, qu'à regarder les choses dans le sens avantageux que vous les dites, je dois être content de ma bonne fortune; mais vous ne faites point attention qu'en me pro-

curant un bien, qui n'étoit pas le but principal de mes souhaits, je suis pour jamais privé de l'espérance qui fait seule la douceur de la vie.

Cette conversation fut soutenuë avec assez de vivacité de part & d'autre, & tandis que nous navigions du côté de la Chine avec un vent favorable, le Capitaine de la barque charmé de rencontrer dans les deux esclaves tant de politesse & d'esprit, ne nous quittoit presque jamais. Il nous conta l'histoire de sa vie; que son pere l'avoit deshérité pour enrichir son cadet, & qu'après sa mort n'ayant pû rien avoir de sa succession, il avoit abandonné sa Province résolu de n'y rentrer de sa vie; qu'avec le peu d'argent qu'il avoit arraché de son frere, il s'étoit addonné au trafic de la mer, qui au bout de six années lui avoit assez apporté de profit pour lui faire acheter le Vaisseau sur lequel nous étions, & dont la charge étoit entierement à lui.

Nous loüâmes fort son industrie, & nous blâmâmes la dureté de son pere. Avec de pareils discours nous cherchions à dissiper l'ennui de huit

ou dix jours de navigation. Nous commencions déja à découvrir les environs de Macao, & même nous comptions d'y arriver dans peu de tems, lorsque la nuit qui selon toutes les apparences devoit être la derniere de notre voyage : environ sur les trois heures du matin, le feu se prit à notre Vaisseau par la négligence d'un Matelot qui s'étoit enyvré, & avoit laissé sa pipe allumée auprès de quelques bottes de chanvre. Ce feu embrâsa le Vaisseau avec tant de violence, qu'il ne fut pas question de sauver la moindre chose. Nous eûmes à peine le tems de jetter à la mer notre grande chaloupe avec laquelle nous cherchâmes à gagner au plus vîte la terre.

Mo-ta-ga voyoit consumer tout son bien avec une force d'esprit & un courage que j'admirois dans un homme de sa profession. Il ne poussa aucun soupir. Vous voyez, nous dit-il d'un grand sang froid, que l'homme raisonnable ne doit compter sur rien. Qui est-ce qui n'auroit pas crû que la fortune pour réparer l'injustice de mes parens, se déclaroit en ma faveur? cependant elle ne m'accable au-

jourd'hui, que pour mieux me faire sentir sa barbare inconstance. Par bonheur, poursuivit-il, il me reste un bien qu'elle ne peut détruire.

Que vous me soulagez, interrompis-je, je vous croyois ruiné sans ressource! je le suis en effet, me dit-il, puisque le thrésor qui me reste ne consiste que dans mon cœur, mon esprit & ma raison; avec lui je peux braver tous les autres. Je vous avouë, belle Princesse, que le discours de cet homme me surprit. J'y remarquois tant de grandeur d'ame, dans un tems où je croyois qu'il est un peu permis d'en manquer, que je ne pouvois assez marquer mon étonnement. Isouf n'en étoit pas moins émerveillé: Nous ne pûmes nous empêcher d'en marquer notre surprise à Mota-ga, mais il nous répondit avec tant de liberté d'esprit, que nous conçûmes pour lui une estime infinie.

Sur ces entrefaites, nous arrivâmes à terre à la pointe du jour. Je dis au Capitaine que des affaires de conséquence m'appelloient en diligence à la Cour de l'Empereur, & que s'il vouloit m'y suivre, non-seulement

je le défrayerois de ſon voyage, mais que peut-être je trouverois moyen de lui faire rendre juſtice ſur ſon bien, ou de le placer honorablement. Mo-ta-ga me remercia avec beaucoup de politeſſe; quoique peut-être il regardât l'offre & l'appui dont je le flâtois comme une chimére, il ne laiſſa pas d'accepter ma propoſition avec plaiſir : il ne ſçavoit plus où donner de la tête après la perte qu'il venoit de faire, ainſi il ſe détermina à m'accompagner, & congédia ſon équipage, qui le quitta les larmes aux yeux.

Nous cherchâmes donc des voitures, avec leſquelles nous ſommes arrivés à Pékin tous trois il y a un peu plus d'un mois. Vous jugez bien, Madame, que mon premier ſoin fut de m'informer de vos nouvelles, l'on m'apprit que pluſieurs de vos parens étoient partis pour aller vous retirer de votre ſolitude, & que vous deviez arriver inceſſamment. Je fus tenté d'aller au-devant de vous; mais la honte de paroître à vos yeux dans l'état difforme où je ſuis, contraignit mon impatience. Je fis faire le collier que vous voyez, & graver

lès devises que vous y avez lûës, qui témoignent une partie de mon désespoir & de mes craintes; car enfin je ne doutai pas que votre retour ne fût une marque évidente de quelqu'établissement. Je ne pouvois m'en plaindre, quoique cette idée me fît mourir de douleur. Que n'ais-je point souffert dans cette cruelle attente? La conversation de Mirmala & de Mo-ta-ga ne pouvoit dissiper mes ennuis: toujours solitaire & malheureux, je n'attendois pour cesser de vivre que l'instant où vous cesseriez d'être fidéle à la mémoire de Ki-am-bu. Enfin, ma Princesse, je sçus votre retour, j'appris votre constance à refuser d'illustres alliances. Je n'osois m'en imputer la gloire, j'étois dans l'incertitude de me découvrir à vous avant que de me déclarer à mes parens; je craignois de ne pouvoir vous persuader ayant encore plusieurs mois à attendre, avant de reprendre ma figure naturelle. Je tremblois que quelqu'un de mes rivaux ne fût enfin assez heureux pour vous déterminer en sa faveur. Cependant je résolus de ne point me faire connoître, pas même

à mes parens, & j'aurois ſans doute tenu la promeſſe que je m'en étois faite ſans l'heureux haſard qui m'offre à vos yeux & qui me fait voir même votre amour & ma gloire. Ki-am-bu finit ainſi ſon hiſtoire.

La Princeſſe fut tellement attendrie de ce diſcours, que ne pouvant plus douter d'une vérité que ſon cœur lui confirmoit, elle ſe jetta entre les bras de ſon amant, & par les plus tendres careſſes, cherchoit à lui exprimer combien elle étoit ſenſible à ſa conſtance & à ſon retour. Mais ce même malheur qui juſqu'alors les avoit également perſécutés, ne perdit point l'occaſion de le faire. Odatis jeune Prince Tartare & parent de l'Empereur, entra dans le cabinet de verdure où étoient ces deux amans, & ſurprit le beau Maure aux genoux de la Princeſſe, qui le ſerroit tendrement entre ſes bras.

Il eſt impoſſible de pouvoir exprimer quelle fut la ſurpriſe de ce Prince à cette vûë. Il étoit un des plus fidèles adorateurs de Bi-li-bam-ba ; il avoit mis dans ſes interêts preſque tous les parens de la Princeſſe ; ſon bien étoit ſi conſidérable qu'elle étoit perſécu-

tée pour l'épouser; ainsi le Lecteur peut se réprésenter quel dût être son étonnement à l'aspect qui s'offroit à ses yeux.

Il recula quelques pas, & régardant la Princesse avec le dernier mépris: Pardonnez mon indiscrétion, Madame, lui dit-il avec un sourire amer, je ne m'attendois pas de vous trouver en si honorable compagnie, ni à voir vérifier ici une des histoires de notre Poëte Ki-ki-la: J'avois toujours regardé ce qu'il dit comme une fiction; mais il est de ces goûts dominans, ausquels il est impossible de pouvoir résister.

Le Seigneur Ki-am-bu qui s'étoit promptement relevé à l'arrivée du Prince, ne donna pas à Bi-li-bam-ba le tems de répondre, & prenant brusquement la parole; quelque soient les goûts de la Princesse, lui dit-il, apprenez que vous devez les respecter, sur-tout quand ils sont conformes à la gloire & à la vertu, dont elle fait profession.

Il est vrai, interrompit gravement le Prince, que la bienséance est bien observée en caressant des gens de ton espece; vas, mon ami, poursuivit-

il, rends graces au peu de considération qui me reste pour Bi-li-bam-ba, sans quoi je te punirois de ton insolence. Apprends toi-même, interrompit Ki-am-bu piqué au vif, apprends que sans cette même considération, dont tu parles; je te ferois repentir du peu de respect que tu as pour la belle Bi-li-bam-ba.

A ces mots le Prince Odatis outré de fureur, ne put se contenir plus long-tems, & mettant le sabre à la main, il s'avança sur Ki-am-bu, qui se trouvant sans armes, ne put faire autre chose que de parer avec un mauvais bâton qui se trouva là par hasard, le coup que son ennemi vouloit lui porter; après quoi il se jetta sur lui à dessein de le désarmer. L'entreprise n'étoit pas facile, ils étoient tous deux grands, forts & robustes, aussi se fit-il entr'eux une lutte cruelle & douteuse.

Pendant ce tems-là, la frayeur saisit si fort la Princesse, qu'elle ne faisoit autre chose que de crier de toute sa force pour appeller du secours. Trois de ses parens suivis de tous les domestiques de son Palais accoururent promptement, & arriverent

dans l'instant même que Ki-am-bu vainqueur avoit désarmé son ennemi, & lui faisoit demander la vie. Cette circonstance rédoubla tellement la fureur de ces domestiques, qu'ils se jetterent tous à la fois sur le malheureux amant, qu'ils ne connoissoient pas. Ils l'auroient sans doute accablé, si le danger pressant, où la Princesse le vit exposé, n'eût ranimé toutes ses forces.

Elle courut avec précipitation le dégager des mains de ces furieux, & elle fit si bien par ses cris, ses pleurs, & ses ménaces qu'elle les détourna de leurs lâches projets. Ses parens étonnés de ce qu'ils lui voyoient faire en faveur du Maure, la regardoient avec surprise; mais leur étonnement devint bien plus grand, lorsque le Prince Olatis leur eût raconté le sujet de son combat. Il n'épargna pas la Princesse, & la fureur où il étoit, lui fit lâcher forces traits empoisonnés à l'occasion de ses caresses pour le Maure.

Si-li-bem-ba le laissa exhaler toute sa bile, sans l'interrompre, après quoi prenant la parole à son tour, elle déclara hautement que sa ten-

dresse pour le Maure étoit légitime, puisque le Seigneur Ki-am-bu & lui n'étoient qu'une seule & même personne. Elle fit ensuite un abregé des circonstances qu'elle venoit d'apprendre, & jetta par ce récit ses auditeurs dans une perplexité difficile à exprimer. Ils se regardoient tous sans pouvoir se rien dire. Enfin le Prince Odatis rompit le silence le premier, en protestant avec serment qu'il n'étoit pas assez crédule pour ajoûter quelque foi à une fable que la Princesse n'avoit inventée, que pour mettre le Maure à l'abri des tourmens qu'il avoit mérités.

Ce discours ralluma la colere des parens de la Princesse, & on alloit de nouveau attenter sur la personne de Ki-am-bu, mais Bi-li-bam-ba se mettant au-devant de lui, assura fiérement qu'on lui arracheroit plutôt la vie que de souffrir qu'il lui fût fait la moindre violence, qu'elle lui avoit donné sa foi, & qu'en un mot elle le regardoit comme son mari; que par conséquent elle périroit avec lui, s'il falloit qu'il succombât à leur indigne fureur. Cette authentique déclaration mit le comble aux étonne-

mens, & rendit les auditeurs comme petrifiés.

Ce fut alors que la Princesse profitant de leur silence, les assura que le Seigneur Ki-am-bu reprendroit dans quelque tems sa figure naturelle; elle leur fit remarquer son collier d'or, & les devises dont il étoit rempli; elle leur parla de Mirmala qui pourroit rendre témoignage en sa faveur, & qui par le même artifice s'étoit défigurée les traits; enfin elle harangua si bien, qu'il fut conclu qu'on ne feroit aucune violence au Maure; qu'on lui donneroit un appartement où il seroit gardé à vûë jusqu'au tems qu'il avoit limité pour le rendre reconnoissable; mais qu'après cet effort que l'on ne faisoit qu'en faveur de la Princesse, s'il ne pouvoit vérifier sa naissance, il seroit abandonné à la rigueur des loix pour ses impostures, & la Princesse enfermée pour toute sa vie.

Ki-li-bam-ba accepta avec plaisir toutes ces conditions, & ces deux amans se retirerent plus tranquiles qu'ils ne l'avoient espéré. On mit Ki-am-bu dans un appartement séparé, on lui donna des gardes, &

on envoya arrêter Mirmala qui fut bien surprise de se voir découverte. Elle avoüa ingénuement tout ce qui s'étoit passé dans l'Isle aux Larrons, & jura que dans quelque tems le noir de son visage se dissipetoit de lui-même. Elle apprit avec désespoir l'histoire de Ki-am-bu ; elle demanda à lui parler, mais on lui refusa. Cette histoire fit beaucoup de bruit à Pékin, où on ne parloit d'autre chose. Les parens de Ki-am-bu ne sçavoient à quoi se déterminer ; d'un autre côté la Princesse ne put jamais obtenir la permission de voir son amant dans sa retraite, car elle étoit observée soigneusement.

Enfin au bout de dix mois Mirmala reprit sa figure naturelle, & se montra aux yeux de toute la Maison de la Princesse la plus belle personne du monde. Cette circonstance ne fit plus douter du sort de Ki-am-bu. En effet, on vit quelques jours après le feint Maure devenir le véritable Ki-am-bu : Les parens de Bi-bam-ba en furent charmés, ses amis aussi, & sur-tout l'aimable Princesse, qui en eut des transports de joye inconcevables. Le Prince Odatis vint mê-

me la ſuplier de lui pardonner ſes fautes, ce qu'elle lui accorda de fort bonne grace : le mariage de ces deux amans fut agréé de l'Empereur, conclu d'un conſentement général, & célébré quelques jours après avec toute la magnificence poſſible ; Ki-am-bu fit rendre juſtice à Mo-ta-ga, & lui fit épouſer la belle Mirmala. C'eſt ainſi qu'après tant de traverſes ces deux illuſtres amans gouterent la douceur d'une union, que l'amour & la raiſon doivent faire durer à jamais.

A préſent que je me ſuis acquitté de ma promeſſe en faiſant part au Lecteur d'une piéce qui pourroit bien ſervir de ſujet pour une tragi-comedie, je reviens à parler de Batavia, où j'ai vû des animaux que je n'ai jamais vûs ailleurs. Ce ſont des oiſeaux gros comme des moutons que les gens du païs appellent Caſoüars ou Caſuels, qui n'ont ni langues, ni aîles, ni plumes, ni queuë ; mais ſeulement de longues ſoyes comme des ſangliers, piquantes, & faites comme les pointes des porcs-épics. Ils avalent le fer, & même des charbons ardens comme un morceau de

Oiſeaux ſans plumes, ſans langues, aîles, & queuë.

viande, ſans en mourir, ni en être incommodés. Ils courent ſi fort que le meilleur coureur ne ſçauroit les attraper; & quand quelqu'un les veut prendre, ils ſecoüent le coû, & s'élançant contre lui le renverſent avec leurs pieds, dont ils lui frapent ſi fort l'eſtomach qu'ils le tuënt s'il ne les prévient avec quelque arme.

On vend auſſi en cette Ville de très-beaux perroquets qui viennent des Iſles de Sombreſe. Il y en a de diverſes couleurs, très-faciles à apprivoiſer, ſur-tout les blancs qui ſont gros comme des poules, & qui ont trois rangs de belles plumes jaunes ſur la tête. J'en ai vû qui parloient auſſi diſtinctement qu'une perſonne. Ils ne coutent tous dreſſés que vingt ſtubres ou ſoux de France; mais il eſt fort difficile de les tranſporter en Europe, parce qu'ils meurent ordinairement quand ils ont paſſé la Ligne.

Il y a pareillement à Batavia une ſorte de négoce dont je dirai deux mots. C'eſt que pluſieurs Hollandois qui ont ſervi Meſſieurs les Etats en pluſieurs Comptoirs des Indes, viennent ordinairement ſe retirer en

cette Ville avec toutes leurs richesses, où ils font un commerce honteux de personnes débauchées qui s'entendent merveilleusement bien à épuiser la bourse de ceux qui les frequentent,

C'est la coutume du gouvernement de Batavia d'envoyer tous les ans au Cap de bonne Espérance, les criminels qui n'ont pas mérité la mort, mais qui sont exilés pour un tems. Le Gouverneur de ce lieu les traite & nourrit fort durement, les employant de plus à réparer les fortifications de la Forteresse, & à plusieurs autres rudes travaux. Sur la fin de l'année mil sept cens seize, le Gouverneur de cette Ville avoit fait partir un Navire de Batavia chargé de ces sortes de criminels & de plusieurs autres marchandises. Un François qui se faisoit appeller de la Parisiére, & qui avoit amassé de grands biens, voyant ce Vaisseau prêt à partir, jugea à propos de s'y embarquer avec sa femme, ses enfans, & tous les effets qu'il avoit gagnés au service de la Compagnie d'Hollande; mais ce Vaisseaux périt, & la fin de ceux qui étoient dessus fut si déplo-

rable, qu'elle mérite bien d'être raportée. La relation qui en fut imprimée, commence ainsi par l'histoire du sieur de la Parisiére.

Histoire d'un François.

Ce François, dont on ignore la famille & le lieu de sa naissance, après avoir demeuré quelque tems à Batavia eut envie de s'y marier. Il jetta pour cela les yeux sur la fille d'un opulent Portugais, qui passoit pour une des grandes beautés de la Ville; il s'agissoit d'abord de gagner les bonnes graces du pere pour parvenir à la fille: mais il n'en put jamais venir à bout, car le pere étoit de ces gens rébarbatifs, qui n'écoutent pas volontiers les raisons d'un jeune homme passionné. Il n'en étoit pas de même de la Demoiselle, à qui la langue dorée de la Parisiére sçavoit persuader tout ce qu'il vouloit. Enfin tous les deux étant contens l'un de l'autre, tout alloit assez bien, au mariage près.

C'étoit cependant où visoit le François à cause que la Demoiselle étoit l'unique héritiere. Le pere étoit d'une opiniâtreté insuportable, & il n'y avoit pas apparence pour la Parisiére de pouvoir jamais parvenir,

à cette alliance qui lui tenoit si fort au cœur. Enfin après mille & mille réflexions, il prend le malheureux dessein de se défaire sécrettement du pere, & pour cet effet ayant remarqué qu'il se promenoit quelquefois seul le long de la mer, il alla l'y attendre dans un endroit où il ne pouvoit être vû.

Le pere ne manqua pas de venir selon sa coutume, & dans le tems qu'il se promenoit, occupé à la lecture d'un livre, le François sortit de sa cachette avec un poignard à la main, dont il lui donna tant de coups qu'il le laissa mort sur la place. Ensuite il reprit le chemin de la Ville tranquillement après avoir jetté son poignard à la mer, & rentra par une porte opposée à celle du côté de laquelle le meurtre avoit été commis.

Ce crime demeura si bien caché qu'on ne put jamais en découvrir l'auteur. Cependant la Parisiére alla marquer à sa maîtresse les larmes aux yeux toute la part qu'il prenoit à la cruelle perte qu'elle venoit de faire. Enfin comme ce qui est violent ne dure pas long-tems, la douleur de la belle se calma, & elle épousa sans

le sçavoir le meurtrier de son pere ; qui entra par cette alliance en possession des grands biens pour lesquels il soupiroit depuis long-tems. Les jeunes mariés passerent quelques années dans la joye & les plaisirs ; mais voyant le Vaisseau dont je viens de parler, qui se disposoit à partir pour le Cap de bonne Espérance, notre François eut envie de s'y embarquer avec sa femme, ses enfans & tous ses effets. Il comptoit trouver en ce Cap quelque Vaisseau François ou d'une autre nation, par le moyen duquel il se rendroit en France sa chere patrie, où il avoit fait dessein de briller, mais le Ciel en avoit décidé autrement.

Le Vaisseau alla quelque tems fort heureusement ; mais quand il fut arrivé à la hauteur du Cap des Courans, une horrible tempête le fit échoüer & briser contre des rochers, de sorte que tous ceux qui étoient dessus eurent toutes les peines du monde à se sauver, les uns par le moyen des débris du Vaisseau, les autres avec la chaloupe. Ces pauvres malheureux se voyant à terre se mirent en route pour chercher un endroit

droit habité par les Portugais, qu'ils estimoient être proche du lieu de leur naufrage, mais ils se trouverent bien surpris de se trouver en un païs situé entre le Cap des Courans & celui de bonne Espérance, où les Noirs du païs les harceloient nuit & jour par les bois, & le long de la marine.

Les Hollandois se défendoient le mieux qu'ils pouvoient, mais ils ne pouvoient résister qu'à demi à cause de la violente chaleur du climat, de la faim & de la soif qui les tourmentoient étrangement, de sorte qu'il y en eut plusieurs qui restérent exposés à la cruauté des Noirs & des bêtes farouches. Ces Noirs, sans se soucier des coups de feu, en tuerent grand nombre; le reste entre lesquels se trouva la Parisiére, sa femme & ses enfans, se sauverent le mieux qu'ils purent en gagnant toujours païs; mais à force d'avancer ils tomberent entre les mains d'autres Noirs, qui leur firent mille cruautés, & massacrerent la plûpart de ces malheureux. La Parisiére réfléchissant alors sur le misérable état où il se trouvoit avec sa femme & ses enfans au milieu des barbares, &

dans des déserts brûlans & arides, avoüa qu'il méritoit bien ce châtiment, & que le sang de son beau-pere excitoit la vengeance divine contre lui.

Il n'en fallut pas davantage pour faire verser à sa malheureuse femme un torrent de larmes; elle lui fit mille reproches, & à quelques jours de là ne pouvant résister à sa douleur, à la faim, à la soif, à la chaleur & à une infinité d'autres miseres, elle fut trouvée mourante par le François son mari qui venoit de chercher quelques racines pour la sustenter. Il en reçût les derniers soûpirs & l'enterra dans le sable, comme il avoit fait tous ses enfans; après quoi son désespoir le porta à se jetter dans les bois, & depuis on n'en a jamais entendu parler. Tous ceux qui étoient de sa compagnie furent mangés par les bêtes, ou tués par les Noirs, excepté un seul Hollandois, qui en réchapa avec des peines & fatigues incroyables, & fit tant qu'il arriva au Cap de bonne Espérance, où il fit le récit de cette déplorable avanture.

Le tems de mon retour à Goa s'ap-

prochant, je fis marché avec le Patron d'un Navire Portugais, qui avoit quelques Marchandises pour cette Ville, & quelques Comptoirs le long de la Côte de Malabar, mais comme il ne devoit partir que dans le terme de trois semaines; je pris ce tems pour reconnoître quelques endroits de cette grande Isle, & pour remarquer ce qu'il y avoit de plus curieux le long de la mer aux environs de Batavia.

Voyage de l'Auteur aux environs de Batavia.

Pour cet effet je loüai un Birmar; c'est une espéce de Bateau, dont il y a grand nombre en cette Ville, entretenus aux dépens du Gouverneur, qui retire un grand profit de leur loyer, & m'y étant embarqué avec quelques provisions, & un sçavant Botaniste qui m'honoroit de son amitié, nous partîmes un jour de grand matin pour cotoyer l'Isle, nous faisant mettre de tems en tems à terre pour faire nos observations dans les endroits que nous jugions convenables à notre dessein.

Nous ramassâmes d'abord un grand nombre de burgos, coquilles, vignots & autres raretés marines dont la beauté étoit surprenante; mais ce qui

nous étonna davantage, ce fut qu'ayant mis dans mon mouchoir une certaine ſorte de petit coquillage avec le poiſſon qui y étoit renfermé, le même mouchoir parut teint d'une couleur de pourpre; ce qui nous fit conjecturer que ce poiſſon pouvoit bien être le *Murex* des anciens, dont on a perdu l'uſage. Je gardai par curioſité quelques-unes de ces petites coquilles, mais je les perdis à Goa.

Après nous être promenés aſſez long-tems ſur les bords de la mer, & nous être rafraîchis, nous entrâmes plus avant dans le païs, où nous trouvâmes une campagne aſſez ſpacieuſe environnée de bois. Nous y fîmes rencontre de deux habitans de l'Iſle qui étoient là avec un petit garçon occupés à ramaſſer quelques racines & quelques fruits. Ils ne parurent point ſurpris de notre rencontre, ils nous firent même quelques civilités à leur maniere, mon camarade leur dit en leur langue, le ſujet qui nous amenoit en ce lieu; c'eſt ce qui détermina le petit garçon à nous montrer pluſieurs ſimples, dont ſe ſervent ces peuples, & une herbe

entr'autres qui leur sert de contre-poison, lorsqu'ils ont pris quelque chose de pernicieux, ou quand ils ont été frapés de fléches empoisonnées. Nous prîmes des feuilles de cette herbe, & mon ami en composa un onguent dont il fit l'essai; il se trouva très-excellent pour les playes & autres maux. Nous voulûmes prendre la racine de cette herbe, mais ce petit garçon se mit aussi-tôt à crier, & les deux Indiens le quérellerent fort de ce qu'il nous avoit montré cette plante qu'ils estiment infiniment.

En parcourant les bois nous trouvâmes un arbre dont les feüilles sont assez semblables à celles du laurier; mais l'arbre est plus gros, quoiqu'on en trouve aussi de petits. En faisant une incision à cet arbre, il en sort une gomme blanche & excellente contre les apostumes ou tumeurs, Copal.
causées par des humeurs froides, car pour celles qui viennent de chaleur, cette gomme que les Indiens appellent Copal, n'y est pas bonne.

Nous cueüillimes pareillement en Anac.
cet endroit une racine que mon Botaniste m'assura être très-excellente: les

Portugais l'appellent Anac. C'est une plante rampante à terre & assez semblable à l'aristoloche longue, elle porte un petit fruit qui imite les poi[illegible] longues, tendres & vertes. Cette racine a une vertu merveilleuse, pour guérir une certaine maladie appellée Antac, que l'on prend facilement par le commerce avec les Noirs. Il n'y a pas d'autre reméde aux Indes pour exempter de la mort que celui-là. On broye d'abord cette racine, & on en prend le poids d'un écu ou environ en poudre dans de l'eau claire, & cela fait suer si fort le malade, qu'en peu de tems il est guéri. Je mis sur ma langue un peu de cette racine, je la trouvai quelque peu amere, & cependant d'une odeur & d'un goût assez agréable.

Datura. Mon ami me montra aussi en cet endroit quelques plantes par-ci-par-là qui portoient de grandes fleurs blanches sur des tiges assez hautes : il m'assura qu'il y en avoit beaucoup aux environs de Goa, où il avoit demeuré, & que les Dames n'en ignoroient pas la vertu de son tems. Ma curiosité me porta à lui faire quelques questions au sujet de cette belle

plante, & pour me contenter il me dit que ce que j'admirois, s'appelloit Datura, & que quiconque en prendroit en trop grande quantité, mourroit en peu de tems, riant & pleurant comme un insensé, & qu'autrefois les Dames de Goa, pour avoir le plaisir de converser sûrement avec leurs amans, donnoient une petite dose de cette herbe à leurs maris, en y mêlant quelqu'autre composition qu'il ignoroit, de sorte que le pauvre mari après en avoir pris, entroit en une si grande folie ou rêverie, qu'il prenoit une pique, fusil, ou hallebarde pour garder la porte de sa maison; demeurant de cette maniere en sentinelle sans dire aucun mot aux entrans ou sortans, vingt-quatre heures entieres, qui est le tems ordinaire de l'effet de la drogue; après quoi s'éveillant comme d'un profond sommeil, il ne se souvenoit point de ce qu'il avoit vû ou fait, tant les yeux, les sens, & la pensée sont agités par la force de cette plante.

Cette description me divertit fort, & donna lieu à quelques plaisanteries, qui nous amuserent en mangeant quelques noix de cocos, dont Cocos.

nous bûmes le lait avec plaisir. Mon ami m'assura que ce lait pris en trop grande quantité, est fort nuisible à la santé. Il n'enyvre pas à la vérité, car il n'échauffe pas, & ne monte pas à la tête, mais au contraire il glace, & engourdit si fort les nerfs, qu'on ne peut marcher ni se tenir debout.

Nous remarquâmes encore en cet endroit quelques plantes que la terre produit sans être cultivée, comme quelque peu de cochenille, du pastel, du bois de teinture, du mollé & du cacao. La cochenille est une espéce de petite araignée blanchâtre qui croît sur certains arbres d'une espéce particuliere, & assez semblables à des figuiers. Ces arbres sont fort bas de tige, mais ils ont grand nombre de feüilles & d'une grandeur prodigieuse. Tout le monde est instruit de l'estime & de l'usage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les païs de l'Europe; cependant c'est de cette petite bestiole seulement qu'elle se tire. Il y en a grande abondance dans la nouvelle Espagne d'où on l'apporte en Europe.

Cochenille

Pastel.

Le Pastel est une plante semblable au chanvre; elle est excellente pour les

belles teintures bleuës : les Peintres & les Teinturiers ne peuvent s'en passer. Le bois de teinture dont j'ai parlé, étoit assez semblable à celui qui porte le nom de campêche, bois si renommé dans tous les païs, que les Navires s'en chargent avec plaisir. L'industrie des hommes l'a trouvé propre à teindre vingt-deux couleurs différentes.

Le Mollé est un grand arbre fort touffu, dont la feüille verte teint en jaune, au raport de mon Botaniste ; ses petites branches appliquées entre la tête & le chapeau, sont un véritable réfrigératif & préservent des coups de Soleil : nous en fîmes l'expérience, car le Soleil étoit bien ardent. La gomme qui découle de cet arbre est blanche, & sert comme de baume pour guérir toutes sortes d'ulcéres & de blessures. Son tronc peut servir au charronnage ; son fruit pend comme de petites grapes de groseilles rouges, dont il approche fort pour la grosseur, la forme & la couleur : il est d'un goût & d'une odeur assez agréable, mais cependant un peu forte, & on en peut tirer une espéce de vin fort doux qui enyvreroit. Mollé.

F v

Cacao. Le Cacao, dont nous ne trouvâmes que trois arbres malgré nos perquisitions & nos recherches, croît comme un arbre de moyenne hauteur, aime l'ombre, & se trouve presque toujours à l'abri de quelqu'autre arbre plus élevé que lui, comme s'il cherchoit à se garantir des ardeurs du Soleil. Il produit depuis sa racine jusqu'à ses branches les plus hautes une espéce de cocos raboteux, & par grains au dehors à peu près comme seroit un grand concombre d'un gris brun. Ce cocos étant ouvert montre au-dedans environ cent grains plus ou moins, qui sont couvert chacun d'une petite écorce cotonneuse de très-bon goût & pleine de suc. Quand on a mangé cette écorce, on trouve dedans un grain roux couvert d'une autre écorce plus mince & presque noire, & ce grain qu'elle renferme, est précisément ce qu'on appelle le cacao. L'usage en étoit plus commun dans l'Europe avant celui du caffé qui semble l'avoir emporté sur lui, sur-tout en Angleterre, France & Hollande.

Ce grain, au raport de mon camarade qui avoit été en Amérique, sert

de monnoye dans la nouvelle Espagne. On en donne ſoixante qui tiennent lieu de ſept ſoux, dans les marchés publics on en achete les menuës uſtenciles de cuiſine & de ménage, & on s'en ſert auſſi à faire l'aumône. Quand ce grain eſt moulu, & qu'il eſt réduit en pâte, il s'en tire une eſpéce de pomade blanche qu'on appelle pomade de cacao: elle eſt d'une odeur fort agréable, on s'en ſert utilement en pluſieurs ſortes de maladie, & quelques perſonnes l'appliquent avec ſuccès ſur les bleſſures nouvellement faites. Il y en a de petit, de moyen & de gros; mais ſa bonté ne conſiſte point en ſa groſſeur, ni en ſa couleur, mais en l'excellence de ſon goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous eſt celui qui croît en Amérique dans la Province de Nicaragua, & enſuite celui de Guatimala qui eſt preſque le même climat, puiſque celui de Varacoſa dans l'Iſle de Cuba, & ce dernier eſt le plus roux.

Après ceux-là, celui de Saint Domingue l'emporte, parce qu'il eſt menu & excellent pour ſon ſuc; celui de Caracas qui eſt le plus gros,

eſt le moins eſtimé de toutes les Indes. Il y en a auſſi dans le Pérou, mais il ne croît que dans le Goyaquil : il y eſt [illegible] gros & excellent, tant qu'il ne ſort [illegible] du Royaume, mais lorſqu'on veut le tranſporter ailleurs, il change de goût en paſſant la mer, & devient chanci : c'eſt ce qui fait que pluſieurs perſonnes le recherchent avec plus d'empreſſement que les autres, parce qu'il fait plus de mouſſe & d'écume que celui du Méxique, & il y a bien des gens qui n'aiment que la mouſſe du chocolat, & ils n'en voudroient pas boire s'il n'étoit fort mouſſeux. Cette petite diſſertation du cacao vient de mon Botaniſte, je n'y ai rien mis du mien.

Maguey. Nous rencontrâmes pareillement en nous promenant par la campagne pluſieurs plantes que les Portugais appellent Maguey, il eſt de la forme de l'artichaud. Il croît ſans culture dans les champs ; mais quand on le cultive, il a plus de force & de vertu. Ses feüilles ſont beaucoup plus grandes que celles de l'artichaud, puiſqu'elles ont une aulne de long, & qu'elles ſont larges à proportion, communément elles ont trois quarts

de long. Cette plante est fort large par le pied, & croît en diminuant de grosseur jusqu'au haut, où s'éleve une espéce de tuyau de la grosseur & de la forme d'une plume à écrire, fort abondant en épines. Cette feüille est épaisse de deux doigts, & a une écorce assez dure qui peut dans un besoin servir de papier, de même que son tuyau taillé avec un canif, peut servir de plume.

Le corps de la feüille qui est dessous cette écorce étant cuit au four, a le même goût que de la pâte de coin : lorsqu'elle est verte, il en sort un suc merveilleux pour les blessures & pour ranimer la vigueur des chevaux accablés de fatigues, & quand elle est séche, elle sert de tuiles pour couvrir les maisons. Quand on la lave ou qu'elle demeure quelque tems dans l'eau, elle s'amollit de telle sorte qu'on en file du fil très-fin, dont on fait toutes sortes de toiles & de cordages, suivant la grosseur qu'on lui donne en filant.

La tige d'où sortent ces feüilles est grosse comme la cuisse par le bas, & diminuë en pointe jusqu'à la hauteur d'environ vingt pieds. Elle pous-

ſe des fleurs jaunes dont on fait des ſyrops & des purgations ſouveraines pour les maux vénériens, & pour toutes ſortes de puſtules. Le bois en eſt foible, mais d'une nature peu ſujette à ſe corrompre ; & pour cette raiſon on s'en peut ſervir à couvrir les toits. On en fait auſſi des fourreaux d'épée & de piſtolets ; des treillis pour les fenêtres, des clôtures de jardins, & les Eſpagnols ont trouvé le ſecret en Amérique, où ils ont beaucoup de cette plante, d'employer le cœur qui eſt le plus tendre à faire des images ou repréſentations de Saints, à quoi il eſt fort propre. On peut tirer du vin de cette plante en y faiſant une petite ouverture aſſez profonde cependant, puiſqu'il faut qu'elle aille juſqu'au cœur du tronc, à l'endroit où les feüilles s'en ſéparent, & de cette ouverture coule une liqueur que l'on peut recüeillir quatre fois le jour, parce qu'on en retire ordinairement le poids de deux livres chaque fois. De cette liqueur ſe fait d'excellent miel, de l'huile, du vinaigre, & de cette eſpéce de vin qu'on appelle Pulqué, dont on s'enyvre fort dans la nouvelle Eſpagne,

où cette plante de Maguey est fort commune & en abondance.

Après nous être munis de quelques plantes, dont mon ami avoit besoin, nous reprîmes la route de la mer pour joindre nos Mariniers que nous supposions s'être fort ennuyés de nous attendre ; mais à la descente d'un chemin creux & rempli de broussailles, un gros vilain serpent de plus d'une aulne & demie de long, s'élança vers nous avec des sifflemens horribles : sa peau étoit marquetée de jaune, gris, bleu & autres couleurs. A l'aspect de cette effroyable bête je reculai quelques pas tout tremblant ; mon compagnon s'appercevant de ma peur : ne craignez rien, me dit-il, je vais rendre cette bête aussi souple que vous la voyez furieuse. En effet après avoir marmotté entre ses dents quelques paroles, que je n'entendois pas ; le serpent devint doux, & gagna sa retraite en caressant de la queuë mon ami, comme les chiens font ordinairement à leurs maîtres. Mon Botaniste se mocqua un peu de ma peur, & me dit que la plûpart des habitans de l'Isle ne faisoient pas difficulté

d'en manger après leur avoir ôté la tête & les inteſtins, & après les avoir mis quelque tems ſécher au Soleil.

En nous entretenant ainſi nous rejoignîmes nos gens : les drôles s'étoient mieux divertis que nous ; en notre abſence, ils avoient rodé avec leur bateau le long de la Côte, perſuadés que nous ne reviendrions pas ſi-tôt, & ils avoient trouvé d'excellentes huitres parmi les rochers, & quelques groſſes écrévices de mer qu'ils avoient fait cuire dans une chaudiére qui par haſard ſe trouva dans la chaloupe, s'étant ſervis de quelques brouſſailles, & herbes ſéches pour faire du feu. Ils s'étoient régalés de ces poiſſons, & par grace ſpéciale nous en avoient réſervé une petite portion. Nous en mangeâmes & trouvâmes les huitres excellentes & très-délicates : pour ce qui eſt des écrévices, nous remîmes à les manger à Batavia, où nous arrivâmes ſur le ſoir aſſez tard.

Comme nous avions eu du plaiſir à cette promenade, quelques jours après mon ami me propoſa une ſeconde ſortie pour viſiter un autre endroit de l'Iſle, je taupai à ſa pro-

position, & ayant pris le même bateau, & les mêmes gens dont nous nous étions déja servis, nous allâmes descendre en un lieu où mon curieux croyoit trouver de quoi satisfaire sa curiosité & la mienne; mais son espérance fut vaine. Nous ne trouvâmes d'abord que des Mangroües qui nous bouchoient le passage, mais ayant pénétré plus avant nous vîmes quelques plantes de tabac, des bambous, de la cassave, des patates, des yams, des calebasses; quelques mahis, & parmi les bois quelques petits cédres & des platanes, avec force singes ou guenons de différentes couleurs, & des oiseaux de plusieurs espéces.

Man-groües, Tabac, Bambous, Cassave, Patates, Yams, Calebasses, Mahis, Cédres, Platanes.

Le Tabac que nous cueillimes en ce lieu, faute d'être cultivé, ne me parut pas avoir grande force; mon ami me dit que les Indiens ne le cultivoient jamais, & qu'ils se contentoient seulement de le semer dans leurs plantations, puis quand il leur paroît assez sec, ils prennent les feüilles qu'ils entassent les unes sur les autres, après quoi ils en font une espéce de rouleau, au milieu duquel ils laissent une ouverture.

Les Mangrouës dont je viens de parler, sont une espece d'arbres qui en s'élevant s'embrassent les uns les autres, de telle maniere qu'ils bouchent le passage. Cet arbre a deux bons pieds de tour, il croît assez haut, & a beaucoup de séve : on m'a assuré que l'écorce de ceux qui viennent au bord de la mer est fort rouge, & qu'on s'en sert pour la teinture des cuirs.

Les Bambos ou Bambous sont aussi incommodes que les Mangrouës, ils bouchent totalement les passages. On void sortir d'un même tronc une infinité de branches armées d'épines, qui arrêtent tout court ceux qui voudroient passer. Les Patates & les Yams sont des racines que les Indiens font rôtir, & qu'ils mangent : la Cassave imite fort le légume que nous appellons panais. Mon camarade me dit qu'il y en a de deux espéces différentes ; une pernicieuse, dont cependant on fait usage en exprimant tout le suc qui est mauvais, puis faisant sécher cette racine qu'on reduit en poudre, que l'on paitrit ensuite, & dont on fait du pain, & une autre douce.

Les Calebasses croissent comme nos citroüilles ; mais les Indiens en ont de deux sortes, les unes douces, les autres ameres. Ils mangent les douces, & de leurs écorses ils font des vaisseaux pour boire, ou des plats pour mettre à manger. Ils ont une autre sorte de Calebasses qui croissent à une espéce d'arbrisseau fort touffu ; il y en a aussi de deux sortes, de douces & d'ameres : on ne peut manger que des douces, car pour les autres, il n'est pas possible d'en tâter ; mais en récompense on en fait de très-bons remedes contre la colique & les fiévres. Pour ce qui est des petits Cédres, dont nous coupâmes quelques branches, ils nous parurent d'une agréable odeur, & d'une couleur très-rouge.

A l'égard des Platanes, ceux que je vis avoient le tronc environné de quantité de feüilles longues & épaisses, qui paroissent entées les unes sur les autres, & forment un assez bel aspect. Les fruits de cet arbre croissent vers le sommet, & sont aussi agréables quand ils sont murs, qu'ils sont dégoûtans quand ils sont verds. Les Indiens en font des avenuës & de pe-

tits bois. Nous mangeâmes quelques-uns de ces fruits, qui nous ſervirent merveilleuſement à nous rafraîchir.

Après nous être promenés quelque tems, comme nous nous diſpoſions à retourner à notre bateau, il ſurvint une pluïe ſi abondante mêlée de tonnerre & d'éclairs, que nous crûmes être à notre dernier jour ; elle dura deux groſſes heures, & l'endroit où nous étions étant bas & fort creux, l'eau y vint avec une telle impétuoſité, que peu s'en fallut que nous ne fuſſions entraînés par le torrent : tout ce que nous pûmes faire, fut de gagner promptement quelque hauteur, & de nous y percher ſur des arbres comme des oiſeaux ; car il y avoit plus d'un pied d'eau au pied de ces arbres, & nous craignions avec raiſon qu'elle n'augmentât conſiderablement. Cependant nous en fumes quittes pour la peur & pour être bien moüillés ; mais après l'orage le Soleil venant à percer les nuées, fut ſi ardent qu'il ne tarda pas à nous ſécher, & une demie-heure après, il ne parut non plus d'eau dans la vallée, que s'il n'y en fût jamais tombé.

Mon ami me dit que nous étions au fort de l'hyver de ce païs-là, & que cette saison se passe ordinairement en pluïes chaudes, & en violens coups de tonnerre, ce qui me surprit infiniment n'ayant jamais rien vû de pareil.

En arrivant à notre bateau nous trouvâmes nos gens occupés à vuider l'eau qui y étoit tombée en si grande abondance, qu'il y en avoit plus de trois pieds; ils n'étoient pas de si bonne humeur qu'au premier voyage, parce qu'ils n'avoient pas trouvé d'huitres ni d'écrévices, & qu'au contraire un de leurs camarades se baignant dans la mer, avoit été sur le point d'être tué par un grand poisson qui a un grand os pointu entre les yeux & la tête, & qui va ordinairement à fleur d'eau aussi vîte qu'un Martinet, de sorte qu'il est très-dangereux de rencontrer cet animal, comme notre Marinier avoit fait. Il auroit sans doute succombé à son malheur sans ses camarades, qui ayant vû venir de loin l'animal, l'en avertirent fort à propos.

Quand nous fûmes de retour à Batavia, on ne s'y entretenoit d'au- Fuite de prisonniers

tre chose que de la mauvaise humeur du Gouverneur, qui étoit dans une colére terrible à cause de l'évasion de quelques prisonniers : Voici comme on contoit l'histoire. Il y avoit douze ou quinze prisonniers dans la prison destinés pour le Cap de bonne Espérance. Ces malheureux firent prier le Gouverneur de leur permettre de prendre l'air quelquefois, & de se baigner dans le canal qui est aux pieds des murailles de la prison. Il fut long-tems sans leur accorder cette grace ; mais enfin il leur permit de sortir les matins & les soirs, trois à la fois avec leurs gardiens, pour se laver & nettoyer leurs hardes. Les femmes Hollandoises, qui sont extrêmement libres, venoient exprès pour les voir baigner, & s'entretenoient avec eux sans façon ; ce qui fut cause que quelques-uns de ces baigneurs en ayant voulu approcher quelques-unes pour les caresser, les maris des Hollandoises en avertirent le Gouverneur, qui défendit de laisser sortir à l'avenir ces prisonniers.

Cette défense, qui leur paroissoit trop sévere, & l'aversion qu'ils avoient pour le voyage du Cap de

bonne Eſpérance, les obligea la plûpart à chercher les moyens de ſortir de priſon & de tromper la vigilance de leurs gardes qui les obſervoient jour & nuit. Les plus ſubtiles s'aviſerent après avoir examiné & conſideré la ſituation du lieu, de faire un trou dans la muraille par deſſous un lit, de ſorte qu'on ne pouvoit pas s'en appercevoir. Ils réüſſirent ſi bien que la nuit ſuivante trois d'entr'eux s'évaderent, & ſe ſauverent où ils purent; mais pour avoir le loiſir de venir à bout de cette entrepriſe, il falloit amuſer celui qu'on appelle le gardien que quelques priſonniers faiſoient boire pendant que les autres travailloient. Ce malheureux s'enyvra, & dormit ſi long-tems, que le ſergent qui étoit de garde pour viſiter les priſonniers, crut qu'ils l'avoient empoiſonné, & l'ayant éveillé, il reconnut l'évaſion des trois, ſans pouvoir ſçavoir par où ils s'étoient ſauvés.

Le Gouverneur en fut averti, & l'ayant fait venir pour l'interroger, il le fit attacher à un pillier planté dans la cour de la priſon, & le fit fuſtiger par les autres gardiens; il

commanda même à tous ses esclaves de lui donner chacun un coup avec le bout d'une grosse corde, de sorte qu'il fut quinze jours à se faire panser, & ensuite il devint comme enragé contre les autres qu'il traitoit fort rudement. Mais le tems qui vient à bout de toutes choses, calma un peu sa colére, & lui fit oublier ses ressentimens. Il s'humanisa comme auparavant avec les prisonniers, & reprit ses prêmieres habitudes de boire & manger avec eux; ce qui leur fit aussi reprendre le dessein de tenter un second effort pour se sauver presque tous à la fois.

Ce fut le jour de l'exaltation de Sainte-Croix, quatorze de Septembre de cette année, qu'ils se préparerent tous à s'esquiver la nuit pendant que quelques gens appostés feroient boire ce gardien & qu'ils l'exciteroient à fumer. Le dessein fut bien conduit, & dix étoient déja sortis quand le gardien s'en apperçut. Ils étoient couchés dehors dans des herbes fort hautes pour s'attendre les uns les autres, & voyant que deux d'entr'eux ne venoient pas, ils passerent à la nage un canal large de douze à quinze

pas,

pas, & profond de douze pieds rempli d'eau quand la marée monte ; mais malheureusement un de ces prisonniers ne sçachant pas nager, fut obligé d'attacher à son coû un sac plein de hardes qu'il portoit auparavant sur ses épaules, & dans la pensée que les autres l'aideroient, il se jetta dans l'eau sans les avertir.

A peine avoit-il fait quelques pas, que la marée qui descendoit, le gagna, & fit tourner son sac sous son ventre, dont la pésanteur l'attiroit au fond de l'eau, ce qui l'obligea à faire quelque bruit, que la sentinelle n'entendit pas plutôt qu'elle tira un coup de mousquet, qui mit la garde en allarme : elle sortit promptement avec des flambeaux, & trouva les prisonniers qui se sauvoient, qu'elle pilla & maltraita avec outrage, & les conduisit nuds comme ils étoient dans des cachots. Ils ne furent cependant pas tous repris dans le moment, car il y en eût qui ayant pris les devans, se refugierent dans la case d'un Portugais, où ils demeurerent cachés jusqu'au lendemain sur les quatre heures du soir qu'ils furent découverts par une femme Portugaise,

qui courut en avertir le Major de la Ville, lequel fit partir à l'instant des Caffres, (ce sont les Archers de Batavia) pour les prendre. Ces prisonniers avoient eu la précaution de se munir d'épées & de pistolets qu'ils avoient attachés à leurs chapeaux quand ils passerent le fossé à la nage, & s'ils les avoient eus alors, ils se seroient bien défendus; mais ils les avoient cachés dans des herbages, de sorte qu'ils perdirent ces armes que les Caffres ne trouverent point. Ils n'en furent pas quittes pour cela à meilleur marché que leurs camarades; car ces Caffres les fouillerent & leur prirent tout leur argent; on les mit de même que les premiers dans des cachots, d'où on les fit passer tous dans une chambre fort obscure, où on les garda quinze jours à faire pénitence en faisant mauvaise chere, & couchant sur la dure. Ils firent prier le Gouverneur de moderer leurs peines, & de leur faire rendre leurs lits; mais il aima mieux les renvoyer au même lieu où ils étoient auparavant, dont on avoit visité toutes les murailles.

Ils n'y furent pas huit jours, qu'il

prit envie à deux de ces malheureux de tenter encore une fois fortune. Ils sortirent donc par le même trou qui n'avoit point été découvert, parce que les prisonniers l'avoient fort proprement rebouché, & s'étant cachés trois jours durant dans les bois à une demie lieuë de la Ville, espérant trouver quelqu'un qui leur montreroit le chemin de Bantam où ils vouloient se sauver, ne voyant personne ils prirent la résolution de retourner à Batavia, où ils prirent un Noir qui avoit un bateau, à qui [redacted] de les mener à bord d'un Navire qui étoit à la rade; mais après que le Maure les eut conduit à la rade, ils le ménacerent de le tuer s'il ne les menoit à Bantam. Ce Noir épouvanté de pareille ménace sans dire un seul mot, se jetta dans la mer & alla trouver à la nage un Capitaine Hollandois qui étoit en ce lieu avec son Navire : il lui donna avis de ces deux prisonniers qui vouloient se faire conduire à Bantam, & qui l'avoient ménacé de le tuer, s'il ne leur obéissoit; de sorte que cet Officier fit incontinent embarquer du monde dans une chaloupe

pour courir après les fuyards qui furent bien-tôt attrapés, & conduits devant le Gouverneur qui leur demanda ce qui pouvoit les obliger à chercher tous les jours le moyen de se sauver; mais ils lui répondirent que le désir de recouvrer la liberté étoit si naturel aux hommes, qu'il ne falloit pas s'étonner s'ils tâchoient de se la procurer. Cette réponse déplût fort au Gouverneur, qui les renvoya tous deux en prison, ordonnant qu'ils fussent enchaînés, & nourris de ris & d'eau seulement. Ces fréquentes évasions avoient tellement irrité ce Gouverneur, que personne n'osoit l'aborder pour lui demander la moindre grace.

Le tems de mon départ approchant j'allai trouver le Capitaine Portugais, avec qui j'avois fait marché pour me remettre à Goa; je lui demandai quand il souhaitoit que je fisse porter mon bagage à bord de son Vaisseau; mais je fus bien surpris de voir qu'il me remettoit encore à la huitaine. Il faut, me dit cet homme, que j'envoye une barque à Yambi charger quelques balles de poivre; cela ne tardera pas, & si vous vou-

lez, continua-t-il, vous promener jusques-là, il ne tiendra qu'à vous. Je m'informai où étoit cet Yambi, & il me répondit que c'étoit dans l'Isle de Sumatra, distante de Batavia de vingt ou trente lieuës : il disoit cela exprès.

La curiosité de voir & d'apprendre toujours quelque chose de nouveau, fit que je montai le lendemain sur cette barque, & dès la nuit suivante je croyois arriver à Sumatra, mais je me trompois, car nous n'y arrivâmes que le sixiéme jour, où nous fûmes à la vûe de l'Isle de Sumatra, & le lendemain nous cherchâmes l'embouchure de la riviere : nous y trouvâmes un fort mauvais port, consistant en une trentaine de mauvaises maisons bâties sur des piliers. Ce fut là que nos Matelots chargerent leur poivre, de sorte que je ne vis pas la Ville d'Yambi.

Nous arrêtâmes peu en cet endroit, & ayant un vent favorable nous reprîmes la route de Batavia, où nous arrivâmes en peu de tems. La premiere chose que je fis, fut de me plaindre à mon Patron Portugais du voyage infructueux qu'il m'avoit

fait faire. Il se mit à rire, & me dit qu'il ne m'avoit parlé de cela que par maniere de risée, & qu'il ne croyoit pas que je fusse assez ingénu pour le croire. Je ne jugeai pas à propos de le trop pousser sur cet article ayant besoin de lui pour mon retour. J'enrageois cependant dans mon ame d'avoir été sa dupe, & d'avoir fait très-mauvaise chere un assez long tems.

Départ de Batavia.

Deux jours après nous partîmes de la rade de Batavia. Il y avoit sur notre Vaisseau vingt ou trente personnes tant Marchands que Passagers, du nombre desquels étoit un riche Marchand de Perse qui alloit à Surate : pour ce qui est de l'Equipage, il étoit assez nombreux en Matelots & en esclaves. Ce même jour notre Navire alla moüiller devant la Ville de Bantam capitale de toute cette Isle de Java. Ce fut en cet endroit où nous prîmes des rafraîchissemens pour notre Navire; comme cocos, ananas, pampelmous, & autres fruits & légumes, & pareillement des viandes, comme quelques vaches, poules, oyes, canards & autres volailles, que l'on nous apportoit à

notre Vaisseau dans des barques & bateaux; notre Capitaine, qui n'étoit pas un homme d'une humeur aisée, ne voulant pas souffrir que personne de son bord allât à terre.

Après que chacun eût fait ses petites provisions notre Capitaine fit lever l'anchre, & prit la route de Goa, où nous arrivâmes en deux mois quelques jours moins, le vingt de Novembre mil sept cens dix-huit. Notre voyage fut assez gai d'abord; mais quelque tems après nous fûmes battus de bourrasques épouvantables. Les Pilotes & gens de mer appellent ces sortes de coups de vent & de pluïe, des grains; nous eûmes aussi quelquefois des calmes, pendant lesquels on ne s'appercevoit pas du moindre vent. Alors nos Mariniers & les plus entendus d'entre nous prenoient le plaisir de la pêche; laquelle étoit souvent si abondante, que nous étions obligés de rejetter à la mer, des poissons que nous trouvions trop petits, & que l'on auroit trouvé ailleurs d'une raisonnable grosseur.

Retour de l'Auteur à Goa.

Nous eûmes fort peu de malades durant cette traversée: quelques-uns furent attaqués de fiévres chau-

des, mais par les bons soins d'un très-habile Chirurgien François qui étoit sur notre Navire; personne ne mourut qu'une jeune esclave de l'Isle de Sumatra, pour laquelle un de nos Matelots avoit pris une passion toute extraordinaire : il fut tellement touché de la mort de cette jolie esclave, qu'il fut attaqué de la même maladie, de laquelle on eut toutes les peines du monde à le faire revenir; dans le fort de ses accès il se mit en tête qu'il étoit Roi de Siam, & qu'il équippoit une flotte considerable pour combattre l'Empereur du Japon qui avoit fait enlever sa maîtresse par subtilité; cette croyance où il étoit, le faisoit jurer, crier & tempêter comme un enragé; on crut que cette idée se passeroit avec la fiévre, mais quand il fut guéri, la même idée lui ayant continué, on reconnut qu'il étoit devenu véritablement fou. C'étoit une chose assez plaisante de voir ce Matelot gros & gras s'équiper de toutes sortes de guenilles, & venir s'asseoir sur une espéce de trône que ses camarades lui faisoient sur le tillac, d'où il donnoit ses ordres gravement pour bat-

tre & ruiner la flotte de l'Empereur du Japon. Ce pauvre malheureux nous divertit assez pendant quelque tems; mais notre Capitaine apprêhendant que sa frénésie ne le fît précipiter dans la mer, le fit attacher avec une chaîne de fer à un des coins du Vaisseau, nous priant tous de ne plus agacer ce pauvre garçon.

Je crois avoir dit qu'il y avoit sur notre bord un Marchand de Perse qui alloit à Surate : la sympathie que nous avions l'un pour l'autre me fit lier amitié avec lui, il étoit né à Ardeüil proche Ispaham; ses voyages lui avoient acquis beaucoup d'expérience & de lumieres, aussi-bien que ses lectures : il raisonnoit sur toutes choses avec une netteté & une justesse si admirable, qu'on l'auroit plutôt pris pour un Philosophe moral que pour un Marchand. L'accident arrivé au Matelot dont je viens de parler, le frapa, il en fut sensiblement touché, & admirant la folle opinion de ce Marinier, dont on ne pouvoit le guérir; combien de gens, me dit-il, riroient de l'extravagance de ce pauvre garçon, pendant que l'on pourroit rire avec ju-

stice de leurs opinions, qui ne sont guéres mieux sensées. Que de choses on pourroit dire sur la varieté des opinions humaines! chacun a la sienne & n'en veut pas démordre, de sorte que l'on peut dire que l'Opinion est la Reine de l'Univers. Ensuite il passa à l'état des affaires de son païs, où il prévoyoit qu'il arriveroit de grandes révolutions par la mésintelligence des Grands, dont l'ambition démesurée ne tendoit pas moins qu'à usurper le Gouvernement de l'Etat. En nous entretenant ainsi tous les jours d'affaires Politiques & de plusieurs questions curieuses, nous arrivâmes, comme je l'ai déja dit, insensiblement à Goa, où je perdis de vûë mon Persan, parce qu'il y fit peu de séjour, & que j'avois mes propres affaires en tête.

Arrivée de l'Auteur à Goa.

A peine nôtre Vaisseau fut-il entré dans le bassin de cette Ville, qu'ayant pris congé du patron du Navire & de la compagnie, je me jettai promptement dans un bateau avec mon bagage pour me rendre chez du Ligneul mon cher hôte. D'abord qu'il me vit il fut transporté de joye, appréhendant qu'il ne me fût arrivé

quelque chose de sinistre ; en même-tems il me remit une lettre de ma mere, qu'elle avoit écrite au commencement de cette année, & mise à l'adresse de ma tante. Le Patron du Vaisseau qui l'apporta ayant appris sa mort, & que je logeois chez ce François, la lui avoit renduë. Je fus bien charmé de recevoir cette lettre, & ma mere devoit l'être aussi d'en recevoir une des miennes que je lui avois adressée au commencement de l'année avant mon départ pour Batavia. Après avoir lû cette lettre : Comment se porte votre femme, dis-je à mon hôte, on ne la voit pas, & vous ne m'en dites rien : à ces mots ce pauvre homme en poussant mille soupirs, & versant un torrent de larmes m'apprit qu'il y avoit environ deux mois qu'elle avoit été emportée en vingt-quatre heures par une maladie violente. Je le consolai au mieux qu'il me fut possible, & lui demandai des nouvelles de mon cher protecteur le bon Pere Suarez, sans oublier son ami le R. P. Olivarez. Il me dit que le premier avoit envoyé depuis un mois ou deux plusieurs fois chez lui, pour sçavoir s'il

n'avoit point reçû de mes nouvelles ; mais qu'il n'avoit pû lui en donner ; Et le Seigneur Oviédo de Las-Velas, lui dis-je, est-il toujours en bonne santé, figure-t-il toujours par sa dépense & par sa magnificence ? Il est toujours le même, repartit du Ligneul, mais il a eu un chagrin bien cuisant. Il espéroit à la faveur de ses richesses, dont il a répandu une partie, parvenir à un poste considérable & fort lucratif ; mais il y a apparence que la Cour de Portugal ne lui a pas été favorable, puisqu'un autre a obtenu ce qu'il briguoit avec ardeur, & comme cet homme créve d'ambition, il a pensé aussi créver de dépit. En nous entretenant ainsi de tout ce qu'il y avoit de nouveau en cette Ville, on servit le souper, dont je pris ma part, & mon hôte la sienne ; après quoi je m'allai coucher dans un bon lit, où je me trouvai si bien, que je ne me levai que le lendemain sur les onze heures.

Après avoir dîné, & m'être muni de quelques curiosités que j'avois ramassées durant mon voyage, je me rendis au Collége des R. R. Peres Jésuites, où je trouvai le bon Pere

Suarez qui m'attendoit, car mon hôte étoit allé dès le matin l'avertir de mon retour. D'abord qu'il me vit, il accourut au-devant de moi pour m'embrasser; le Pere Olivarez survint un moment aprés, & ces deux Religieux à l'envi l'un de l'autre, s'empresserent de me témoigner par leurs caresses toute la joye qu'ils ressentoient de me voir retourné en bonne santé. Je répondis à leurs civilités & à leur politesse, par tous les endroits qui pouvoient leur marquer ma reconnoissance, attribuant tout le bonheur que j'avois plutôt à leurs saintes prieres, qu'à la droiture de ma conduite, & à mon mérite personnel qui étoit bien peu de chose.

Ensuite je fis tout mon possible pour leur faire accepter quelques raretés que j'avois apportées des Indes; mais ils refuserent constamment tous deux de rien prendre. Ils se contenterent seulement de les examiner, & de faire à cette occasion plusieurs belles observations. Cependant après avoir réiteré mes prieres, je fis tant que mon cher protecteur voulut bien recevoir un ma-

nuscrit Persan que j'avois acheté à Batavia d'un Marchand de Candahar qui me l'avoit lâché pour cinq tomans. Il traitoit de la Philosophie secrette des Gaures, ou anciens Persans Adorateurs du Feu. Pour ce qui est du Pere Olivarez, l'ayant fortement sollicité pour qu'il me fît la même faveur que son compagnon, il se rendit enfin à mes instances, & choisit un très-beau Bésoar dont il parut très-content. La conversation roula ensuite sur la maniere & les moyens qu'il falloit employer pour engager Oviédo à terminer avec moi, & il fut résolu qu'on laisseroit passer le lendemain qui étoit un Dimanche, & que j'irois chez lui le Lundi suivant en compagnie de mon Procureur & du Pere Olivarez. En attendant ce tems, me dit mon Protecteur, je vous conseille de prendre à vos gages quelque domestique d'apparence, qui vous serve de laquais & de valet de chambre; car autrement on vous prendroit ici pour un *Picaros* ou misérable : votre hôte trouvera bien vîte votre affaire, vous pouvez vous en raporter à lui.

Là-dessus ce dévot Religieux, qui

portoit pour ainsi dire, son cœur sur ses lévres; vous ignorez, continua-t-il, comment on vit ici, je vais vous l'aprendre. La plûpart des Vaisseaux qui nous viennent tous les ans de Portugal, ne sont chargés que de Païsans & gens de métier; cependant à peine ont-ils passé quelques mois qu'ils trenchent du Fidalque & du Gentilhomme : cela leur est très-aisé à faire en ajoûtant trois lettres à leur nom, de sorte que Gaspar, par exemple, qui étoit Savetier à Lisbonne, devient Gentilhomme à Goa, en se faisant appeller Dom Gaspar. J'ai connu même un certain Pedro, qui vuidoit le fumier des écuries en Portugal, & qui étant venu ici, prit le nom de Dom Pedro au bout de six mois. Il se fit même tant estimer des Dames Criolles les plus qualifiées, qu'une d'entr'elles le mit en état de se promener à cheval par la Ville avec une chaîne d'or au coû : mais il arriva par malheur pour ce Gentilhomme de nouvelle fabrique, qu'un jeune homme de Lisbonne l'ayant rencontré dans ce superbe équipage par les ruës de cette Ville, lui cria; Bon jour, mon pau-

Noblesse de Goa.

vre Pierre, comment te portes-tu? A quoi l'autre répondit qu'il ne le connoissoit pas; mais le jeune homme ayant persisté à lui soutenir qu'il avoit souvent vuidé les écuries de son pere; le nouveau Fidalque fut si déconcerté que l'ayant tiré à l'écart, il le suplia de ne point divulguer ce qu'il avoit été, parce qu'on le croïoit à Goa Gentilhomme de la meilleure Noblesse de Portugal. Il offrit même au jeune homme de l'argent & des présens pour l'obliger au silence, mais il les refusa.

Mœurs des Soldats.

Il n'y a pas même jusqu'aux Soldats qui nous viennent d'Europe, poursuivit ce bon Pere, qui veulent passer pour Gentils-hommes. D'abord qu'ils arrivent ici, eux & leurs habits sont tous couverts de vermines; c'est ce qui fait que ceux qui sont ici de vieux tems, se mocquent d'eux, & leur disent mille injures; de sorte que les nouveaux débarqués n'oseroient plus sortir du logis qu'ils ne soient habillés à la maniere du païs, & alors on ne les reconnoit plus, tant ils font les graves, se faisant même porter un parasol par les ruës.

Quand ils sçavent que quelqu'un les connoît, ils envoyent demander à ce quelqu'un par un homme aposté s'il est vrai qu'il connoisse un tel; le priant de dire qui il est, de quelle caste ou race, & s'il descend de parens nobles ou non ? que si l'autre répond que la personne, dont on s'informe est un misérable & de basse extraction, en voilà assez pour jetter le Soldat dans le désespoir; & outré de se voir reconnu pour ce qu'il est, il complotte avec d'autres gens comme lui contre celui qui a dit cette vérité, & à la premiere occasion lui donne tant de coups qu'il le laisse pour mort sur la place. Cela est cause qu'on a ici, pour ainsi m'exprimer, bouche cousuë, je veux dire que l'on a grand soin de ne rien dire sur le compte des uns & des autres, & notamment de ceux à l'occasion desquels on est interrogé.

Quand ils sont envie de déchiqueter quelqu'un (ce sont leurs expressions) à coups d'épée, ils envoyent des billets à leurs amis pour les prier de les assister contre tels & tels qui les ont offensés. Si ceux ausquels le billet est adressé ne viennent pas,

sous prétexte que ces tels & tels sont leurs amis, ils regardent ces personnes-là comme des lâches, & s'associent contr'eux pour l'assommer, quand ils en trouvent l'occasion favorable.

Ce n'est pas encore tout, ils vont quelquefois la nuit avec leurs bonnets de drap faits en façon de casque, dont ils haussent & baissent la visiere quand ils veulent; ils vont, dis-je, à l'heure du souper aux maisons où ils sçavent qu'il y a de quoi prendre, & s'étant fait ouvrir la porte que quelques-uns d'eux gardent, ils montent aux chambres le visage toujours caché, puis demandent au maître du logis tant d'argent à emprunter, ou sinon, maltraiteront & tueront le maître, pillant, & emportant le meilleur de la maison. Veulent-ils s'habiller de neuf, ils vont avec leur tailleur sans façon à la boutique de quelque Marchand Indien, prennent & choisissent tout ce qu'ils veulent, & quand il s'agit du payement, il faut que l'Indien aille chercher son argent en leurs logis; puis étant là, il se trouve qu'un de leurs camarades a emporté la clef du coffre fort;

de sorte que le pauvre Indien est remis à un autre jour ; mais à quelque tems de là on ne connoit pas le Marchand, on n'a rien pris chez lui, on ne sçait ce qu'il demande, & on ne lui doit rien.

Il ne faut pas compter que la Justice veüille avoir affaire avec ces sortes de gens, ou qu'elle se mette en devoir d'en arrêter quelqu'un pour servir d'exemple aux autres. Il n'y feroit pas bon pour les Huissiers ni pour les Archers, car ces prétendus Fidalques ont toujours chez eux de grosses bouteilles pleines de poudre à canon, avec des mêches attachées à l'entour toutes prêtes à y mettre le feu, afin de les jetter par les fenêtres, au milieu de ceux qui voudroient approcher de leur porte, ce qui fait un étrange ravage. Ils usent encore de mille sortes de stratagêmes, courant la nuit armés & avec des lances à feu. En un mot, madame Justice ne veut rien avoir à démêler avec eux, elle ne s'adresse qu'aux pauvres & aux simples qu'elle traite avec beaucoup de tyrannie. Que si ces Soldats ont commis quelque grand crime qui mérite la mort, ils en sont

quittes pour passer sur la terre ferme de Goa, chez quelque Prince Indien qui les reçoit fort volontiers, & comme de tems en tems on publie en cette Ville des amnisties, quand on a besoin de soldats, alors ces malheureux reviennent tranquilement dans leurs maisons, comme s'il ne leur étoit jamais rien arrivé.

Cruauté de quelques Soldats Portugais.

Mais pour achever de vous convaincre, continua le Pere Suarez, de la barbarie & de l'humeur avare & sanguinaire de nos Soldats Portugais; je veux vous raporter une histoire qui a fait autrefois ici bien du bruit, & qui vous fera frissonner d'horreur. Quelques Soldats ayant appris qu'il y avoit le long de nos Côtes aux environs de Cochin un Temple, où il y avoit une très-grande Pagode d'or avec plusieurs autres plus petites, résolurent de faire leur possible pour les enlever toutes à la fois. L'entreprise étoit délicate & périlleuse pour eux, parce que les peuples de ce canton étoient amis des Portugais, avec lesquels ils avoient fait une alliance & confédération. Il ne falloit donc pas exécuter ce projet de jour, la nuit leur parut plus favo-

rable. Ayant donc pris une barque, pour se rendre en ce lieu-là, ils y arriverent sur la minuit. Si-tôt qu'ils furent descendus à terre, ils coururent mettre le feu par toutes les cases & les maisons, pour que ces pauvres gens s'occupassent à l'éteindre, pendant qu'eux iroient piller le Temple, & en enleveroient toutes les richesses. La chose ne réüssit pourtant pas comme ils l'avoient projetté, car le feu embrasa si subitement le Temple, qu'ils ne purent enlever aucune des Idoles d'or qui y étoient.

Il y avoit dans ce Temple environ cinq cens filles occupées à danser, & à faire le service de leurs Idoles selon le rit & maniere du païs; comme elles virent les Soldats Portugais entrer comme des furieux à main armée dans ce lieu qui brûloit déja de tous côtés, elles s'assemblerent toutes en un instant comme un peloton, & se lierent si bien ensemble les bras & les jambes les unes avec les autres, qu'il fut impossible à ces scelerats d'enlever une seule Idole; ce qui les mit tellement en furie, voyant aussi que le feu les talonnoit de près qu'ils se jetterent sur ces filles, ausquelles

ils arracherent les oreilles & coupe-
rent les doigts pour avoir leurs bou-
cles & leurs bagues, puis les laisse-
rent brûler sans vouloir permet-
tre à aucune de se sauver. Fuyez donc
ces garnemens, me dit-il en fre-
missant, leur commerce est pour le
moins aussi dangereux que celui des
femmes.

Je remerciai mon cher Protecteur
des bons avis qu'il me donnoit, &
résolus de me bien tenir sur mes
gardes, en un païs sur-tout où je ne
connoissois personne, & où tout de-
voit m'être suspect. Je retournai à
mon logis, & priai mon hôte de me
chercher quelqu'un de bonne mine
& de bonnes mœurs qui pût me ser-
vir; je lui dis même que le Pere Sua-
rez m'avoit dit de ne point prendre
un domestique que de la main de M.
du Ligneul.

Cette déclaration gonfla si fort le
cœur de mon hôte, que me serrant
les mains il me dit avec une espéce
de transport de joye; le marché se
tiendra un tel jour, nous irons en-
semble, je me connois un peu en
tout, je me garderai bien de vous
laisser tromper, il ne s'agit que de

sçavoir si vous voulez un esclave Malabar, ou Bengalois, Arabe ou Cochinchinois?

Qu'appellez-vous, aller au marché, lui répondis-je à demi en colere? Me prenez-vous pour un Marchand de chair humaine, & sçavez-vous qu'il n'y a rien qui me fasse plus d'horreur? La raison répugne contre un si vilain négoce, & quand même nous n'écouterions pas la raison sur cet article, la Religion lui est totalement contraire. Non, non, ne vous imaginez pas que j'employe jamais mon argent en pareille marchandise; tout ce que je souhaite de vous, c'est que vous me trouviez une personne libre & sage qui veüille bien me servir, je ne regarderai pas aux appointemens, pourvû que j'en sois content. A ces paroles mon hôte changea de ton s'excusant sur la coutume du païs, & sur ce qu'il ne sçavoit pas mon intention. Il me dit que si je voulois aller avec lui le lendemain, qui étoit un Dimanche, à l'Eglise des Rois ou à celle de la Miséricorde, qu'il espéroit y trouver de quoi me satisfaire. J'y consentis, & nous prîmes heure pour cela.

Le lendemain nous allâmes entendre la Messe ensemble à l'Eglise de Los-Reys, ou des Rois, (c'est un Convent de Cordeliers,) après l'avoir entenduë je passai dans l'intérieur du Monastere, pendant que mon hôte s'amusoit à parler au Frere Portier. Un quart d'heure après il vint me rejoindre avec un grand jeune homme assez mal vêtu, mais au reste d'une très-jolie figure qui parloit bon françois ; je lui demandai s'il vouloit me servir, que je lui donnerois cinquante ducats de gages outre quelques profits si j'étois content de lui, & que s'il vouloit repasser en France ou en Portugal, il ne tiendroit qu'à lui.

Ce jeune homme, qui pouvoit avoir vingt-huit ou trente ans, fut si charmé de ma proposition, qu'il me protesta en mille manieres de m'être fidéle, & de s'attacher uniquement à moi; je lui dis de me suivre, & il ne se le fit pas dire deux fois. Quand nous fûmes de retour au logis mon hôte & moi, je questionnai ce jeune homme sur sa naissance, l'état de sa fortune, & par quel hasard il se trouvoit à Goa. Il satisfit à tou-

tes mes demandes avec beaucoup de sageſſe & une grande préſence d'eſprit, & enfin me conta ſon hiſtoire à peu près en ces termes.

Je ſuis originaire de France, d'un certain canton que l'on nomme le païs des Baſques. Mon pere s'appelloit Daſcara & étoit Chirurgien, je le ſuis auſſi. Après ſa mort voyant que je n'avois pour tout bien que ma lancette & mon étui, je réſolus de rechercher en mariage la fille d'un riche Laboureur, qui étoit fort en état de me mettre plus à mon aiſe. La fille m'écouta fort volontiers, je ſçûs lui plaire, & nous prîmes l'un pour l'autre une très-forte paſſion. Les choſes alloient aſſez bien, & étions déja ſur le point de former ce lien qui tient tant de monde enchaîné, lorſqu'il prit envie à un malheureux que j'avois de me deſſervir & de traverſer cette union. Il alla ſecretement trouver le pere & la mere de la fille, & leur dit que c'étoit une honte de ſacrifier ainſi une fille unique, & belle comme elle étoit à un faiſeur d'emplâtres & à un barboteur; qu'il étoit obligé en conſcience de les avertir que j'avois des

Hiſtoire d'un Baſque, valet de l'Auteur.

liaiſons d'amour ailleurs, & que d'ailleurs quand même je n'en aurois pas, ils devoient conſiderer que j'étois ſans un ſou de bien, & par conſéquent obligé de gagner ma vie à guérir les plus puantes, & les plus infectes maladies que leur fille pourroit contracter par ma fréquentation. Ces raiſons & pluſieurs autres, que ce perfide couſin ajouta, déterminerent ces bonnes gens à me refuſer leur fille, qu'ils marierent deux mois après à un particulier, qui avoit plus d'amour pour les écus de ces gens-là, que pour leur fille.

Réduit au déſeſpoir d'avoir manqué ma fortune par une ſi lâche perfidie, je ſongeai aux moyens de m'en venger; mais Dieu m'abandonna alors à un tel point, que je ne choiſis d'autre objet de ma vengeance que moi-même; en un mot, je formai la cruelle réſolution de me noyer; je voulus même que la choſe ſe fît avec éclat, & que les parens de ma précédente maîtreſſe, connuſſent d'une maniere à n'en pouvoir douter, qu'ils étoient eux ſeuls la cauſe de ma mort. Pour cet effet, je choiſis le jour du mariage de mon infidéle pour conſom-

mer le fatal dessein que j'avois formé; & pendant qu'elle étoit à l'Eglise occupée à donner sa foi à son mari, je m'allai précipiter à la mer en un endroit où l'on ne me pouvoit voir que de très-loin, & où naturellement je devois me perdre sans ressource.

Mais la chose n'alla pas comme je me l'étois imaginé. A quelque distance du lieu où je me jettai, il y avoit une pointe de rocher, & derriere cette pointe, une chaloupe avec quelques pescheurs de sardines. M'ayant vû précipiter à l'eau tout habillé, ils accoururent au plus vîte avec leur chaloupe, & le bonheur voulut qu'à force de me débatre au fond de l'eau, elle me renvoya en haut sans connoissance. Les Matelots eurent l'adresse de m'accrocher avec un harpon par mes habits, & m'ayant mis dans leur bateau, par le moyen d'une pipe à fumer qu'ils me placerent en certain endroit souflant dedans, & me tenant la tête bien panchée, ils me firent vuider toute l'eau dont j'étois rempli, & par le moyen de leur eau de vie, ils me firent revenir peu à peu.

Si-tôt que je fus en état de parler, ils s'informerent qui j'étois, & ce qui m'avoit obligé à une action si désespérée; je leur contai mes chagrins, ils en furent attendris, & quoique gens grossiers, ils ne laisserent pas de me faire des sages & salutaires remontrances : ils me proposerent même de prendre parti en qualité de Chirurgien sur un Vaisseau qui en manquoit, & qui étoit prêt à partir pour les Indes Orientales, de la rade d'un port peu éloigné du lieu où nous étions, s'offrant de m'y conduire dès que mes habits seroient secs, & que j'aurois pris quelque nourriture.

J'étois si chagrin d'avoir manqué mon mariage, & d'un autre côté si honteux d'avoir attenté sur ma propre vie, que je me laissai conduire aisément par ces bonnes gens. En peu de tems nous attrapâmes le Vaisseau, & j'eus bien-tôt conclud le marché avec le Capitaine, qui même m'avança quelqu'argent pour acheter les outils que je lui dis qui me manquoient. La vérité est, que je n'en avois aucun, & que je ne voulois pas retourner chez moi chercher les

miens. En peu d'heures j'eus fait mon emplette, & je retournai bien vîte au Vaisseau, qui sur le soir mit à la voile avec un bon vent frais.

Il étoit destiné pour Bengala, où nous comptions arriver heureusement, parce que nous avions toujours eu un tems favorable; mais à quelque cent lieuës de Goa, nous fûmes battus d'une si horrible tempête, que notre Vaisseau s'alla briser contre un rocher à la côte, où tout fut perdu, Equipage & Marchandises. De trente-huit personnes qui étoient dessus sans compter le Capitaine & ses Matelots, il ne s'en sauva que sept, & encore avec bien de la peine. J'eus le bonheur d'être de ce nombre, nous gagnâmes la terre comme nous pûmes sans sçavoir où nous étions; mais les habitans du païs nous l'apprirent bien vîte à nos dépens, car ils nous pillerent le peu que nous avions, & massacrerent trois de nos camarades.

Les quatre autres, du nombre desquels j'étois se sauverent à travers les bois, & ne reconnurent l'endroit où nous étions, que lorsqu'ils furent arrivés en un canton d'Indiens amis

des Portugais, qui les reçurent avec mille démonstrations de joye. Mes camarades prirent le parti de rester avec ces Indiens ; mais pour moi qui ne m'accommodois point de leur façon de vivre, je pris la résolution de venir ici espérant y trouver un meilleur sort. Il y a bien-tôt trois ans que j'y suis, & je n'ai pû jusqu'à présent y trouver de quoi subsister honnêtement.

Mais vous avez, lui dis-je en l'interrompant, une profession, que ne l'exercez-vous ? on ne peut se passer ni de Médecins ni de Chirurgiens, ils sont nécessaires dans tous les païs du monde, on en fait estime même par tout. Cela est vrai, répartit Dascara, mais ici ce n'est pas comme ailleurs. Les Portugais n'aiment pas autant les François que leurs femmes les recherchent, & ils se servent toujours autant qu'ils peuvent de Chirurgiens de leur nation. Il y en a bon nombre ici. D'ailleurs ignorez-vous, Monsieur, jusqu'où va l'avarice des habitans de ce païs ; si un Marchand ou un Artisan n'est pas payé sur le champ, il court grand risque de ne l'être jamais qu'à *grands*

coups de bâton. Que vous dirai-je de la jaloufie des maris, qui va fi loin qu'ils regardent comme un grand crime, quand on regarde leurs femmes au vifage. S'ils les voyent parler à quelqu'un qui leur foit fufpect, en voilà affez pour les maltraiter auffi-tôt, empoifonner ou étrangler; & quand ils ont fait une pareille action, ils mettent la défunte fur une chaire percée, puis appellent leurs voifins au fecours, difant le vifage en pleurs; que leurs époufes viennent de s'évanoüir, mais elles ne reviennent jamais de cette léthargie.

Jaloufie des Portugais.

Dernierement un de ces jaloux maris m'envoya chercher pour faigner fa femme fous prétexte d'une indifpofition; quand j'eus fait ce qui étoit de ma profeffion, le mari me congédia difant qu'il me fatisferoit le lendemain, mais au lieu de recevoir de l'argent, j'appris avec furprife que fa femme étoit morte; je me doutai bien auffi-tôt que ce bourreau avoit défait la compreffe, & laiffé couler le fang de fa femme pour fe venger de quelque infidélité que fon malheureux caprice croyoit en avoir reçûë. C'eft affez leur coutu-

me d'en user ainsi, ou de mener baigner avec eux leurs femmes dans des endroits fort profonds, où ces malheureux les font boire bien plus qu'elles ne veulent, & quand ils sont retournés à leurs maisons, ils envoyent gravement leurs esclaves voir pourquoi leur maîtresse ne revient pas, & quand à leur retour ils apprennent que la pauvre Dame est noyée, ils font les étonnés, & remplissent l'air de cris & lamentations.

En voilà assez, dis-je à mon nouveau valet, je n'aime pas à entendre de pareilles tragédies, allez chercher vos hardes, & ne tardez pas à revenir. Il obéit, & revint en moins de demie-heure fort peu chargé de nippes, car il n'avoit qu'un petit paquet composé de trois ou quatre vieilles chemises, avec autant de cravates & de mouchoirs, & son étui qui étoit son gagne pain. Voyant son pauvre équipage, je lui fis présent d'un de mes habits tout complet, & de quelque linge avec quoi il me parut tout autre: je voulus aussi qu'il portât toujours deux pistolets de poche, & un poignard que je fis acheter tout exprès, pour me garantir des insultes

que l'on pourroit me faire, & après avoir quelque peu loüé son esprit & sa conduite, je lui fis sentir que j'estimerois encore infiniment mieux qu'il me donnât des preuves de son courage dans l'occasion, ce qu'il me promit d'un air assez déliberé.

Le lendemain je sortis fort propre avec mon nouveau valet, dont on admiroit le bon air, & la belle contenance par les ruës; je me rendis aux Jésuites, où je trouvai le bon Pere Suarez qui m'attendoit; il approuva fort tout ce que j'avois fait pour mon domestique, me remit mes papiers & envoya chercher mon Procureur. Après une petite conférence il fut arrêté que j'irois de ce pas, & mon Procureur aussi chez Oviédo lui faire civilité, & lui demander sa commodité pour terminer l'affaire de la succession de ma tante; & ne craignez pas, ajoûta-t-il, que cet homme vous amuse long-tems; car je l'ai pris par un endroit sensible, je lui ai fait glisser adroitement que vous étiez un Gentilhomme, dont le Pere étoit fort connu à la Cour de Portugal dans son vivant, & aussi à celle de France, qu'il avoit

long-tems ſervie dans les armées de Flandres, & que depuis il avoit encore verſé ſon ſang pour celle d'Eſpagne à la bataille d'Almanſa: qu'ainſi il étoit viſible que vous aviez des amis puiſſans en toutes ces Cours là, de maniere qu'Oviédo en eſt demeuré tout interdit. Il y a plus, c'eſt que cet homme a ſollicité, comme vous a dit votre hôte, un emploi conſidérable ici, auquel il n'a pu parvenir malgré tout ce qu'il a répandu pour cela; c'eſt ce qui lui prouve clair comme le jour qu'il n'eſt pas en bonne odeur, que l'on n'ignore pas la baſſeſſe de ſa naiſſance, & les moyens illicites dont il s'eſt ſervi pour entaſſer & accumuler les prodigieuſes richeſſes qu'il poſſede; de maniere que vous n'avez rien à craindre, & il n'oſera faire le rétif avec vous, du moins ouvertement.

Avec cette inſtruction, qui me rehauſſoit infiniment le courage, nous allâmes chez le Seigneur de Las-Vélas, qui nous reçût d'une maniere à enchanter. Son premier ſoin fut de s'informer de mes voyages, dont je lui fis un détail fort ſuccint, ayant deſſein de mieux employer le tems

de la conversation, & de le faire expliquer sur mes interêts, à quoi je l'amenai insensiblement. Il me dit alors qu'il avoit vû le R. P. Jacobin, second exécuteur du testament de la défunte au défaut d'héritiers, & qu'il lui avoit dit qu'il ne s'opposoit à rien, que c'étoit à lui Oviédo à prendre justement ses mésures, & à examiner si j'étois véritablement ce que je disois être : & pour cela, ajoûta-t-il, il me faut un duplicata de toutes vos piéces pour que je les fasse voir ; ainsi c'est à votre Procureur à faire incessamment tout ce qui est nécessaire, après quoi nous terminerons cette affaire, dont je voudrois de tout de mon cœur être délivré il y a long-tems : venez-vous-en demain, continua-t-il, dîner chez moi, ne me refusez pas cette faveur, & celle d'amener avec vous le dévot P. Olivarez, avec lequel vous êtes déja venu ici ; c'est un saint & sçavant homme que j'estime infiniment, nous nous divertirons & raisonnerons de vos affaires. Je lui promis de faire mon possible pour amener le lendemain le Pere Olivarez, je le remerciai de l'honneur qu'il me

faisoit, & je pris congé de lui.

Je retournai aux Jésuites, & je fis le récit de toute notre conversation. Le Procureur eut ordre de faire des copies de mes piéces, & il demanda pour cela une huitaine de jours, attendu que son Clerc étoit malade; le Pere Olivarez fut mandé, & nous fîmes tant auprès de lui, qu'il eut la bonté de me promettre de se trouver le lendemain à dîner chez Oviédo. Ce jour arrivé nous nous y rendîmes à un quart d'heure près l'un de l'autre, & nous y trouvâmes un superbe répas qui nous attendoit. Je dirai en passant qu'il pouvoit encore le faire plus somptueux, s'il lui eût été possible; car je crois qu'il n'y mit rien du sien, & que toute la dépense rouloit sur le compte du pauvre héritier, du moins j'ai eu tout lieu de le conjecturer par la suite.

Quoiqu'il en soit, la bonne chére ne fut pas épargnée, les services furent fréquens, accompagnés d'excellens vins; le dessert sur-tout étoit plus que magnifique pour les différens fruits & confitures, les liqueurs & autres boissons. Il y avoit dans la salle où nous mangions, un buffet

digne d'un des premiers Princes de l'Europe. Tout plioit sous la vaisselle d'or & d'argent. Le commencement du repas se passa assez gravement, mais le vin nous ayant tous mis de bonne humeur, chacun se mit à faire des histoires plaisantes; il fut beaucoup ri; mais au dessert le Seigneur notre hôte reprenant son flegme ordinaire, me fit mille questions assez incongruës. Vous êtes jeune, Monsieur, me dit-il, ne songez-vous pas à faire un établissement? on ne fait pas cas d'un homme désœuvré, si vous me demandiez mon avis, je vous conseillerois de faire venir de la Cour un brevet d'Officier dans notre garnison; il faut bien commencer par quelque chose; vous avez des amis, la chose ne vous sera pas difficile, & en gardant votre capital vous trouveriez toujours chez moi un petit revenu assuré, avec lequel & vos appointemens, vous pourriez vous marier avec une de nos Fidâlques; au lieu que si vous emportez avec vous ce qui peut vous revenir de la succession de Madame votre tante, outre que vous courrez les risques d'un long & pénible

voyage, c'eſt que vous viendrez, peut-être après votre arrivée, en peu de tems à bout de ce que vous avez pris tant de peine de venir chercher. Que ſçait-on, continua-t-il ? la jeuneſſe eſt vive & fringante, la paſſion du jeu, d'une maîtreſſe ou de la bonne chére, fait bien vîte culbuter les fortunes les mieux établies; je ne doute pas que vous n'ayez beaucoup de ſageſſe & une conduite très-reglée; mais après tout, les choſes peuvent changer, & il ne faut qu'un joli minois pour abatre la force d'un Hercule. Croyez-moi, je ne parle que par l'interêt que je prends à votre fortune, & ſi je préſume de vous donner des avis, c'eſt uniquement en conſidération de défunte Madame votre tante, & de votre mérite perſonnel. Sa femme qui faiſoit la belle parleuſe, appuya toutes les belles ſentences de ſon mari.

Je me mettois en devoir de répondre à cette pathétique harangue, mais le R. P. Olivarez me délivra de ce ſoin. Il réfuta avec ſa modeſtie ordinaire toutes les raiſons du Seigneur Oviédo, & avec un ſouriſe un peu railleur; il lui fit comprendre

que j'étois hors de Page, & que je n'avois plus besoin de gouverneur. Cet endroit mortifia fort le héros de la piéce, je veux dire Oviédo ; & quelques personnes qui étoient du dîner, ne me parurent pas fâchées qu'on lui eût servi pour remerciement un pareil plat. En même-tems chacun se leva, on passa dans un autre appartement où il y avoit plusieurs tables & différens jeux pour amuser la compagnie. Pour moi qui mourois d'envie de sortir de cette école, je pris occasion de la retraite du Pere Olivarez pour m'en aller, bien résolu de ne plus acheter à l'avenir des repas à ce prix-là.

Le lendemain j'allai trouver mon protecteur ordinaire : il étoit instruit de tout ce qui s'étoit passé la veille au repas d'Oviédo ; c'est pourquoi d'abord qu'il m'apperçût, il me dit : Hé bien notre bon ami ! avez-vous bien profité du sermon d'hier ? que vous en semble ? cet homme a ses raisons pour parler ainsi, & ses raisons sont son interêt particulier, qui fait qu'il ne lâche qu'avec des peines infinies ce qu'il a une fois en sa possession ; mais ayez bon courage, le

Gouverneur, ni le Corrégidor ne sont pas de ses amis, & nous employerons, si besoin est, ces gens-là pour assommer son humeur avaricieuse. Nous eûmes ensemble quelqu'autres entretiens, après lesquels je pris congé de sa Révérence, me recommandant toujours à ses saintes prieres.

Cependant, comme j'avois huit jours de vacance, mon Procureur m'ayant demandé ce tems pour faire la copie de mes papiers, je me mis en tête de mieux examiner la Ville de Goa, & d'en visiter les environs. Je remarquai que cette Ville est très-commodément située dans une presqu'Isle environnée d'une belle riviere; elle n'est pas si grande que Lisbonne, mais elle est fort peuplée de toutes sortes de Nations des Indes. Toutes les Eglises, Hôpitaux, Colléges, Palais publics, & Maisons particulieres des Portugais, & Criolles, sont faites d'une espéce de marbre bâtard, rougeâtre, mêlé avec de la pierre de taille. Il y a quelques maisons ou cases d'Indiens faites avec de la terre & du caillou. Toute cette Ville est pleine de beaux & ma-

gnifiques jardins, où il y a force étangs, & courants d'eau, fort propres pour se baigner, avec quantité d'arbres fruitiers. Le terroir doit y être merveilleux, puisqu'il raporte du ris deux fois l'année. Les Gentils ou Payens y ont liberté de leur Religion, mais ils ne peuvent avoir aucuns Pagodes ou Temples dans la Ville; mais en terre ferme seulement & hors les limites de l'Isle. Quand ces Gentils ou Idolâtres meurent & laissent des petits enfans, les Jésuites ont soin de les prendre pour les catéchiser & instruire dans la foy; c'est pourquoi ils sont autorisés de s'emparer de leurs successions, terres, héritages & autres effets. Il y a toujours une animosité secrette entre les Jésuites & les autres Ordres de Religieux, jusque-là même que souvent en prêchant, ils s'échapent quelquefois en paroles piquantes les uns contre les autres. *Les Saquates* ou présens des Rois voisins & confédérés des Portugais, appartiennent aux Peres Jésuites seuls à l'exclusion des autres Ordres. Ces présens se font lorsqu'il s'agit de venir saluer un nouveau Viceroi, & ils consistent

ordinairement en pierreries & autres choses précieuses. Chaque présent peut monter à quinze ou vingt mille ducats, plus ou moins. Le Roi leur a octroyé cela, parce qu'ils sont chargés seuls de l'instruction de la jeunesse. Aussi quand on apporte ces présens, ils ont grand soin de se présenter pour les recevoir.

Garnison de Goa.

A l'égard des gens de guerre, ils peuvent monter à environ deux mille ou deux mille cinq cens hommes tous Portugais; mais ils ont outre céla des Soldats Gentils ou Indiens, qui peuvent monter à deux mille hommes. Le fruit le plus nécessaire pour la vie en ces quartiers, est celui de la Palme ou du Palmier, arbre assez commun dans toutes les Indes. Il y en a ici en très-grande abondance : cet arbre est fort spongieux, rempli de filamens, ou veines entourées d'une pellicule. Il se plaît fort dans les terres sablonneuses & stériles, dont cependant il tire autant d'humeur qu'il lui en faut pour la grosseur des fruits qu'il porte, & qui servent à faire le vin. On m'a assuré que cet arbre a cette proprieté particulière, qu'il ne peut porter de fruit

qu'en la préſence & proche le Palmier mâle. De la noix de ce Palmier, qui eſt le cocos tant vanté dans les Indes, on tire abondamment de quoi manger & boire, & mille autres commodités.

On ne rencontre à Goa que Palanquins portés par des eſclaves ; c'eſt la voiture ordinaire des gens aiſés du païs. La pitié n'eſt point permiſe ici, car étant entré fortuitement un jour dans une maiſon, où l'on aſſommoit de coups une jeune eſclave ; on me dit vertement de me retirer, ou ſinon que l'on me mettroit à ſa place. Comme je ne me voulois pas faire d'affaire, je fis ſemblant de n'avoir rien entendu, & me retirai tout doucement ſans répondre.

Voyage de l'Auteur à la terre ferme de Goa, & ſes diverſes avantures.

Il me prit un jour envie d'aller faire un petit voyage en terre ferme. Pour cet effet je pris une licence, ou permiſſion du Corrégidor que j'obtins facilement, car aucun Portugais n'y peut aller ſans cette licence : pour ce qui eſt des Indiens du païs, ils y peuvent aller ; mais il faut qu'ils ſoient auparavant marqués à la main d'une croix rouge, faite avec une eſpéce d'ocre qui eſt toujours toute prête dans un plat.

Ayant donc cette permiſſion, je pris mon valet avec moi & un interprête Indien, & m'étant mis dans un bateau, je me fis porter à un certain endroit appellé le pas de la Mere de Dieu, dont j'avois beaucoup entendu parler. Je trouvai là un Capitaine & quelques Soldats qui gardent exactement ce paſſage, qui eſt à environ une demie lieuë de Goa. Je leur montrai ma licence, qu'ils lurent, & nous laiſſerent paſſer. Après avoir fait quelque chemin, je trouvai force habitations ou caſes d'Idolâtres & de Brames, & comme j'étois preſſé de la ſoif auſſi bien que mes gens, j'entrai au logis d'un de ces derniers pour demander à boire: on m'en préſenta auſſi-tôt, mais quand ils virent que je touchois le vaiſſeau avec les lévres, ils ſe mirent à crier & hurler d'une façon étrange. Je demandai la raiſon de ce tintamarre à mon interprête, & il m'apprit que pour avoir touché des lévres ce vaiſſeau, ils le regardoient comme ſoüillé, la coutume de ces peuples étant de ſe renverſer la tête en arriere, & de la main droite y verſer de haut leur boiſſon; quand

je vis cela, je fis promptement écurer & nétoyer le vaisseau par mon Indien, & le leur rendis en leur faisant force excuses sur l'ignorance où j'étois des Us & Coutumes du païs, ce qui les appaisa un peu.

De cet endroit j'allai voir un Temple ou Pagode assez bien & proprement bâti. En entrant dedans je trouvai un de ces Idolâtres, qui ornoit de fleurs une grande Idole, dont la tête étoit assez semblable à celle d'un veau; mais à peine me fus-je approché pour la considerer avec mes gens que voilà une nouvelle braillerie qui s'éleve de la part de quelques vieilles qui viennent me demander pourquoi j'étois si téméraire que d'entrer dans un lieu si saint avec mes souliers. Mon Interprête appaisa encore ces criardes, comme il avoit fait les premiers, en se servant de la même excuse.

Après que nous fûmes sortis de ce prétendu lieu saint; je tins conseil en moi-même si je devois avancer plus loin, je craignois de trouver par tout des criailleries semblables; cependant je me déterminai à aller voir un autre Pagode, à l'entrée duquel

je trouvai un Brame, ou Prêtre qui ſe barboüilloit tout le corps avec de la cendre, & comme je me diſpoſois à entrer plus avant, il ſe mit à crier ſi fort que je ne le fiſſe pas (quoique j'euſſe ôté mes ſouliers,) en ſe démenant les bras & les jambes comme un déſeſpéré, que je fus obligé de ſortir. Cet homme étoit ſi hideux & ſi mauſſade, qu'il ſoulevoit le cœur à le régarder.

J'appris de mon Interprête Indien que ces peuples ont bien des ſortes de Pagodes. Il y en a pour la paix, pour la guerre & pour l'amour, où les filles qui ſe marient donnent la premiere nuit à leurs Brames; & en effet, je vis dans un Temple de la derniere eſpéce une Idole repréſentant un homme tout nud. Il y a des filles qui ſervent dans ces Temples, comme les Veſtales des anciens Romains. On les y fait ordinairement entrer à l'âge de dix ans, & elles y demeurent juſqu'à vingt, après quoi on les nourrit dans un certain lieu tout le reſte de leur vie. Je vis en ce Village de très-belles femmes & de jolies filles; on marie ces dernieres dès l'âge de huit ou neuf ans,

passé lequel tems on n'en veut plus, parce qu'on ne les croit plus pucelles, attendu la chaleur du climat.

Comme il n'y a là ni cabarets, ni auberges, ni tables d'hôte, & que cependant nous avions tous faim, je fis demander par mon Interprête si quelqu'un ne voudroit pas nous faire la faveur de nous donner à manger pour de l'argent. Il y avoit à la vérité quelques petites boutiques où l'on vendoit des fruits & des légumes, mais elles n'étoient pas cuites. A force de chercher, nous trouvâmes une bonne vieille qui nous plaça sous un appenti de sa maison, puis ayant apporté une poignée d'épines ou broussailles, elle jetta dessus une nappe de feüilles de platanes cousuës ensemble, sur laquelle elle jetta force ris cuit avec une certaine sauce qu'on appelle caril, & m'étant mis à boire de l'eau dans un petit vaisseau de cuivre qu'elle m'avoit donné, elle se prit à crier si fort de ce que je le touchois de mes lévres, que j'eus toutes les peines du monde à l'appaiser, comme nous avions fait les autres, en faisant bien écurer le vase. Après cela je lui voulus don-

ner de l'argent pour ce plantureux repas ; mais elle n'en voulut jamais prendre ; cependant pour ne pas lui être redevable, je jettai quelque menuë monnoye à ses petites filles qui étoient là, & qui avoient eu soin de bien froter les endroits où j'avois craché.

Les planchers de leurs maisons sont garnis de bouze de vaches qu'ils sçavent polir fort proprement ; c'est, disent-ils, pour empêcher que les fourmis ne les incommodent ; & en effet, ils en ont là une si grande abondance, qu'ils ne peuvent rien garder à cause de ces petites bêtes. Pour obvier à cet inconvénient, ces peuples ont des buffets appuyés sur des petits pilliers, dont les pieds sont posés dans des vases pleins d'eau, où les fourmis se noyent quand elles y veulent monter. Auprès de ce Village je trouvai un fort grand arbre chargé de Tamarins, dont les gousses étoient longues comme celles de nos petites féves. Un peu plus loin passant par un endroit assez désert, nous vîmes sept ou huit de ces Gentils, qui gémissoient & couroient de toutes leurs forces, & paroissoient

tout

tout effrayés. Je leur fis demander aussi-tôt par mon Interprête quelle étoit la cause de leur douleur, ils répondirent qu'ils alloient après leur pere qui vouloit se noyer; effectivement je n'eus pas fait un demi quart de lieuë, que je les vis revenir avec leur pere, qu'ils consoloient autant qu'il étoit en leur pouvoir. Le bon homme s'étoit fâché pour quelque affliction qui lui étoit survenuë, & comme il étoit fort vieux, il ne se soucioit pas de mourir : car c'est la coutume de ces peuples de s'empoisonner ou de se noyer, quand il leur arrive quelque chose de sinistre ou quelque malheur imprévû.

A l'égard des femmes, il n'y a point de loi ici qui les empêche de se brûler avec le corps de leurs maris défunts. Elles gardent les mêmes cérémonies dont j'ai parlé ci-devant, & meurent ainsi avec une constance admirable. Celles qui refuseroient de se brûler, passeroient pour des infâmes pendant toute leur vie, sans oser se trouver jamais avec les autres, ni même avec leurs parens & amis qui les accableroient de reproches & d'injures, jusqu'à leur cracher au vi-

sage. Mais comme il y a parmi elles des femmes foibles, & qui ont peur du feu, elles s'empoisonnent promptement sitôt que leur mari a jetté le dernier soupir, & les deux corps sont brûlés ensemble.

Proprieté du corps de la femme.

Au reste, ces pauvres aveuglés ont remarqué, que le corps d'une femme a de sa nature une proprieté tellement huileuse, que pour brûler ou faire consommer bien vîte cinq ou six corps d'hommes, il y faut jetter le corps d'une femme, qui sert comme d'huile ou de graisse pour allumer le feu, & pour faire promptement consommer les autres corps. Les Maures Mahométans qui habitent en un autre quartier de la terre ferme de Goa vers Pichelin, défendent aux femmes de se brûler ainsi, mais elles s'empoisonnent aussitôt que leur mari est mort.

Autre origine de la coutume qu'ont les Indiennes de se brûler après la mort de leurs maris.

J'ai raporté ci-devant l'origine de cette maudite coutume de se brûler, que les anciens ont remarqué avoir été observée de long-tems par ces peuples des Indes. Ici on me raporta la chose d'une autre maniere. Un Brame assez traitable m'assura que cet usage vient d'un de leurs premiers

Rois, lequel voyant que tous les hommes de son Royaume mouroient, il en fit ouvrir quelques-uns, & ayant sçû que leurs femmes les avoient empoisonnés pour prendre d'autres maris, il ordonna qu'à l'avenir les femmes se brûleroient avec les corps morts de leurs maris ; que cependant celles qui auroient des enfans resteroient en vie pour les élever ; mais qu'elles ne pourroient plus jamais se remarier. Elles gardent cette loi fort exactement, & ne passent le reste de leur vie, qu'à pleurer, crier & gémir ; ce qu'elles font à certaines heures du jour & de la nuit sur-tout, où elles crient & heurlent d'une si étrange maniere, qu'on en a le cœur attendri.

Comme je couchai quelques nuits hors Goa pendant mon voyage, j'étois quelquefois si étourdi des cris & lamentations de ces malheureuses femmes, que je ne pouvois dormir ni fermer les yeux. Ce même Brame, dont j'ai parlé, me conta l'histoire d'une héroïne en amour : c'est qu'une de ces filles qui servent dans les Pagodes, après avoir fait son tems & s'être retirée en son particulier,

reçût chez elle un homme qui s'échauffa si fort avec elle; qu'il en mourut sur le champ. On fit aussi-tôt les cérémonies ordinaires pour brûler le corps du défunt, & quand le bucher fut bien embrasé; cette créature eut le courage de se précipiter au milieu des flammes criant à haute voix, qu'elle devoit cette marque de zéle au défunt, puisqu'il avoit eu le courage de mourir pour elle.

Après avoir parcouru cet endroit des environs de Goa, je résolus de passer d'un autre côté; & pour cet effet, je vins pour m'embarquer à un certain endroit de la riviere, où il y avoit de fort grands & spacieux degrés. C'est le lieu où tous les ans ces Gentils viennent de trois & quatre cens lieuës pour se laver en certain tems. Il s'y trouve pour lors plus de cent mille personnes, tant hommes, que femmes & enfans: ils jettent une prodigieuse quantité de fruits dans cette riviere, s'imaginant qu'au bout de l'an ils reviennent sur l'eau. Je ne pus m'empêcher de rire de cette extravagance, où quelques-uns de ces Gentils demeurent toujours pour les gages; car il s'y noye ordinaire-

ment un assez grand nombre de personnes, qui croyent par-là aller dans leur Paradis à cause de la grande sainteté de cette eau.

M'étant donc embarqué au bas de ces dégrés avec mes gens, je me fis conduire au Pas de la Mere de Dieu, & de-là à Pichelin, qui est une Ville assez jolie à quatre lieuës de Goa, de la dépendance d'un Prince Gentil. Mon Interprête me fit loger chez un Bourgeois Idolâtre de sa connoissance, qui me fit un petit lit sous un appenti de sa maison. Après avoir soupé je m'y couchai. Je n'y fus pas long-tems qu'une Indienne avertie par le Bourgeois m'amena sa fille, qui sans façon se déshabilla & coucha auprès de moi. Elle n'avoit que treize ans ou environ : sa mere pendant ce tems s'étoit retirée à quelques pas de-là. Je fus fort surpris de cette avanture, & me reculai quelque peu dans le lit pour marquer à cette fille que je ne voulois pas l'incommoder, dont la pauvre fille fut si étonnée & pénétrée de douleur, qu'elle se mit incontinent à pleurer & gémir assez haut, voulant à toute force que je lui dise quelque chose ;

la mere entendant les soupirs & les lamentations de sa fille, tâchoit le mieux qu'elle pouvoit de la consoler; enfin après quelques heures d'une pareille comédie, la pauvre fille se leva, reprit ses habits, & s'en alla toute honteuse. Pour ce qui est de mon valet, il m'avoüa le matin, que comme il avoit faim, il avoit passé presque toute la nuit à manger.

Le premier objet qui s'offrit à mes yeux, dès que je fus levé, & dans la ruë, fut un Prêtre Gentil tout nud & tout couvert de cendres, qu'il ramassoit de tems en tems pour se poudrer le corps; cela lui étoit facile, car il étoit accroupi, comme un singe, devant un feu de bouze de vache; il avoit les cheveux longs comme ceux d'une femme, avec des cornes tortillées & fort grandes, qu'il portoit au bout d'un long bâton par-dessus son épaule. C'étoit bien le spectacle le plus hydeux que j'eusse jamais vû, car il étoit dans une gravité étonnante, regardant attentivement son feu sans jamais remuer la tête ni les yeux.

Ces devots passent quelquefois quatre & cinq jours sans manger qu'

très-peu de chose, car ils font profession de grandes abstinences, ne mangeant jamais rien d'animé ou qui ait été en vie. Ils ne veulent pas même goûter des herbes ou légumes rouges, comme sont les raves ou betteraves, soutenant qu'elles ont du sang. On voit parmi les déserts de ce païs plusieurs Hôpitaux bâtis exprès pour y nourrir des animaux & aussi pour les Pellerins qui y passent. Ces Hôpitaux sont construits, & entretenus aux dépens des riches Indiens, qui en mourant laissent pour ce sujet par leurs testamens des fonds & revenus considérables.

Après m'être promené assez longtems en ce canton, comme je me disposois à reprendre le chemin de Goa, un riche Marchand Indien qui parloit fort bien Portugais, me pria d'entrer chez lui pour prendre quelques rafraîchissemens. L'air franc & les manieres généreuses de cet homme, m'engagerent pour répondre à sa politesse à ne le pas refuser. Il nous fit servir aussi-tôt une collation magnifique composée de toutes sortes de fruits & de confitures, & nous bûmes amplement, sans qu'il arrivât

aucun bruit à cette occasion ; car mes gens & moi nous avions fait provision d'un gobelet chacun, fait de la coque d'un certain fruit qui croît dans le païs. Pendant le repas nous nous entretinmes le Marchand Indien & moi sur divers sujets ; enfin la conversation tomba insensiblement sur les différens établissemens de ceux de notre nation aux Indes, & sur les effets que produit ordinairement la jalousie outrée qu'ils ont de leurs femmes, à propos de quoi il me conta l'histoire suivante.

Histoire d'un Officier Portugais.

Un Officier Portugais de Goa songea une nuit que sa femme étoit entre les bras d'un de ses amis ; effrayé de ce songe, il s'éveille en sursaut & transporté de rage, prend son épée & la passe au travers du corps de sa femme qui dormoit. Réfléchissant ensuite sur l'action lâche qu'il venoit de faire, & craignant les poursuites des parens de sa femme qui étoient puissans, il s'enfuit au plus vîte en la Ville d'Isapar qui appartient à un Prince Idolâtre. Or comme cet Officier étoit un homme d'une taille & d'une mine avantageuse, ce Prince le voulut avoir au-

près de sa personne, lui donna un logement & des appointemens considérables & suffisans pour soutenir sa qualité. Le Portugais ravi de voir de si beaux commencemens de sa fortune, jugea à propos de la pousser plus loin, & ayant employé tous les moyens & toutes les ruses imaginables pour se mettre fort avant dans l'esprit de ce Prince, il y réüssit si bien, qu'il obtint sa sœur en mariage, & les nôces furent célebrées avec beaucoup de magnificence.

Le Prince consentit à cette alliance d'autant plus volontiers, qu'il espéroit que son nouveau beau-frere quitteroit sa religion pour prendre la sienne. Mais la constance du Portugais fut inébranlable, & il ne voulut jamais quitter la Religion Chrétienne, malgré toutes les promesses & les menaces qui lui furent faites. Le Prince au desespoir de ne pouvoir parvenir à son but, jura la perte du Portugais, & arrêta le jour auquel il devoit le faire mourir. La nouvelle mariée à qui le Prince cachoit son dessein avec grand soin, en fut cependant avertie, & l'ayant dit aussi-tôt à son mari, il résolut de

prendre promptement la fuite, mais comme il aimoit sa femme, il lui proposa d'être de la partie.

L'épouse y consentit, & ces deux personnes s'étant munies d'un bon nombre de pierreries & autres richesses avec deux bons & forts chevaux, ils se sauverent la nuit, & firent une si grande diligence, qu'ils arriverent à la pointe du jour à Pichelin, d'où ils passerent à Goa. Le lendemain le Prince étant informé de la fuite de sa sœur avec son mari, détacha force cavalerie pour courir après, mais il n'étoit plus tems, car ils étoient déja en lieu de sureté. Pour ce qui est de ces deux fugitifs, l'Officier Portugais étant arrivé à Goa, fit tant par le moyen de ses richesses & de ses amis, qu'il obtint grace pour le meurtre de sa premiere femme, s'excusant à la Justice sur plusieurs infidélités qu'elle lui avoit faites. Voilà, me dit alors mon Marchand Indien, comme les plus grands crimes demeurent impunis à Goa.

Après avoir remercié mon généreux Indien de sa bonne compagnie, je pris congé de lui & le chemin de Goa, où nous arrivâmes fort tard

& fort fatigués. Le lendemain je vis l'entrée de plusieurs Ambassadeurs de divers Princes & Rois des Indes : ils étoient dans de superbes Palanquins, accompagnés de leurs gens qui portoient pour armes des arcs & des fléches, & alloient en cérémonie visiter le Viceroi, qui prend la qualité de Viceroi des Indes, pour confirmer la paix en leurs ports, terres & côtes, enfin jusqu'où leur pouvoir s'étend.

La huitaine que mon Procureur avoit demandée pour faire un duplicata de mes papiers étant expirée, il alla les porter chez Oviédo, qui les fit tous collationner les uns après les autres pendant une après-midi qui me parut fort longue, car j'avois accompagné mon Procureur; enfin quand il eut tout fait examiner, il me remit encore à la huitaine promettant que d'ici à ce tems-là il me donneroit à son tour une copie du testament de ma tante, que je lui avois demandée, par l'avis du Jésuite mon protecteur.

En effet il tint sa parole, & me remit cette copie quatre jours aprés. Je la communiquai à mon Procureur

& aux R R. P P. Suarez & Olivarez, que je priai instamment de trouver quelque moyen pour accelerer la conclusion de mon affaire, parce qu'il m'ennuyoit fort dans cette Ville, & que le Vaisseau le Saint Sauveur devoit partir dans un mois au plus tard pour Lisbonne.

Je ne m'amuserai point ici à décrire toutes les fréquentes allées & venuës que je fus obligé de faire; les chicanes odieuses que l'avare Oviédo se mit en devoir de me faire, & les protections que j'employai pour terminer cette affaire, dont la conclusion fut qu'après plusieurs contestations, Oviédo me conta quinze mille ducats, à quoi il dit que montoit la succession de ma tante, tous frais payés. Il m'en fit donner une quittance ou décharge par-devant Notaires, & voulut qu'elle fût signée par quatre des principaux Bourgeois de la Ville, comme témoins, ce que je fus obligé de faire : j'eus beau lui remontrer que suivant le testament cette succession devoit être bien plus considérable, il me répondit que plusieurs débiteurs de ma tante étoient devenus insolva-

bles, qu'il y en avoit encore d'autres qui étoient fort douteux ; qu'il avançoit de son propre argent une partie de ces dettes, & que je n'étois pas malheureux pour un premier voyage des Indes, de remporter une somme aussi considérable que celle-là. Ce fut ainsi que nous nous quittâmes.

Mon affaire ainsi terminée, je fis marché avec le Capitaine du Navire le Saint Sauveur pour moi & pour mon valet qui ne se possedoit pas de joye de revenir en Europe. Je fis mes ballots & mes petites provisions, & fus prendre congé de mes bienfaicteurs. Ces bons Peres ne purent s'empêcher de m'embrasser mille fois en versant beaucoup de larmes ; ils me donnerent aussi quelques lettres pour leurs amis à Lisbonne, & me firent promettre de leur donner tous les ans de mes nouvelles, à quoi je n'ai pas encore manqué. Mais il ne me reste plus qu'un de ces deux amis, car le bon Pere Suarez mourut sur la fin de mil sept cens vingt-cinq.

Départ de l'Auteur & son retour en Portugal

Le jour de notre embarquement étant arrivé, je pris congé de mon hôte de fort grand matin après l'a-

voir amplement satisfait, & lui avoir laissé quelques petits présens ; je ne sçaurois exprimer la douleur qu'eut ce pauvre homme de me voir partir ; il demeura si saisi qu'il ne pouvoit pas proférer un seul mot. Ensuite je fis porter mes coffres au bateau avec ordre à mon valet de ne les pas perdre de vûë un seul moment ; je m'y rendis un moment après, & nous descendîmes la riviere, nous entrâmes dans le bassin, & étant monté sur le Saint Sauveur j'y pris possession de la cabane ou chambre qui nous étoit destinée ; car je ne voulus jamais permettre que l'on fît coucher mon valet ailleurs.

Tout le reste du jour se passa dans une agitation épouvantable d'allans & de venans, & de ballots qu'on apporta. Sur le soir le vent s'étant trouvé tel que les Pilotes le désiroient, on leva les anchres & on mit à la voile. Ce fut un Jeudi dix-neuf de Janvier de l'année mil sept cens dix-neuf. Nous étions plus de quatre-vingt personnes de toute sorte d'états, sans compter l'Equipage qui étoit assez considérable.

Trois semaines après nous vîmes

de loin les deserts de l'Arabie, & le vent continuant toujours à être bon nous découvrîmes les jours suivans une partie du païs des Abyssins, puis l'Isle de Saint Laurent, & enfin le Cap de bonne Espérance, que nous passâmes le dix de Mars avec un tems très-favorable. Nous le rangeâmes même de fort près, & il nous parut comme une plateforme fort élevée.

Quelques jours après nous nous trouvâmes à la hauteur de l'Isle Sainte Heleine, à l'occasion de laquelle il y eut de grandes contestations sur le Vaisseau entre les Passagers, Mariniers, les Pilotes & le maître du Navire. Les uns vouloient absolument aborder à cette Isle pour s'y rafraîchir, les autres soutenoient qu'il falloit profiter du beau tems qui pourroit changer ; enfin le Capitaine coupa le nœud gordien, c'est-à-dire, termina toutes les disputes ; après avoir fait faire la revûë de son eau douce, & trouvé qu'il y en avoit suffisamment, il vint sur le tillac & déclara qu'il n'avoit aucun ordre du Roi de Portugal de relâcher quelque part, sinon en cas d'une nécessité pressante ; cette déclaration ferma

la bouche à tous ces diſputeurs.

Enfin après avoir paſſé les Açores & vogué d'un bon vent encore quelque tems, nous apperçûmes la Côte de Portugal, & arrivâmes à Sainte Catherine proche Bélen le vingt-quatre de Juin. Le lendemain je pris une petite barque, & y ayant fait mettre mes hardes & mes effets avec mon petit tréſor, j'arrivai le ſoir à Lisbonne, où je trouvai ma mere en parfaite ſanté, qui ne m'attendant pas fut fort charmée de me revoir.

Fin de la ſeconde Partie.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre : *Voyage d'Innigo de Biervillas à la Côte de Malabar, Goa, &c.* & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris le 3. Septembre 1735. MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut, Notre bien-amé GREGOIRE-ANTOINE DUPUIS, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Le Voyage d'Innigo de Biervillas à la Côte de Malabar; avec les Instructions pour les Gardes des Eaux & Forêts, Pêches & Chasses*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le

de grace 1735, & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 210. fol. 193. Conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 6. Decembre 1735.

G. MARTIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de C. SIMON.

00060830

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018